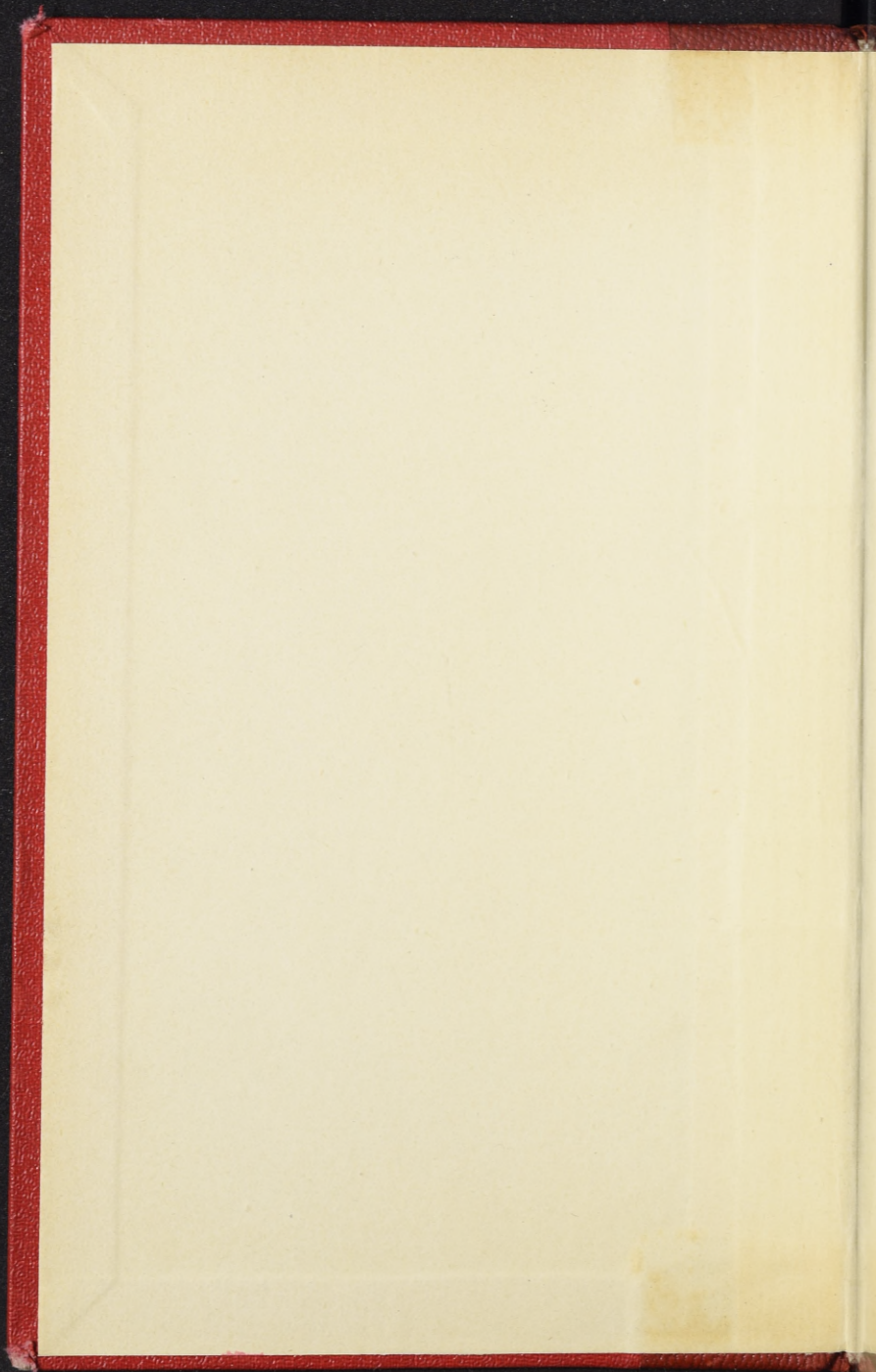


201
25
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

8

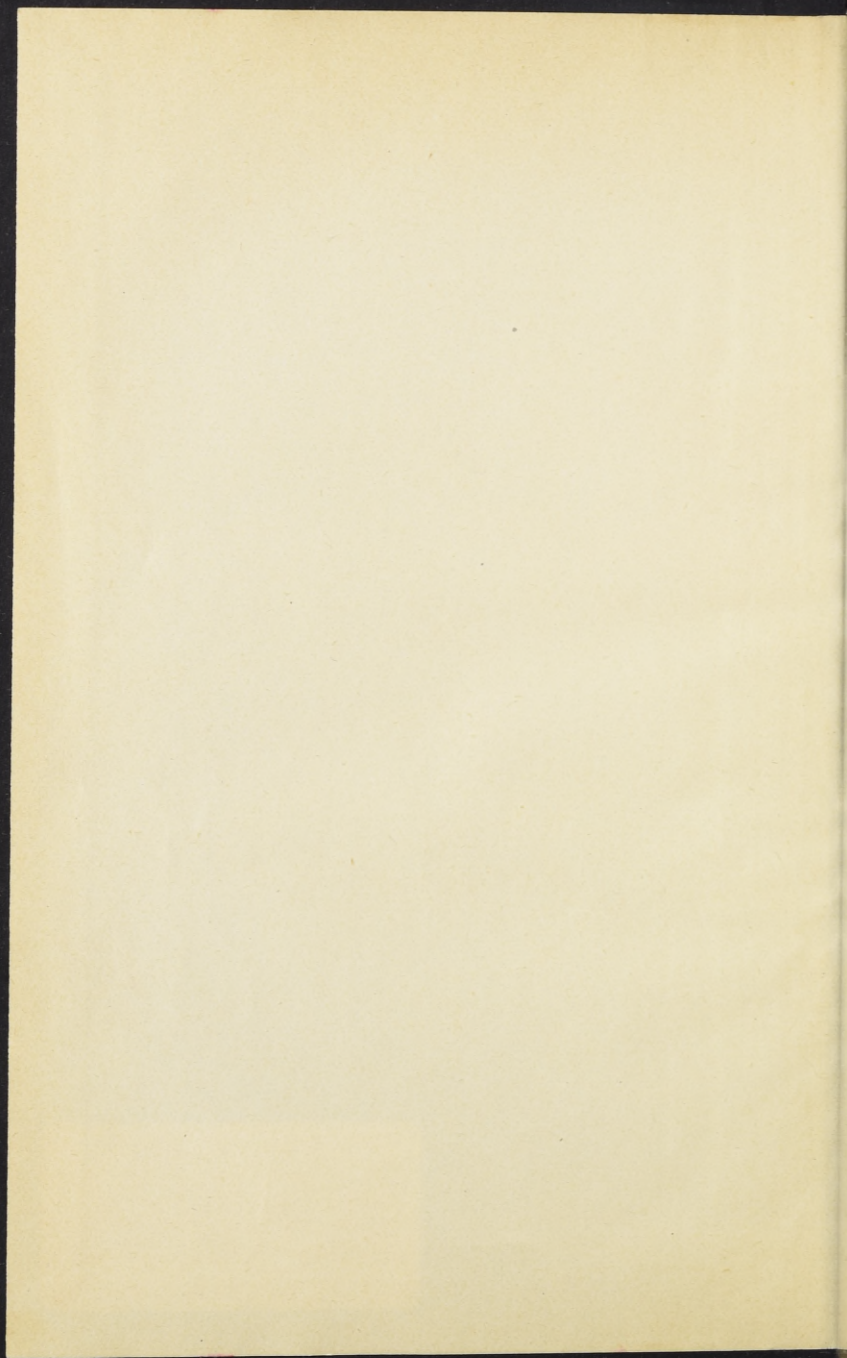


GE Biblioth. pub. et univ.



1061311900

A



ŒUVRES COMPLÈTES DU
COMTE LÉON TOLSTOÏ

*Traduction intégrale de J.-W. BIENSTOCK, d'après les manuscrits
originaux*

TOME XXIV

**QUELLE EST
MA FOI ?**

●

1924

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE STOCK

Delamain, Boutelleau et C^{ie}, Éditeurs - PARIS

7.50



QUELLE EST MA FOI ?

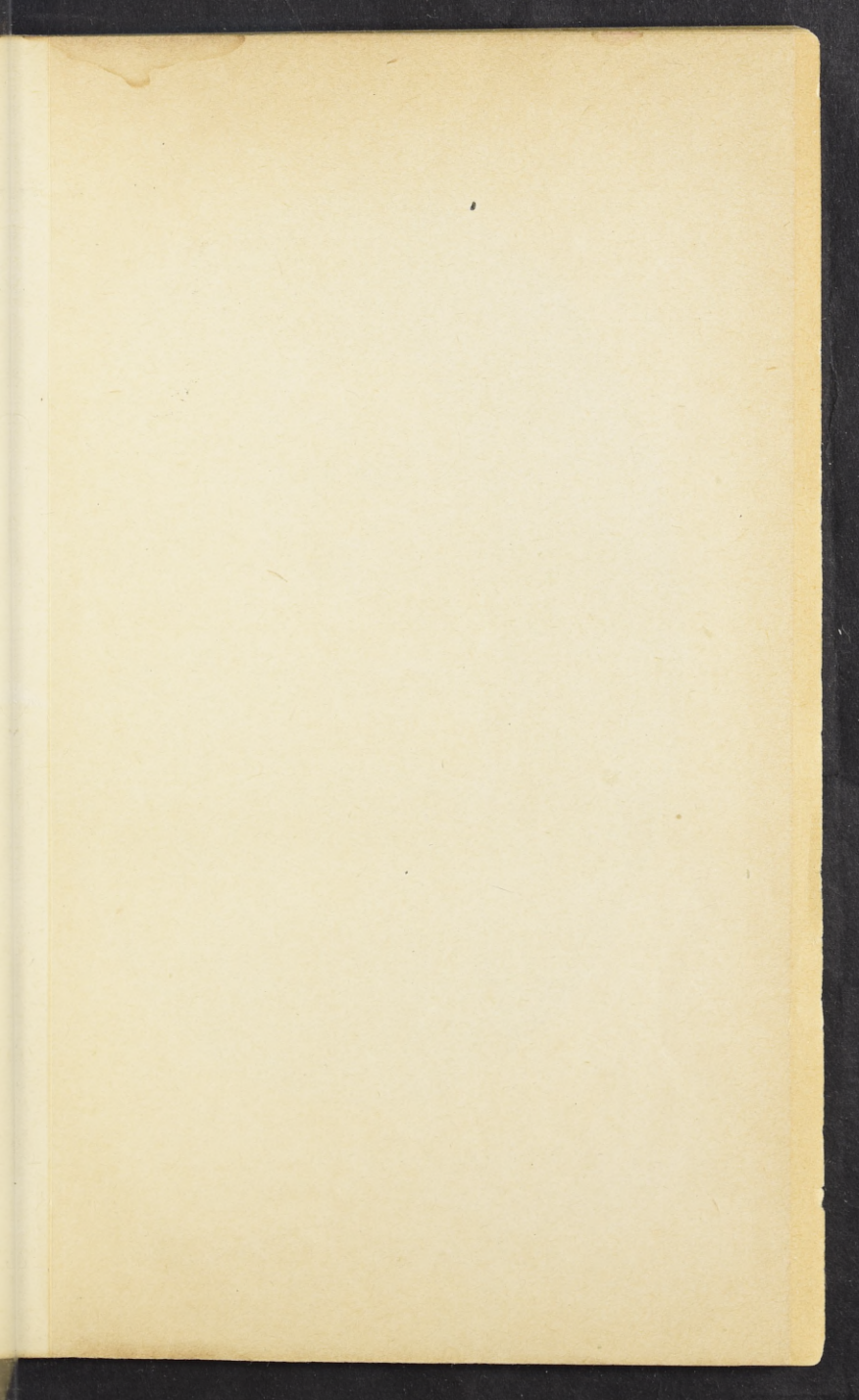
(1884)

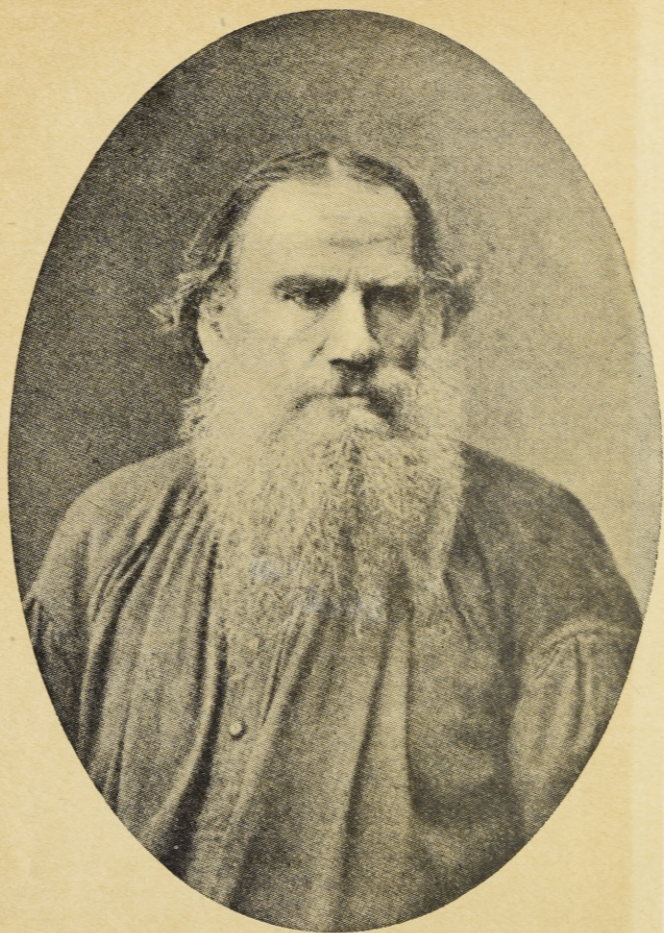
Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en Août 1923.

*Cette édition définitive des Œuvres Complètes du
C^TE LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.*

*Cette traduction littérale et intégrale est révisée et
annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits ori-
ginaux de l'auteur, conservés dans les archives de
M. V. Tchertkov.*





Comte LÉON TOLSTOÏ

Stock, éditeur.

OEUVRES COMPLÈTES DE LÉON TOLSTOÏ
Edition littéraire et intégrale d'après les manuscrits originaux
XXIV^e volume

QUELLE EST MA FOI ?

(1884)

par

LÉON TOLSTOÏ

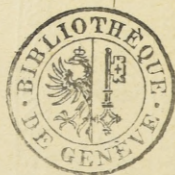


1923

LIBRAIRIE STOCK
DELAMAIN, BOUTELLEAU ET C^e, ÉDITEURS — PARIS
155, Rue Saint-Honoré, Place du Théâtre-Français et 7, Rue du Vieux-Colombier.

*De cet ouvrage il a été tiré à part
dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

14 | 2496



R270314360

QUELLE EST MA FOI ?

(1884)

J'ai vécu cinquante-cinq ans, et, à l'exception des quatorze ou quinze années de mon enfance, pendant trente-cinq années de ma vie j'ai été nihiliste au sens littéral du mot, c'est-à-dire que je n'étais ni socialiste, ni révolutionnaire, ce qu'on entend ordinairement par ce mot; le nihilisme signifiait pour moi l'absence de toute religion.

Il y a cinq ans, je crus à la doctrine du Christ et, subitement, toute ma vie changea : je cessai de désirer ce que je désirais auparavant et je me mis à désirer ce que je n'avais pas désiré jusque-là. Ce qui, auparavant, me paraissait bon, me parut mauvais, et ce qui me paraissait mauvais, me parut bon. Il m'advint ce qui arrive à un homme qui, tout à coup, décidant que l'affaire pour laquelle il a quitté sa demeure n'en vaut pas la peine, retourne chez lui. Tout ce qui était à sa droite se trouve alors à sa gauche, et tout ce qui était à sa gauche se trouve à sa droite ; le désir primitif de s'éloigner de sa maison se change en désir de s'en

rapprocher au plus tôt. La direction de ma vie, mes désirs, devinrent tout autres, le bien et le mal se déplacèrent. Tout cela parce que je comprenais la doctrine du Christ autrement que je l'avais comprise jusque-là.

Je n'ai pas l'intention de commenter la doctrine du Christ, je veux seulement raconter comment j'en vins à comprendre ce qu'il y a de simple, de clair, d'évident dans cette doctrine, ce qui s'adresse à tous les hommes, et comment ce que je compris transforma mon âme et me donna la paix et le bonheur.

Je ne veux pas commenter la doctrine du Christ, je souhaiterais même qu'il fût interdit de le faire.

Toutes les Églises chrétiennes ont toujours reconnu que les hommes, inégaux au point de vue de l'instruction et de l'intelligence, — les savants et les ignorants, — sont égaux devant Dieu, et que la vérité divine est accessible à tous. Christ a même dit que Dieu a révélé aux ignorants ce qu'il cache aux savants.

Tous ne peuvent pas être initiés aux mystères profonds de la dogmatique, de l'homélique, de la patristique, de la liturgique, de l'herméneutique, de l'apologétique, etc., mais tous peuvent et doivent comprendre ce que Christ enseigna aux millions de gens simples et ignorants qui ont vécu et à ceux qui vivent maintenant. Or, ce que Christ disait à tous ces gens simples qui ne pouvaient

avoir recours aux interprétations de Paul, de Clément, de Chrysostome et des autres, voilà ce que je ne comprenais pas autrefois, ce que je sais maintenant, et ce que je veux dire à tous.

Le larron sur la croix crut en Christ et fut sauvé. Si le larron n'était pas mort sur la croix, s'il avait pu raconter aux hommes comment il crut en Christ, se pourrait-il que cela fût mal et nuisit à quelqu'un?

Comme le larron en croix, je crus à la doctrine du Christ et fus sauvé. Ce ne sont pas là de vaines paroles, c'est l'expression fidèle de l'état de mon âme, jadis remplie de désespoir et d'épouvante devant la vie et la mort, maintenant paisible et joyeuse.

Comme le larron, je savais que ma vie, passée et présente, était mauvaise, et je voyais que la plupart des hommes qui m'entouraient vivaient comme moi. Je savais, comme le larron, que j'étais malheureux et que je souffrais, que les hommes, autour de moi, étaient malheureux et souffraient, et, pour sortir de cette situation, je ne voyais d'autre issue que la mort. Comme le larron cloué à sa croix, j'étais attaché par une force quelconque à cette vie de souffrance. Et, comme lui, je voyais venir les horribles ténèbres de la mort après les souffrances et les maux d'une vie insensée.

Ainsi je ressemblais au larron. mais il y avait pourtant une différence entre nous : il allait mourir,

moi je vivais encore. Le larron mourant pensait trouver peut-être son salut au delà de la tombe, tandis que moi j'avais encore la vie devant moi. Je ne comprenais rien à cette vie. Elle me semblait affreuse. Mais, tout à coup, j'entendis les paroles du Christ, je les compris; alors la vie et la mort s'illuminèrent et, au lieu du désespoir, je goûtai une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire.

Pourrais-je nuire à quelqu'un, en racontant comment ceci m'arriva?

J'écris deux grands ouvrages : *la Critique de la Théologie dogmatique, la Traduction et la Concordance des quatre Évangiles*, avec les commentaires où j'expose comment je parvins à saisir la doctrine du Christ. Dans ces ouvrages, méthodiquement, point par point, je tâche d'atteindre la vérité: je traduis à nouveau et rapproche, verset par verset, les quatre Évangiles.

Ce travail dure depuis six ans. Chaque année, chaque mois, je découvre de nouveaux et de nouveaux éclaircissements qui fortifient la pensée fondamentale; je corrige les erreurs qui, à cause de ma hâte et de mon enthousiasme, ont pu se glisser dans mon travail, et je complète ce qui est fait. Ma vie, dont le terme est proche, s'éteindra certainement avant que j'aie pu achever mon œuvre. Mais j'ai la conviction que ce travail est nécessaire; aussi, tant que je vivrai, je m'y emploierai.

Tel est mon travail extérieur, continu, sur la théologie et les Évangiles. Mon travail intérieur, celui dont je veux parler, fut tout autre. Ce n'est pas l'étude méthodique de la théologie et des textes évangéliques, mais une inspiration soudaine, qui me fit apparaître le vrai sens de la doctrine et la clarté subite de la lumière de la vérité. Ce fut quelque chose de semblable à ce qui arriverait à un homme cherchant, sur de fausses indications, à raccorder de petits morceaux de marbre emmêlés, et qui, soudain, d'après un des plus grands morceaux, apercevrait la statue qu'il s'agit de reconstituer. Alors, au lieu de la difficulté primitive, il trouverait, d'après les sinuosités de chaque débris, comment ces morceaux se raccordent entre eux, et il verrait en cela la confirmation de sa pensée. C'est ce qui m'arriva. C'est ce que je veux raconter.

Je veux dire comment je trouvai la clef qui me permit de comprendre la doctrine du Christ, qui m'a découvert la vérité, avec une clarté, une certitude indéniables.

Voici comment je fis cette découverte. Depuis mon enfance, depuis que je lisais l'Évangile, ce qui me touchait et m'attendrissait le plus, c'était la partie de la doctrine du Christ où il enseigne l'amour, l'humilité, l'abnégation, le devoir de rendre le bien pour le mal. Tel a toujours été pour moi l'essentiel de la doctrine du Christ. Ce que

j'aimais en elle de tout mon cœur, ce que, après le désespoir, après le doute, j'ai reconnu pour vrai, c'est le sens que donne à la vie le peuple travailleur chrétien, et, en conséquence, je me soumis aux croyances que professe ce peuple, c'est-à-dire aux croyances de l'Église orthodoxe. Mais, dans cette Église, je m'aperçus bientôt que je ne trouverais pas la confirmation et l'explication de ce qui, dans le christianisme, me paraissait l'essentiel. Je remarquai que cette substance du christianisme qui m'était si chère, se perdait dans la doctrine de l'Église. Pour l'Église, l'essentiel est tout autre. Tout d'abord, je n'attachai pas d'importance à cette particularité de la doctrine de l'Église. « Eh bien, pensais-je, l'Église reconnaît dans le christianisme, outre le sens intérieur de l'amour, de l'humilité, de l'abnégation, un sens dogmatique, extérieur. Ce sens m'est étranger, même profondément antipathique, mais il n'y a là rien de fâcheux. » Mais plus j'avais dans la vie, me soumettant à la doctrine de l'Église, plus je remarquais que cette particularité de la doctrine ecclésiastique n'était pas aussi indifférente qu'elle m'avait semblé tout d'abord. Ce qui me blessait dans la doctrine de l'Église, c'étaient les étrangetés de ses dogmes, l'encouragement qu'elle donnait aux persécutions, à la peine de mort, et l'intolérance, commune à toutes les Églises. Mais ce qui ébranla ma foi en elle fut précisément son

indifférence pour tout ce qui me paraissait l'essentiel de la doctrine du Christ, et, au contraire, son attachement pour tout ce qui me paraissait accessoire. Je sentais qu'il y avait là quelque chose de faux, mais il m'était impossible de découvrir quoi, et cela parce que la doctrine de l'Église ne niait pas ce qui me semblait essentiel dans la doctrine du Christ, au contraire, elle le reconnaissait entièrement, mais elle s'arrangeait de façon à ne pas lui accorder la première place. Je ne pouvais pas reprocher à l'Église de nier l'essentiel, mais elle le reconnaissait d'une façon qui ne me satisfaisait pas. L'Église ne me donnait pas ce que j'avais attendu d'elle.

J'étais passé du nihilisme à l'Église, uniquement parce que j'avais senti l'impossibilité de vivre sans religion, c'est-à-dire sans savoir ce qui est bien et ce qui est mal, en dehors de mes instincts animaux. Cette science, j'avais espéré la trouver dans le christianisme. Mais le christianisme, tel qu'il m'apparut alors, n'était qu'une certaine disposition spirituelle, très vague, de laquelle on ne pouvait déduire des règles claires et obligatoires pour la vie, et je m'adressais à l'Église pour trouver ces règles. Mais l'Église m'offrait des règles qui ne me rapprochaient pas de la disposition chrétienne qui m'était si chère; elles m'en éloignaient plutôt. Je ne pouvais suivre l'Église. Ce qui m'était cher et indispensable, c'était les vérités chrétiennes; or l'Église

m'offrait des règles complètement étrangères à ces vérités. Les règles de l'Église concernant les articles de la foi aux dogmes, aux sacrements, aux carêmes, aux prières, m'étaient inutiles, et je n'y voyais point les règles basées sur les vérités chrétiennes. Bien plus : les règles de l'Église affaiblissaient, parfois anéantissaient, cette disposition chrétienne de mon âme, qui seule donnait un sens à ma vie. Ce qui me troublait le plus, c'est que tous les vilains côtés de l'humanité : l'habitude de se juger les uns les autres, de juger les nations, les religions, et la peine de mort et les guerres qui en sont la conséquence, étaient justifiés par l'Église. La doctrine du Christ qui parle de l'humilité, de la défense de juger, du pardon des offenses, de la résignation, de l'amour, était recommandée par l'Église, en paroles, mais, en même temps, elle approuvait, en fait, ce qui était incompatible avec cette doctrine.

Était-il possible que la doctrine du Christ entraînant fatalement une pareille contradiction ! Je ne pouvais le croire. De plus, je remarquais que les passages de l'Évangile sur lesquels se basaient les règles, les dogmes de l'Église, étaient toujours les moins clairs, alors que les passages d'où découlaient les lois morales étaient les plus clairs et les plus précis. Néanmoins, les dogmes, et les devoirs du chrétien qui en découlent, étaient dictés d'une façon impérieuse par l'Église. Quant à la pratique de la

doctrine, l'Église en parlait dans les termes les plus vagues, les plus nébuleux, les plus mystiques. Était-ce là ce qu'avait voulu le Christ en enseignant sa doctrine ? Je cherchais dans les évangiles une réponse à cette question. Je les lisais et les relisais. Dans les évangiles, le Sermon sur la Montagne m'apparaissait toujours comme quelque chose d'exceptionnel. Aussi était-ce ce passage que je lisais le plus souvent. Nulle part ailleurs Christ ne parle avec autant de solennité, nulle part il ne donne des règles morales plus claires, plus accessibles, qui trouvent plus d'écho dans le cœur de chacun ; nulle part il ne s'adresse à une plus grande foule de gens du peuple. S'il existe des principes chrétiens clairs et précis, c'est dans ce passage qu'on doit les trouver. Je cherchai donc la solution de mes doutes dans ces trois chapitres de Matthieu. Plusieurs fois j'ai relu le Sermon sur la Montagne et, chaque fois, j'ai éprouvé la même chose : d'une part, de l'enthousiasme et de l'attendrissement à la lecture de ces versets qui exhortent à présenter la joue, à abandonner ses biens, à être en paix avec tout le monde, à aimer ses ennemis ; d'autre part, une sorte de déception. Les paroles de Dieu restaient obscures pour moi. Elles exhortaient à un renoncement trop absolu de toutes choses, ce qui anéantissait la vie même, comme je la comprenais ; par conséquent, renoncer à tout ne pouvait être, me semblait-il, la condition

essentielle du salut. Et si ce n'était une condition absolue, il ne restait plus rien de précis et de clair. Je ne lisais pas seulement le Sermon sur la Montagne, je lisais tous les Évangiles avec tous les commentaires théologiques. Les explications théologiques, d'après lesquelles les sentences du Sermon sur la Montagne sont des indications de la perfection à laquelle l'homme doit tendre et que l'homme déchu, plongé dans le péché, ne peut atteindre, — le salut de l'homme est dans la foi, la prière et la grâce — ces explications ne me satisfaisaient pas.

Je ne pouvais les admettre, parce qu'il me semblait trop étrange que Christ, connaissant d'avance l'impossibilité pour un homme de pratiquer sa doctrine par ses propres forces, ait donné des règles aussi admirables, aussi précises, qui s'adressent directement à chaque homme en particulier. En lisant ces paroles il me semblait toujours qu'elles étaient écrites pour moi.

En lisant ces paroles, je me sentais pénétré de la joyeuse assurance que je pouvais, sur l'heure, les mettre en pratique. Je le désirais vivement, je l'essayais, mais dès que j'éprouvais de la difficulté, je me rappelais involontairement la doctrine de l'Église : l'homme est faible, et ne peut mettre en pratique ces règles ; et je me sentais faiblir.

On me disait : il faut croire et prier.

Mais je me sentais très peu de foi, et cela m'empêchait de prier. On me disait qu'il fallait prier

pour que Dieu donne la foi, cette foi qui provoque la prière, qui donne la foi, qui provoque la prière et ainsi de suite, indéfiniment.

Mais la raison et l'expérience me démontraient que seuls mes propres efforts pour accomplir la doctrine du Christ peuvent être efficaces.

Ainsi, après bien des recherches infructueuses, bien des études de tout ce qui avait été dit pour et contre cette doctrine, après bien des doutes et des souffrances, je restais de nouveau seul, en présence de mon cœur et du livre mystérieux. Je ne parvenais pas à y trouver le sens qu'y trouvaient les autres, ni à découvrir celui que je cherchais; mais je m'obstinais. Ce fut seulement après avoir rejeté toutes les interprétations de la critique savante et celles de la savante théologie, après avoir rejeté tout cela selon la parole du Christ : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrez point dans le royaume des cieux... » que je compris tout à coup ce que je ne comprenais pas auparavant. Je le compris non pas en rapprochant et expliquant les textes, ou grâce à quelque recherche profonde et habile; au contraire, tout m'était révélé parce que je rejetais toute espèce d'interprétations. Le passage qui devint pour moi la clef de tout fut le verset 39 du chapitre v de Matthieu : « Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis de ne point résister au mal. » Soudain, pour

la première fois, je compris ce verset de la façon la plus simple. Je compris que Christ ne dit que ce qu'il dit. Et aussitôt je vis tomber tout ce qui me masquait la vérité, et elle parut dans toute sa grandeur. « Vous savez qu'il a été dit aux anciens : œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis : ne résistez pas au mal. » Ces paroles me semblèrent soudain toutes nouvelles, comme si je ne les avais jamais entendues.

Auparavant, à la lecture de ce passage, je laissais passer chaque fois sans les voir, les mots : *et moi je vous dis : ne résistez pas au mal*. C'était comme si ces paroles n'avaient jamais existé, ou n'avaient jamais eu de sens précis.

Plus tard, dans mes entretiens avec un grand nombre de chrétiens, familiarisés avec l'Évangile, il m'arriva fréquemment de remarquer la même aberration. Ces paroles, personne ne se les rappelait, et souvent, en parlant de ce passage, les chrétiens prenaient l'Évangile pour voir si elles s'y trouvaient. De même je ne les remarquais pas et ne commençais à comprendre que les paroles suivantes : « Mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite... présentez-lui l'autre... etc. » Et chaque fois ces paroles me paraissaient un appel à des souffrances et à des privations contraires à la nature humaine. Ces paroles m'attendrissaient et je sentais qu'il serait beau de les mettre en pratique. Mais je sentais également que j'en serais

incapable. Je me disais : C'est bon, je présenterai la joue, — on me frappera une seconde fois; je donnerai, — on m'enlèvera tout ce que j'ai. La vie me sera impossible. Cependant la vie m'est donnée, pourquoi m'en priverais-je? Christ ne peut pas exiger cela. Jadis, je raisonnais ainsi, persuadé que, par ces paroles, Christ exalte les souffrances et les privations en usant de termes exagérés qui manquent de précision et de clarté. Maintenant que j'ai compris ces paroles, je vois clairement que Christ n'exagère rien, qu'il n'exige pas les souffrances pour les souffrances, mais formule avec beaucoup de précision et de clarté exactement ce qu'il veut dire. Il dit : « Ne résistez pas au mal; et, en agissant ainsi, sachez d'avance que vous pourrez rencontrer des gens qui, vous ayant frappé sur une joue sans éprouver de résistance, vous frapperont sur l'autre, et vous enlèveront la chemise après la tunique, et vous forceront à travailler après avoir profité de votre travail. Et quand vous auriez supporté tout cela, tout de même ne résistez pas au méchant. A ceux qui vous frappent et vous offensent, faites le bien malgré tout. » Dès que j'eus compris ces paroles telles qu'elles sont dites, aussitôt tout ce qui était obscur devint clair, et ce qui semblait exagéré devint tout à fait raisonnable. Je compris aussitôt que le pivot de toute l'idée est dans les mots : « Ne résistez pas au mal », et que ce qui suit n'en est que le commen-

taire. Je compris que Christ n'exhorte point à présenter la joue et à abandonner la tunique, pour s'imposer des souffrances, mais qu'il exhorte à ne pas résister au méchant, alors même que la pratique de cette règle peut être accompagnée de souffrances. Un père qui envoie son fils faire un voyage lointain, ne lui ordonne pas de passer ses nuits sans sommeil, de se priver de nourriture, de s'exposer à la pluie et au froid s'il lui dit : « Va ton chemin sans t'arrêter, quand même tu serais trempé ou grelottant. » De même Christ ne dit pas : « Présentez la joue, souffrez » ; il dit : « Ne résistez pas au méchant, et quoi qu'il advienne, ne résistez pas. » Ces paroles : *Ne résistez pas au mal, ou au méchant*, comprises dans leur acception directe, furent véritablement pour moi la clef qui m'ouvrit tout. Et il me parut étonnant d'avoir pu mésestimer ces paroles si claires et si précises. Vous avez appris : dent pour dent, et moi je dis : Ne résistez pas au mal ou au méchant; quelque violence que te fasse le méchant, supporte-la, cède tout ce que tu as, mais ne résiste pas. Qu'y a-t-il de plus clair, de plus intelligible, de plus précis que cela? Dès que j'eus saisi le sens simple et exact de ces mots, tels qu'ils sont dits, aussitôt tout ce qui dans la doctrine de Christ, non seulement dans le Sermon sur la Montagne mais dans tous les évangiles, semblait obscur devint clair, ce qui semblait contradictoire s'accorda, et, surtout, ce qui

semblait inutile devint indispensable. Tout se fondit en un ensemble harmonieux, chaque partie complétant l'autre, comme les morceaux d'une statue brisée que l'on rapproche selon les règles. Dans le Sermon sur la Montagne ainsi que dans tous les Évangiles, de tous côtés, je voyais s'affirmer la même doctrine de la non résistance au mal.

Dans ce sermon, comme dans maints autres passages, partout Christ se représente ses disciples, c'est-à-dire les hommes qui observent la règle de la non résistance au mal, tendant la joue, cédant leur manteau, persécutés, suppliciés, mendiants.

Partout Christ répète plusieurs fois que celui qui n'a pas pris sa croix, qui n'a pas renoncé à tout, autrement dit, qui n'est pas prêt à supporter toutes les conséquences de la doctrine de la non résistance au mal, ne peut être son disciple. A ses disciples, Christ dit : « Soyez mendiants, soyez prêts à endurer, sans résister au mal, les persécutions, les souffrances et la mort. » Lui-même se prépare à souffrir et à mourir sans résister au méchant; il réprimande Pierre qui en manifeste de la tristesse, et enfin meurt en exhortant à ne pas résister au mal et à demeurer fidèle à sa doctrine.

Tous ses premiers disciples observent cette règle de la non résistance; toute leur vie ils sont pauvres, persécutés, et ne rendent jamais le mal pour le mal.

Ainsi, Christ dit bien ce qu'il veut dire. On peut soutenir que la pratique de cette règle est très difficile; on peut contester que chacun de ceux qui la pratiquent se sente heureux; on peut dire, comme les incrédules, que c'est stupide, que Christ était un rêveur, un idéologue qui formulait des règles impraticables auxquelles, par sottise, se soumettaient ses disciples; mais il est impossible de prétendre que Christ n'a pas exprimé d'une façon très claire et très précise ce qu'il a voulu dire: que, selon sa doctrine, un homme ne peut pas résister au mal et que, par conséquent, quiconque a accepté sa doctrine ne résistera pas au mal. Et cependant ni les croyants ni les incrédules n'admettent cette interprétation simple et claire des paroles du Christ.

Quand j'eus remarqué que les mots : ne résiste pas au méchant, signifient : ne résiste pas au méchant, toute mon ancienne représentation du sens de la doctrine du Christ soudain se modifia. et j'étais consterné non de l'incompréhension mais de l'étrange conception de la doctrine qui avait été la mienne jusqu'alors. Je savais, et nous tous savons, que le vrai sens de la doctrine chrétienne se trouve dans l'amour du prochain. Dire — présenter la joue, aimer ses ennemis — c'est exprimer l'essence même du christianisme. Je savais cela depuis mon enfance, mais pourquoi ne comprenais-je pas tout simplement ces simples paroles et y cherchais-je un sens allégorique quelconque? Ne résiste pas au méchant veut dire : ne résiste jamais au méchant, c'est-à-dire, ne commets jamais la violence; en d'autres termes : ne commets jamais aucun acte contraire à

l'amour. Si l'on t'insulte, supporte l'offense et, malgré tout, ne recours jamais à la violence. Christ a dit cela avec des mots si clairs, si simples qu'on ne saurait l'exprimer plus clairement. Cependant, moi, qui croyais ou tâchais de croire que ce sont les paroles de Dieu, je trouvais impossible de les mettre en pratique par mes propres forces. Le maître me dit : Va fendre du bois ; moi je réponds : C'est au-dessus de mes forces. Si je réponds ainsi, de deux choses l'une : ou bien je ne crois pas à ce que dit mon maître, ou je ne veux pas faire ce qu'il m'ordonne. Ce commandement, dont Dieu a dit : Celui qui l'exécutera, etc., et ailleurs : que ceux-là seuls qui l'exécuteront recevront la vie, ce commandement qu'il exécuta lui-même et qu'il exprima d'une façon si claire et si simple qu'on ne peut douter de sa signification, c'est de ce commandement que je disais, sans même jamais avoir essayé de l'accomplir, qu'il m'est impossible de l'exécuter par mes propres forces et qu'une aide surnaturelle m'est nécessaire.

Dieu est descendu sur la terre pour sauver les hommes. Le salut consiste en ce que la seconde personne de la Trinité, Dieu le Fils, en souffrant pour les hommes, a racheté leurs péchés devant le Père et leur a donné l'Eglise, laquelle détient la grâce, qui se transmet aux croyants. En outre, Dieu le Fils a donné aux hommes une doctrine et l'exemple de sa vie pour leur salut. Comment donc

pouvais-je dire que les règles de la vie, qu'il a formulées clairement et simplement pour tout le monde, sont difficiles à pratiquer, même impossibles, sans un secours surnaturel? Non seulement il n'a pas dit cela, mais il a formellement déclaré que celui qui ne les pratiquerait pas n'entrerait pas dans le royaume de Dieu. Il n'a même jamais dit que la pratique en serait pénible; au contraire, il a dit: Mon joug est doux et mon fardeau léger; et Jean l'Évangéliste a dit: Ses commandements ne sont point pénibles. Puisque Dieu déclare que sa loi est facile à pratiquer, puisqu'il l'a pratiquée lui-même, comme homme, ainsi que ses premiers disciples, comment, encore une fois, pouvais-je dire qu'il est difficile de la mettre en pratique, qu'il est même impossible de le faire sans secours surnaturel?

Si un homme mettait en jeu toutes les ressources de son intelligence pour ruiner une loi quelconque, que pourrait-il dire de plus redoutable sinon que cette loi est essentiellement impraticable sans secours surnaturel, que le législateur lui-même la jugeait ainsi? C'est exactement ce que je pensais du commandement de la non résistance au mal. Je tâchai de me rappeler comment et quand m'entra en tête cette singulière idée que la loi du Christ est divine mais ne peut être mise en pratique. En analysant mon passé, je me rendis compte que cette idée ne m'avait jamais été com-

muniquée dans toute sa crudité (je l'eusse repoussée), mais qu'insensiblement, je me l'étais assimilée dès mon enfance, avec le lait de ma mère, et que toute ma vie ultérieure n'avait fait qu'affermir en moi cette étrange erreur.

Dès mon enfance on m'avait enseigné que Christ est Dieu et que sa doctrine est divine, mais en même temps, on m'apprenait le respect des institutions qui garantissent par la violence ma sécurité contre les méchants et on m'apprenait à considérer ces institutions comme sacrées. On m'enseignait à résister au méchant, on m'inculquait l'idée qu'il est honteux de céder au méchant et louable de lui résister. On m'apprenait à juger et à punir. Puis on m'enseignait le métier des armes, c'est-à-dire, de résister au méchant par le meurtre ; et l'armée dont je faisais partie, on l'appelait l'armée aimée du Christ ; on louait son activité et on appelait sur elle la bénédiction chrétienne. En outre, depuis mon enfance jusqu'à l'âge adulte, on m'apprit à vénérer ce qui est en contradiction flagrante avec la loi du Christ. Répondre à l'agresseur, se venger par la violence des offenses faites à ma personne, à ma famille, à mon peuple ; non seulement on ne blâmait pas tout cela, mais on m'apprenait à considérer que tout cela était bien et conforme à la loi du Christ.

Tout ce qui m'entourait, ma sécurité et celle de ma famille, ma propriété, tout cela cependant repo-

sait sur une loi réprouvée par Christ, sur la loi :
dent pour dent.

Mes maîtres spirituels enseignaient que la loi du Christ est divine, mais que, vu la faiblesse humaine, elle est impossible à pratiquer, à moins que la grâce du Christ ne nous vienne en aide. Mes maîtres laïques, et toute l'organisation sociale qui m'entourait, affirmaient déjà nettement l'impossibilité de remplir la doctrine du Christ et son idéal et, par les paroles et les actes, ils m'enseignaient ce qui est contraire à cette doctrine. Cette idée, que la doctrine de Dieu est impraticable, me pénétra si bien et me devint si habituelle, elle s'accordait si bien avec mes passions, que je n'avais jamais remarqué jusqu'à présent la contradiction dans laquelle je me trouvais. Je ne voyais pas qu'il était impossible de confesser en même temps Christ-Dieu, dont la doctrine a pour base la non résistance au méchant, et en même temps de travailler consciemment et tranquillement à l'organisation de la propriété, des tribunaux, de l'Etat, des armées, d'organiser, en un mot, une existence contraire à la doctrine du Christ, et d'adresser des prières à ce même Christ pour qu'il nous permette de pouvoir observer son commandement de ne pas résister au méchant et de pardonner. Il ne me venait pas encore à la pensée ce qui me paraît clair maintenant : qu'il eut été bien plus simple d'organiser la vie selon la loi du Christ et de demander ensuite, dans

nos prières, des tribunaux, des punitions, des guerres, si tout cela est nécessaire pour notre bonheur.

Je compris alors d'où était née mon erreur. Elle provenait de ce que je confessais Christ en parole et le reniais en fait.

La proposition sur la non résistance au mal est une proposition qui lie toute la doctrine, quand elle n'est pas une simple formule mais une règle dont la pratique est obligatoire, quand elle est la loi.

Elle est véritablement la clef qui ouvre tout, mais à condition que la clef soit poussée jusqu'au fond de la serrure. Tenir cette proposition pour une sentence impossible à mettre en pratique sans secours surnaturel, c'est supprimer toute la doctrine. Et comment ne paraîtrait-elle pas vaine, cette doctrine dont on a supprimé la base, la proposition qui lie le tout? Les incrédules la trouvent tout bonnement absurde, et il n'en peut être autrement.

Installer une machine, chauffer la chaudière, et ne pas ajouter la courroie de transmission à la machine, c'est ainsi qu'on traite la doctrine de Christ, en enseignant qu'on peut être chrétien sans observer le commandement de la non résistance.

Il y a quelque temps, je lisais avec un Juif, un rabbin, le chapitre v de Matthieu. Presque à chaque verset le rabbin disait : « Ceci se trouve dans la Bible,

ceci dans le Talmud ; » et il m'indiquait dans la Bible et dans le Talmud des sentences presque identiques à celles du Sermon sur la Montagne. Mais quand nous arrivâmes au passage sur la non résistance au mal il ne dit pas : ceci se trouve dans le Talmud, mais il me demanda en souriant : « Est-ce que les chrétiens observent cela ? Présentent-ils l'autre joue ? » Je n'avais rien à répondre, d'autant plus qu'à ce moment-là je savais que les chrétiens, loin de présenter la joue, frappaient les Juifs sur les deux joues. Mais j'étais curieux de savoir s'il y avait quelque chose de semblable dans la Bible ou dans le Talmud, et je le questionnai sur ce sujet. Il me répondit : « Non, rien de semblable ; mais vous, dites-moi si les chrétiens observent cette loi ? » C'était une façon de me dire que l'existence dans la loi chrétienne d'une règle que personne n'observe et que les chrétiens eux-mêmes tiennent pour impraticable montre seulement la sottise et l'inutilité de cette règle. Je n'eus rien à lui répondre.

Maintenant, après avoir compris le sens véritable de la doctrine, je vois clairement l'étrange contradiction dans laquelle je me trouvais. Reconnaisant Christ Dieu et sa doctrine comme divine, et ayant organisé ma vie contrairement à cette doctrine, quel autre parti pouvais-je prendre sinon reconnaître que cette doctrine est impraticable ? En parole je tenais la doctrine de Christ pour sacrée ; en fait, je professais une doctrine non chrétienne ;

j'adorais des institutions non chrétiennes qui étreignaient ma vie de toutes parts.

Dans tout l'Ancien Testament il est dit que les malheurs du peuple juif provenaient de ce qu'il croyait à de faux dieux et non au vrai Dieu. Samuel, dans son livre premier, chapitres VIII et XII, accuse le peuple d'avoir ajouté à toutes ses autres apostasies celle d'avoir élu à la place de Dieu, qui était leur roi, un homme qui, selon eux, devait les sauver. Ne vous fiez pas au «*tohu* » ou néant, dit Samuel au peuple, chapitre XII, 12. Il ne peut vous apporter ni secours ni délivrance parce que c'est le «*tohu* », le néant. Pour ne pas périr, vous et votre roi, restez fidèles au seul Dieu.

C'est précisément la foi dans ce «*tohu* », dans ces idoles creuses, qui m'avait caché la vérité. En travers du chemin qui mène à la vérité, interceptant sa lumière, se dressait devant moi le «*tohu* » que je n'avais pas la force de renier.

Un de ces jours, j'allais vers la porte Borovitzky; sous la porte se tenait un vieux mendiant boiteux, les oreilles bandées d'un chiffon. Je tirai ma bourse pour lui faire l'aumône. Au même moment je vis déboucher du Kremlin, au pas de course, un jeune grenadier en paletot de peau de mouton, le visage coloré, l'air martial. Ayant aperçu le soldat, le mendiant se leva effrayé et se mit à courir à cloche-pied vers le jardin Alexandre. Le grenadier le poursuivit, mais il s'arrêta avant de

le rejoindre, en vociférant contre le miséreux. J'attendis le grenadier. Quand il fut près de moi je lui demandai s'il savait lire.

— Oui, et quoi? — As-tu lu l'Évangile? — Oui... — As-tu lu : « Celui qui nourrira l'affamé?... »

Je lui citai le passage. Il se le rappelait et m'écouta jusqu'au bout. Je voyais qu'il était troublé. Deux passants s'étaient arrêtés et écoutaient. Le grenadier paraissait dépité de se trouver pour ainsi dire pris en faute alors qu'il avait fait son devoir en chassant les gens d'un endroit où il était interdit de stationner. Il était troublé et cherchait une excuse. Tout à coup, dans ses yeux noirs, intelligents, une lueur brilla. Il me regarda par-dessus l'épaule et dit : « Et le règlement militaire, l'as-tu lu? »

Je répondis que non. — « Alors, tu n'as rien à dire », répartit le grenadier avec un mouvement de tête victorieux; et, refermant son patelot de peau de mouton, il se dirigea crânement vers son poste.

Dans toute ma vie c'est le seul homme que j'aie rencontré qui ait résolu avec une logique absolue l'éternelle question qui se dressait devant moi et qui se dresse devant tout homme se disant chrétien.

On a tort de dire que la doctrine chrétienne concerne le salut personnel mais ne concerne pas les questions générales, les questions d'Etat. Ce n'est là que l'affirmation hardie et arbitraire d'un mensonge évident, qui tombe de lui-même à la première réflexion sérieuse. C'est bien, dans la vie privée je ne résisterai pas au méchant, je présenterai la joue, mais voilà qu'il s'agit de l'ennemi de la nation opprimée, je suis appelé à prendre part à la lutte contre les méchants — je dois aller les tuer. Une question se pose que je ne puis éluder : En quoi consiste le service de Dieu, en quoi consiste le « tohu ». Aller à la guerre ou n'y pas aller ? Je suis paysan ; on me nomme maire du village, ou juge, ou juré, on m'oblige à prêter serment, à juger, à punir, — que dois-je faire ? De nouveau il me faut choisir entre la loi de Dieu et la loi des

hommes. Je suis moine ; je vis au couvent ; des paysans ont empiété sur nos pâturages ; on me désigne pour entrer en lutte avec le méchant, — je dois plaider en justice contre les paysans. De nouveau je dois choisir. Nul homme n'échappe à ce dilemme. Je ne parle pas encore des gens de notre classe, dont la vie presque tout entière consiste à résister au méchant : les militaires, les juges, les administrateurs ; mais il n'est pas d'homme privé, si obscur qu'il soit, qui ne se trouve dans la nécessité de choisir entre servir Dieu, sa loi, ou servir le «*tohu*» en usant des institutions de l'État. Mon existence particulière est engagée dans celle de l'État, et l'ordre social, organisé par l'État, exige de moi une activité antichrétienne, exactement contraire aux commandements du Christ. De nos jours, avec le service militaire obligatoire et la participation de chacun au jury, ce dilemme se pose devant tous, très nettement. Chaque homme doit prendre l'arme meurtrière : fusil, couteau, et même s'il n'accomplit pas le meurtre, il faut que le fusil soit bien chargé et le couteau affilé ; en un mot, il faut être prêt à tuer. Chaque citoyen doit aller au tribunal et participer aux jugements, aux condamnations, c'est-à-dire que chacun doit renier le commandement de Christ sur la non-résistance au mal non seulement en parole mais en fait.

La question du grenadier : l'Évangile ou le règlement militaire ? la loi de Dieu ou la loi humaine ?

est là, en face de l'humanité, aujourd'hui comme du temps de Samuel. Elle s'imposait également à Christ lui-même et à ses disciples. Elle s'impose de nos jours à ceux qui veulent être chrétiens ; et elle était là devant moi.

La loi du Christ, avec sa doctrine de l'amour, de l'humilité, du renoncement, touchait mon cœur et m'attirait maintenant comme auparavant. Mais, de tous côtés, dans l'histoire, dans la vie moderne qui m'entoure, dans ma vie personnelle, je vois la loi, opposée, celle que mon cœur, ma conscience, ma raison repoussent, mais qui répond à mes instincts bestiaux. Je sentais que si j'adoptais la loi du Christ, je resterais seul, j'aurais à souffrir, je serais persécuté et affligé, exactement comme l'a dit Christ. Au contraire, si j'adopte la loi humaine, tout le monde m'approuvera, je serai tranquille, protégé, et j'aurai à ma disposition toutes les ressources de l'intelligence pour calmer ma conscience. Je rirai et me réjouirai, précisément comme l'a dit Christ. Je sentais cela, c'est pourquoi non seulement je n'approfondissais pas le sens de la loi du Christ, mais je m'évertuais à la comprendre de façon qu'elle ne m'empêchât pas de vivre de ma vie animale. C'était ne pas vouloir la comprendre du tout, c'est pourquoi je ne la comprenais pas.

Dans cette obstination à ne pas comprendre, j'arrivais à un degré d'aberration qui m'étonne maintenant. Voici, par exemple, comment j'in-

terprétais les paroles : « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés » (Matth., vii, 1). « Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point et vous ne serez point condamnés. » (Luc, vi, 37). Les tribunaux auxquels je participais et qui garantissaient ma propriété et ma sécurité me semblaient une institution si indubitablement sacrée, si bien d'accord avec la loi de Dieu, que jamais il ne m'était venu à l'idée que ces paroles pouvaient signifier autre chose que ne pas dire de mal du prochain. Je n'avais jamais pensé que, dans ces paroles, Christ ait eu en vue les tribunaux : tribunaux d'arrondissement, tribunaux criminels, cours d'assises, justices de paix et différentes Cours de cassation et Départements du Sénat. La question de savoir quelle pouvait être l'attitude de Christ envers tous ces tribunaux et Départements ne se posa à moi que lorsque j'eus compris dans leur sens direct les paroles sur la non-résistance au mal. Et, ayant compris qu'il devait les réprover, je me demandai si ces paroles ne voulaient pas dire : non seulement ne jugez point le prochain, ses paroles, ne médisez point, mais ne le jugez point devant les tribunaux — ne jugez point le prochain dans vos institutions humaines.

Chez Luc, dans le chapitre vi, versets 37 à 49, ces paroles suivent immédiatement le commandement de ne pas résister au méchant et de rendre le

bien pour le mal. Aussitôt après les paroles : « Soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux », il est dit : « Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point et vous ne serez point condamnés ». N'est-ce pas dire de ne point juger le prochain, de ne point instituer de tribunaux pour y juger le prochain ? Je n'eus qu'à me poser cette question pour qu'aussitôt ma raison et mon cœur me répondissent affirmativement. Ceci peut sembler étrange. Moi aussi, j'en étais étonné. Pour montrer combien j'étais éloigné d'une pareille idée, je confesserai une sottise dont je rougis encore. A l'époque où, déjà, j'étais devenu croyant et lisais l'Évangile comme un livre divin, il m'arrivait, en rencontrant mes amis, procureurs et juges, de leur dire en manière de plaisanterie : Ainsi vous jugez toujours, quoiqu'il soit dit : « Ne jugez point et vous ne serez pas jugés ». J'étais tellement persuadé que ces paroles impliquaient uniquement la défense de médire, que je ne me rendais pas compte de l'horrible blasphème que je commettais en parlant ainsi. J'étais si persuadé que ces paroles ne signifient pas ce qu'elles signifient, que je les citais dans leur vrai sens, en manière de plaisanterie.

Je dirai en détail comment je compris enfin ces paroles qui ne peuvent avoir qu'une seule signification, à savoir que le Christ réproûve tous les tribunaux humains, quels qu'ils soient.

Ce qui me frappa tout d'abord quand je compris le commandement de la non résistance dans son sens direct, c'est que les tribunaux non seulement ne sont pas d'accord avec ce commandement, mais lui sont absolument contraires ainsi qu'au sens général de toute la doctrine, et que si Christ avait eu à envisager les tribunaux, il avait dû les réprover.

Christ dit : *Ne résistez pas au méchant*. Le but des tribunaux — résister au méchant. Christ prescrit de *rendre le bien pour le mal*. Les tribunaux rendent le mal pour le mal. Christ dit : *Ne faites pas de distinction entre les bons et les méchants*. Les tribunaux ne font pas autre chose. Christ dit : *Pardonnez à tous*. *Pardonnez non pas une fois ou sept fois, mais pardonnez sans fin*. *Aimez vos ennemis ; faites le bien à ceux qui vous haïssent*. Les tribunaux ne pardonnent pas, ils punissent ; ils ne rendent pas le bien mais le mal à ceux qu'ils estiment ennemis de la société. Ainsi, il ressortait de tout cela que Christ devait réprover les institutions judiciaires. Mais, peut-être, me disais je, Christ n'a-t-il pas eu affaire aux tribunaux humains et n'y a-t-il pas pensé. Mais je vois que cette hypothèse est inadmissible : Christ, dès sa naissance jusqu'à sa mort, a eu affaire aux tribunaux d'Hérode, du Sanhédrin et des grands-prêtres. Au surplus, je vois qu'en maints passages, Christ parle des tribunaux comme d'un mal. Il dit

à ses disciples qu'on les y jugera et il leur enseigne quelle devra être leur attitude. Il disait de lui-même qu'on le condamnerait en justice et montrait comment il fallait se tenir devant le tribunal humain. Ainsi, Christ avait pensé aux tribunaux humains qui devaient le condamner, lui et ses disciples, qui condamnent et ont condamné des millions de personnes. Christ voyait ce mal et le visait directement. Quand on va mettre à exécution l'arrêt prononcé contre la femme adultère, il nie le tribunal et démontre que l'homme ne peut pas juger puisque lui-même est coupable. Et cette pensée, il l'exprime plusieurs fois en disant qu'avec un œil trouble on ne peut pas distinguer un grain de sable dans l'œil d'un autre et qu'un aveugle ne peut pas conduire un aveugle. Il explique même quelle peut être la conséquence d'une pareille erreur. Le disciple peut devenir comme son maître.

Cependant, après avoir dit sa pensée à l'occasion du jugement de la femme adultère, après avoir montré dans la parabole de la poutre et de la paille la faiblesse de jugement de toute créature humaine, on pourrait croire qu'il ne défend pas quand même de s'adresser à la justice des hommes pour se protéger des méchants. Mais cela est inadmissible.

Dans le Sermon sur la Montagne, il dit en s'adressant à la foule : Et si quelqu'un veut *plaider* contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit.

Donc, il nie, en général, les tribunaux. Mais

peut-être Christ ne parle-t-il que des rapports personnels de chaque homme avec les tribunaux sans pour cela nier la justice, et admet-il dans une société chrétienne des individus qui, en corps constitué, jugent les autres? Mais je vois que c'est encore inadmissible. Christ, dans sa prière, exhorte tous les hommes sans exception à pardonner, afin que leurs fautes leur soient également pardonnées. Et cette pensée, il l'exprime plusieurs fois. Chacun, en priant et avant d'apporter son offrande, doit pardonner à tout le monde. Si donc un homme, d'après sa religion, doit pardonner sans fin à tout le monde, comment peut-il juger et condamner? Par conséquent, selon la doctrine du Christ, un juge chrétien ne peut condamner.

Mais peut-être croit-on que Christ en disant « Ne jugez pas » ne songeait pas précisément aux institutions judiciaires? Il n'en est rien. Chez Matthieu et Luc, avant de dire : Ne jugez point, il dit : Ne résistez pas au méchant, supportez le mal, faites le bien à tous. Auparavant, selon Matthieu, il répète les termes de l'ancienne loi criminelle hébraïque : œil pour œil, dent pour dent. Après ce rappel de la loi criminelle, il dit : Mais vous, n'agissez point ainsi; ne résistez pas au mal; puis il ajoute : Ne jugez point. Ainsi Christ parle précisément de la loi criminelle humaine et la réprouve par les mots : ne jugez point.

En outre, d'après Luc, il dit non seulement : ne

jugez point, mais — ne jugez point et ne condamnez point. Ce n'est pas en vain qu'il ajoute ce mot dont le sens est presque le même. Il a voulu préciser le sens qu'il convient d'attribuer au premier mot.

S'il avait voulu dire : ne jugez pas le *prochain*, il aurait ajouté ce mot, mais il ajoute le mot qui se traduit en russe par — ne condamnez point. Et après cela il dit : « et vous ne serez point condamnés; pardonnez à chacun, et vous serez pardonnés. »

Malgré cela Christ ne pensait peut-être pas aux tribunaux; c'est moi peut-être qui retrouve ma pensée dans ses paroles, qui ont un autre sens.

Je me réfère aux premiers disciples de Christ, aux apôtres, pour voir ce qu'ils pensaient des tribunaux, s'ils les admettaient ou les réprouvaient ?

Dans son chapitre iv, 11, 12, l'apôtre Jacques dit : *Mes frères, ne médisez point les uns des autres. Celui qui médit de son frère, et qui condamne son père, médit de la loi; et condamne la loi. Or, si tu juges la loi, tu n'es point observateur de la loi, mais tu t'en rends le juge.*

Il y a un seul législateur, qui peut sauver et détruire. Toi qui es-tu qui juges les autres ?

Le mot traduit par le verbe médire est le mot *Καταλέλειξ*. Or, même sans dictionnaire, on voit que ce mot veut dire accuser. C'est sa vraie signification, et chacun peut s'en convaincre en ouvrant un dictionnaire. On a traduit : *Celui qui médit de son frère, médit de la loi*. Involontairement se pose la

question : pourquoi? J'aurai beau médire d'un frère, je ne médis pas de la loi, tandis que si j'accuse mon frère, si je le fais comparaître en justice, par là même j'accuse la loi du Christ, c'est-à-dire que je trouve la loi du Christ insuffisante; j'accuse et juge la loi. Dans ce cas, je ne pratique plus la loi, je m'en fais juge. Mais, selon Christ, le juge est celui qui peut sauver. Et ainsi, moi, qui ne puis pas sauver, je ne saurais me faire juge et punir.

Tout ce passage parle de la justice humaine et la nie. Toute l'épître est pénétrée de la même pensée. Dans cette épître de Jacques (II, 1-13) il est dit : 1) Mes frères ! que la foi que vous avez en Notre-Seigneur Jésus-Christ glorifié soit exempte de toute acception de personnes. 2) Car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un méchant habit; 3) et qu'ayant égard à celui qui porte l'habit magnifique, vous lui disiez : Toi assieds-toi ici honorablement, et que vous disiez au pauvre : Toi, tiens-toi là debout, ou assieds-toi sur mon marchepied; 4) ne faites-vous pas en vous-même de la différence entre l'un et l'autre, et n'avez-vous pas de mauvaises pensées *dans les jugements que vous faites?* 5) Ecoutez, mes chers frères : Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres de ce monde, qui sont riches en la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? 6) Et vous, au contraire, vous méprisez les pauvres.

Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et qui vous tirent devant les tribunaux? 7) Ne sont-ce pas eux qui blasphèment le beau nom qui a été invoqué sur vous? 8) Si vous accomplissez la loi royale, selon l'Écriture qui dit : tu aimeras ton prochain comme toi-même (Lev. xix, 18), vous faites bien. 9) Mais si vous avez égard à l'apparence des personnes, vous commettez un péché, et vous êtes condamnés par la loi comme des transgresseurs. 10) Car quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à pécher dans un seul commandement, est coupable comme s'il les avait tous violés. 11) Car celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point. Si donc tu ne commets pas adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la loi : Deut., xxii, 22 ; Lev., xviii, 17-25). 12) Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté. 13) Car il y aura une condamnation sans miséricorde sur celui qui n'aura point usé de miséricorde ; mais la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.

Ces derniers mots : *la miséricorde s'élève au-dessus du jugement* souvent ont été traduits de manière à montrer que le jugement est compatible avec le christianisme, mais qu'il doit être miséricordieux.

Jacques exhorte ses frères à ne pas faire de différence entre les personnes. Si vous avez égard à a condition des personnes, vous *διετηρίβετε*, vous

vous égarez, comme de mauvais juges au tribunal. Vous jugez qu'un pauvre est pire qu'un riche. Au contraire le riche est le pire. C'est lui qui vous opprime et vous traîne devant les juges. Si vous vivez d'après la loi de l'amour du prochain, d'après la loi de miséricorde (celle que Jacques appelle royale, pour la distinguer de toutes les autres), c'est bien. Mais si vous faites acception de personnes, alors vous devenez criminels envers la loi de la miséricorde. Ayant sans doute en vue l'exemple de la femme adultère, qu'on avait amenée devant Christ pour la lapider selon la loi, ou l'adultère en général, Jacques dit que celui qui punit de mort la femme adultère sera coupable de meurtre et transgressera la loi éternelle. Car la même loi éternelle interdit l'adultère et le meurtre. Il dit : *Parlez et agissez comme devant être jugés par la loi de la liberté*. Car il y aura une condamnation sans miséricorde sur celui qui n'aura point usé de miséricorde ; mais *la miséricorde abolit le jugement*.

Comment dire d'une façon plus claire, plus précise que toute acception de personnes est interdite, ainsi que tout jugement déclarant que l'un est bon et l'autre mauvais ; le jugement humain est dénoncé comme toujours défectueux, et ce jugement est déclaré criminel quand il condamne pour crime ; ainsi le jugement est aboli par loi de Dieu — la miséricorde.

J'ouvre les épîtres de l'apôtre Paul, qui avait

souffert des tribunaux, et, dès le premier chapitre aux Romains, je lis les reproches qu'adresse l'apôtre aux Romains pour tous leurs vices et leurs erreurs, entre autres pour leurs tribunaux (32) : Bien qu'ils connaissent le jugement juste, divin, (c'est-à-dire que celui qui commet de pareils actes est digne de mort), cependant, non seulement ils les commettent eux-mêmes mais encore approuvent ceux qui les commettent.

Chapitre II. 1) *Toi donc, ô homme! qui que tu sois qui condamnes les autres, tu es inexorable, car en condamnant les autres, tu te condamnes toi-même, puisque toi qui les condamnes, tu fais les mêmes choses.* 2) Car nous savons que le jugement de Dieu est infallible contre ceux qui commettent de telles choses. 3) Et penses-tu, ô homme! qui condamnes ceux qui commettent de telles choses, et qui les commets, que tu puisses éviter le jugement de Dieu? 4) Ou méprises-tu les richesses de sa bonté, de sa patience et de son long support, ne considérant pas que la bonté de Dieu te convie à la repentance?

L'apôtre Paul dit : Connaissant le juste jugement de Dieu, ils agissent eux-mêmes injustement et enseignent à faire de même aux autres; c'est pourquoi on ne peut justifier un homme qui juge.

Telle est, dans leurs épîtres, l'opinion des apôtres sur les tribunaux; et nous tous nous savons que la justice humaine était au nombre de ces épreu-

ves et de ces maux qu'ils devaient supporter avec fermeté et résignation selon la volonté de Dieu.

Il suffit de se représenter la situation des premiers chrétiens parmi les païens pour comprendre que les chrétiens persécutés par les tribunaux humains, ne pouvaient même pas concevoir la pensée d'interdire ces tribunaux. Ce n'est qu'incidemment qu'ils pouvaient dénoncer ce mal.

J'interroge les Pères de l'Église des premiers siècles et je vois qu'ils n'obligent personne à rien, ne jugent ni ne condamnent personne (Athénagor, Origène), et acceptent les supplices auxquels les condamnent les tribunaux humains. Tous les martyrs manifestaient la même volonté par leurs actes. Je vois que toute la chrétienté, jusqu'à Constantin, regardait toujours les tribunaux humains seulement comme un mal qu'il faut supporter avec patience, et que jamais aucun chrétien de ce temps n'a pu concevoir la possibilité pour un chrétien de faire partie d'un tribunal.

Ainsi, les paroles de Christ : *Ne jugez point et ne condamnez point* étaient comprises par ses premiers disciples comme je les comprenais maintenant, dans leur sens direct : ne jugez point dans les tribunaux, n'en faites point partie.

Ainsi, tout venait renforcer ma conviction que les paroles : *Ne jugez point et ne condamnez point*, veulent dire : ne jugez point en justice. Toutefois, la signification de ne pas médire du prochain

qu'on leur attribue est tellement admise, les tribunaux siègent avec tant d'assurance et d'audace dans tous les pays chrétiens, avec l'appui même de l'Église, que longtemps encore je doutai de la justesse de mon interprétation. « Si tous les hommes ont pu penser ainsi et instituer des tribunaux chrétiens, ils avaient certainement quelque raison pour cela, et c'est toi qui es dans l'erreur, me disais-je. Il doit y avoir des raisons pour lesquelles ces paroles ont été comprises dans le sens de médisance, et il y a certainement un fondement quelconque à l'institution des tribunaux chrétiens. » Et je m'adressai aux commentaires de l'Église. Dans tous, à dater du v^e siècle, je trouvai qu'il faut entendre par ces mots la médisance. Mais alors comment ne pas juger ? Il est impossible de ne pas blâmer le mal. C'est pourquoi tous les commentaires s'attardent à discuter ce qui est blâmable et ce qui ne l'est point. Les uns disent que, pour les serviteurs de l'Église, on ne saurait leur défendre de juger, puisque les apôtres eux-mêmes jugeaient (Chrysostome, Théophilacte). Les autres disent que, sans doute, Christ visait par cela les Juifs, qui accusaient le prochain de petites fautes alors qu'eux-mêmes commettaient de grands péchés.

Mais nulle part il n'est fait mention des institutions humaines, ni des tribunaux. Christ les interdit-il ou non ? A cette question naturelle il n'y a

point de réponse. Il était trop évident en effet que, du moment qu'un chrétien prend possession d'un siège de juge, il peut non seulement juger le prochain mais le condamner à mort.

Je m'adressai aux écrivains grecs, catholiques, protestants, ceux de l'école de Tubingen et de l'école historique. Partout, même chez les commentateurs les plus affranchis, ces paroles sont prises dans le sens de la défense de médire. Mais pourquoi ces paroles, contrairement à toute la doctrine du Christ, sont-elles interprétées dans un sens si étroit? Pourquoi supposer que Christ, en défendant de médire du prochain par légèreté, ne défend pas l'action de juger systématiquement le prochain avec la possibilité d'infliger une punition au condamné, pourquoi ne considère-t-il pas cela comme un acte mauvais et ne le défend-il pas? A tout cela point de réponse, rien pouvant permettre de donner au mot juger le sens de juger en justice, c'est-à-dire devant les tribunaux, dont souffrent des millions de personnes. Bien plus, en commentant les paroles : ne jugez point et ne condamnez point, cette forme du jugement en justice, la plus cruelle, est passée soigneusement sous silence ou même justifiée. Les commentateurs théologiens disent que dans les États chrétiens les tribunaux sont nécessaires et nullement contraires à la loi du Christ.

Comme je doutais de la bonne foi de ces com-

mentateurs, j'eus recours à la traduction textuelle des mots « juger » et « condamner », par quoi j'aurais dû commencer.

Dans l'original ces mots sont Κρίνω et Καταδικάζω. La traduction défectueuse du mot Καταδικάζω dans l'épître de Jacques, traduit par le mot médire, confirmait mes doutes touchant la fidélité de la traduction. Je cherche comment, dans les Évangiles, sont traduits les mots Κρίνω et Καταδικάζω en différentes langues, et je trouve que, dans la Vulgate, le mot condamner est traduit *Condamnare*; de même en français, et en slavon; chez Luther, il est traduit *Verdammen*, maudire.

Ces diverses traductions augmentent mes doutes. Je me pose donc la question : que signifie et que peut signifier le mot grec Κρίνω, employé dans deux évangiles, et le mot Καταδικάζω, employé chez Luc l'évangéliste, qui, de l'avis des gens compétents, écrivait en une très belle langue grecque. Comment un homme qui ne saurait rien de la doctrine évangélique et de ses interprétations, et qui n'aurait devant lui que cette seule sentence, traduirait-il ces mots?

Je cherche dans le dictionnaire ordinaire et je trouve que le mot Κρίνω a plusieurs significations, dont l'une des plus usitées est celle de condamner en justice, même d'exécuter, mais qu'il ne signifie jamais médire. Je cherche dans le dictionnaire du Nouveau Testament et je trouve que ce mot s'em-

ploie souvent dans le sens : condamner en justice. Quelquefois aussi, il a le sens de choisir, mais jamais celui de médire. Ainsi, je vois que le mot *Κρίνω* peut se traduire diversement, mais que sa traduction par le mot médire est la plus libre et la plus inattendue.

Je cherche le mot *Καταδικάζω* ajouté au mot *Κρίνω*, qui a plusieurs significations, évidemment pour préciser le sens que l'auteur voulait donner au premier mot. Je cherche le mot *Καταδικάζω* dans le dictionnaire ordinaire et je trouve qu'il signifie seulement soit *condamner en justice à des peines* soit *punir de mort*. Je cherche dans le dictionnaire du Nouveau Testament et je trouve que ce mot est employé dans l'épître de Jacques, (v, 6) où il est dit : Vous avez condamné et mis à mort un juste. Le mot *condamné* est bien le même mot *Καταδικάζω*, employé en parlant de Christ qu'on a condamné à mort. *Et jamais ce mot n'a été employé avec une autre signification dans tout le Nouveau Testament, ni dans une langue grecque quelconque.*

Qu'est-ce à dire? Suis-je donc stupide! Quiconque a réfléchi au sort des hommes n'a-t-il pas été saisi d'épouvante à l'idée des souffrances et des maux que leur infligent les codes criminels, — aussi bien pour ceux qui condamnent que pour les condamnés, depuis les tueries des Gengis-Khan et de la Révolution jusqu'aux exécutions qui ont lieu de nos jours.

Tout homme de cœur éprouve une impression d'horreur et de répulsion non seulement à la vue des êtres humains suppliciés par leurs semblables, mais au simple récit de la fustigation à mort, de la guillotine et du gibet.

Dans l'Évangile, dont nous considérons chaque mot comme sacré, il est dit clairement, nettement : Vous avez une loi criminelle — dent pour dent, et moi je vous donne une loi nouvelle : *Ne résistez point au méchant*; pratiquez tous ce commandement : ne rendez pas le mal pour le mal, mais toujours et à tous faites le bien et, toujours, pardonnez à tous.

Plus loin, il est dit : *Ne jugez pas*. Et pour rendre impossible tout malentendu sur la signification de ces mots, Jésus ajoute : *Ne condamnez point en justice à des châtiments*.

Mon cœur dit haut et clair : point de châtiments; la science dit : point de châtiments — le mal ne peut faire cesser le mal! La raison dit : Ne punissez pas, on ne peut extirper le mal par le mal. La parole de Dieu, à laquelle je crois, dit la même chose. Et quand je lis toute la doctrine, quand je rencontre les mots : *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés, pardonnez et on vous pardonnera*, ces mots, qui sont pour moi les paroles mêmes de Dieu, signifieraient qu'il faut s'abstenir de la médisance et des commérages, mais que je puis conti-

nuer à considérer les tribunaux comme une institution chrétienne et que je puis être moi-même juge et chrétien.

Je fus saisi d'horreur devant la grossièreté du mensonge dans lequel je vivais.

IV

Maintenant je comprenais exactement ce qu'avait dit Christ quand il prononça : Vous avez appris : œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis : Ne résistez pas au méchant, mais supportez-le. — Christ dit : On vous a inspiré, et vous avez été habitués à penser ainsi, qu'il est bon et raisonnable de vous défendre par la violence contre le méchant, en lui arrachant œil pour œil, en instituant les tribunaux criminels, la police, les armées, en luttant contre l'ennemi; et moi je vous dis : n'employez pas la violence, ne faites de mal à personne, même à ceux que vous appelez vos ennemis.

Je comprenais maintenant que dans sa sentence sur la non résistance au méchant, Christ dit non seulement ce qui résultera directement pour chacun de l'observance de la non résistance, mais que, — l'opposant à la loi de Moïse d'après laquelle

vivaient les hommes de son temps, au droit romain et aux différents codes — il impose cette règle de la non résistance, qui, d'après sa doctrine, doit être la base de la vie commune des hommes et doit délivrer l'humanité des maux qu'elle s'inflige elle-même. Il dit : Vous croyez que vos lois diminuent le mal, — elles ne font que l'augmenter. Il n'y a qu'un moyen d'arrêter le mal — rendre le bien pour le mal à chacun, sans acception de personnes.

Chose étonnante ! Dans ces derniers temps, il m'est arrivé fréquemment de causer avec les personnes les plus différentes de cette loi de Christ sur la non résistance, et, rarement, j'ai rencontré des gens qui fussent de mon avis. Mais deux catégories d'hommes n'admettent jamais, même en principe, le sens direct de cette loi et défendent avec ardeur l'équité de la résistance au mal. Ces hommes appartiennent à deux pôles extrêmes : les chrétiens patriotes, conservateurs, qui professent l'infailibilité de leur Église, et les révolutionnaires athées. Ni les uns ni les autres ne veulent renoncer au droit de résister par la violence à ce qu'ils regardent comme le mal. Les plus savants, les plus intelligents d'entre eux ne veulent pas voir cette vérité simple et évidente, que, si l'on admet le droit d'un homme de résister par la violence à ce qu'il regarde comme le mal, chaque homme a le droit de résister par la violence à ce qu'il regarde comme le mal.

Récemment, j'ai eu entre les mains une correspondance édifiante à ce point de vue entre un orthodoxe slavophile et un chrétien révolutionnaire. L'un justifiait la guerre en faveur des frères slaves opprimés; l'autre — la révolution, au nom de nos frères les paysans russes opprimés. Tous les deux invoquaient la violence, en se basant tous les deux sur la doctrine du Christ.

On comprend la doctrine du Christ de bien des manières différentes, sauf de la seule manière simple et directe, qui résulte nécessairement du sens de ses paroles.

Nous avons organisé toute notre existence sur les bases mêmes que Christ réprouve; nous ne voulons pas comprendre sa doctrine dans son sens simple et direct, et nous disons et pensons que nous suivons sa doctrine, ou bien que sa doctrine ne saurait nous convenir. Les soi-disant croyants croient que le Christ-Dieu, seconde personne de la Trinité, est venu sur la terre pour enseigner aux hommes, par son exemple, comment il faut vivre; ils accomplissent les actes les plus compliqués pour recevoir les sacrements, édifier des églises, envoyer des missionnaires, établir des prêtres, administrer les paroisses, exercer le culte, mais ils oublient un petit détail — pratiquer les commandements du Christ. Les incrédules organisent leur existence en dehors de la doctrine du Christ, parce qu'ils repoussent cette doctrine. Mais

personne ne songe à mettre en pratique ce que Christ enseigne. Et, avant même d'avoir tenté de le faire, croyants et incrédules décident que c'est impossible.

Christ dit simplement et clairement : La loi de la résistance au méchant par la violence, dont vous avez fait la base de votre existence, est fausse et contraire à la nature, et il donne une autre base — la non résistance, — qui, selon sa doctrine, peut seule délivrer les hommes du mal. Il dit : Vous croyez que vos lois, qui s'appuient sur la violence, corrigent le mal ; elles ne font que l'augmenter. Depuis des milliers d'années vous essayez de détruire le mal par le mal, et vous ne l'avez pas détruit, mais augmenté. Faites ce que je dis et ce que je fais, et vous saurez si c'est la vérité.

Et non seulement il le dit, mais il accomplit par toute sa vie et par sa mort sa doctrine de la non résistance au mal.

Les croyants écoutent tout cela, le lisent à l'église, appellent cela les paroles divines et Christ Dieu, puis ils disent : Tout cela est admirable mais impraticable, avec l'organisation de notre existence, — cela dérangerait toute notre vie, or, nous y sommes habitués et l'aimons. En somme, nous croyons à tout cela mais en l'envisageant comme un idéal vers lequel doit tendre l'humanité, — idéal que l'on atteint en priant et en croyant aux sacrements, à la rédemption et à la résurrec-

tion des morts. Les autres, les incrédules, les libres commentateurs de la doctrine de Christ, les historiens des religions, — Strauss, Renan et autres, — complètement imbus des enseignements de l'Église qui prétend que la doctrine du Christ n'a aucune application directe à la vie, qu'elle est une doctrine de rêveurs, racontent très sérieusement que la doctrine du Christ est, en effet, une doctrine de visionnaires, consolation des esprits faibles, qu'elle était bonne à prêcher aux habitants sauvages des hameaux de la Galilée, mais que, pour nous, avec notre culture, ce n'est, comme dit Renan, que le doux rêve d'un CHARMANT DOCTEUR. Selon eux, Christ ne pouvait envisager la sagesse de notre civilisation et la hauteur de notre culture. S'il avait atteint le développement intellectuel de ces savants, il n'aurait pas songé à ce charmant radotage. Ces savants historiens jugent le christianisme d'après celui de notre société. Or, d'après le christianisme de notre société et de notre époque, ce qu'il y a de vrai et de sacré c'est notre vie, avec son organisation : ses prisons, ses alcazars, ses fabriques, ses journaux, ses maisons publiques, ses parlements ; quant à la doctrine du Christ on en prend ce qui ne dénonce pas cette vie. Mais comme la doctrine du Christ condamne toute cette vie, on ne prend rien d'elle, excepté les mots. Les savants historiens savent cela, et, n'ayant pas de motifs pour le cacher, comme le font les soi-disant

croyants, ils soumettent cette doctrine, dépouillée de sa substance, à une critique approfondie ; ils la réfutent systématiquement et prouvent qu'il n'y a dans le christianisme que des idées chimériques.

Il semblerait qu'avant de juger la doctrine du Christ il faudrait avoir compris en quoi elle consiste. Pour décider si sa doctrine est raisonnable ou non, il faudrait, avant tout, reconnaître ce qu'il a dit, mais nous nous en gardons bien, et les commentateurs de l'Église, les croyants, les libres penseurs, s'en gardent bien aussi. Et nous savons parfaitement pourquoi.

Nous savons parfaitement que la doctrine du Christ a toujours compris et nié toutes les erreurs humaines, tout ce « *tohu* », ces idoles creuses que nous voudrions excepter du nombre des erreurs en les appelant Église, État, culture, science, art, civilisation. Mais Christ parle précisément contre tout cela, sans excepter n'importe quel « *tohu* ».

Non seulement Christ, mais tous les prophètes hébreux, — Jean-Baptiste, tous les vrais sages du monde parlent de cette même Église, de ce même État, de cette même culture, de cette même civilisation en l'appelant le mal, la source de perdition des hommes.

Supposons qu'un architecte dise à son propriétaire : Votre maison ne vaut rien, il faut la rebâtir de fond en comble. Après quoi, il ajoute des détails sur les poutres à déplacer et indique com-

ment il faut les couper et où les fixer. Quand le propriétaire verra que sa maison ne vaut rien, qu'il faut la rebâtir, il fera la sourde oreille, et feindra d'écouter avec déférence ce que dit l'architecte à propos des détails touchant la disposition des chambres. Évidemment, tous les conseils de l'architecte paraîtront impraticables; quant aux propriétaires peu respectueux, ils traiteront ces conseils de sottises. De même pour la doctrine du Christ.

J'ai proposé cette comparaison, faute de mieux. Je viens de me rappeler que Christ, en enseignant sa doctrine, employa la même comparaison. Il dit : Je détruirai votre temple et, en trois jours, j'en bâtirai un nouveau. C'est même pour cela qu'on le mit en croix. Et c'est pour cela qu'à présent on crucifie sa doctrine.

Le moins qu'on puisse exiger des hommes qui jugent une doctrine quelconque, c'est de juger la doctrine telle quela comprenait le maître lui-même. Or, il comprenait sa doctrine non comme l'idéal lointain de l'humanité, dont la pratique est impossible, non comme des rêveries poétiques ou fantaisistes propres à charmer les naïfs habitants de la Galilée; elle consistait pour lui en actes qui devaient être le salut de l'humanité. Il n'a pas rêvé sur la croix mais crié, et il est mort pour sa doctrine; de même que beaucoup sont morts et mourront. On ne peut pas dire d'une doctrine pareille que c'est une chimère.

Toute doctrine révélant la vérité est chimère pour les aveugles. Nous en sommes arrivés à dire comme beaucoup de gens (j'ai été de ce nombre) que cette doctrine est une chimère parce qu'elle n'est pas propre à la nature humaine. C'est contre nature, dit-on, de présenter la joue après qu'on vous a souffleté, de donner ce que l'on possède, de travailler non pour soi mais pour les autres. On dit qu'il est naturel à l'homme de défendre sa sécurité, celle de sa famille, sa propriété; en d'autres termes, il est dans la nature de l'homme de lutter pour son existence. Un savant juriste prouve scientifiquement que le devoir le plus sacré de l'homme est la défense de son droit, c'est-à-dire la lutte.

Mais si l'on écarte pour un instant cette idée que l'organisation existante établie par les hommes est la meilleure, qu'elle est sacrée, aussitôt l'objection qui présente la doctrine du Christ comme impropre à la nature humaine se retourne contre son auteur. Personne ne niera que non seulement tuer ou tourmenter un homme mais tourmenter un chien, tuer une poule ou un veau, est impropre à la nature humaine, que c'est une souffrance qu'elle réprouve. (Je connais des agriculteurs qui ont cessé de manger de la viande uniquement parce qu'ils s'étaient trouvés dans le cas de tuer eux-mêmes leur bétail). Cependant toute notre existence est organisée de telle façon que chaque jouissance personnelle s'achète au prix de souf-

frances humaines contraires à la nature de l'homme. Toute l'organisation de notre vie, tout le mécanisme compliqué de nos institutions, dont le but est la violence, témoignent jusqu'à quel degré la violence est contraire à la nature humaine. Aucun juge ne consentirait à étrangler avec une corde l'homme qu'il a condamné selon un article du code. Aucun fonctionnaire ne se déciderait à enlever un paysan à sa famille éplorée pour le jeter en prison. Pas un général, pas un soldat, avant d'être fasciné par la discipline, le serment et la guerre, non seulement ne tuerait pas une centaine de Turcs ou d'Allemands, ni ne détruirait leurs villages, mais ne voudrait pas blesser un seul homme. Tout cela s'accomplit uniquement à cause de cette machine terriblement compliquée, gouvernementale et sociale, dont le rôle est de répartir la responsabilité des actes qui se commettent, de manière que chacun ignore combien ces actes sont contraires à sa nature. Les uns rédigent les lois ; les autres les appliquent ; les troisièmes endurecissent les gens à la discipline, c'est-à-dire à l'obéissance irréfléchie, passive ; les quatrièmes — ces mêmes gens déjà endurecis — se font les instruments de toutes sortes de violences et tuent leurs semblables sans savoir pourquoi. Mais il suffit qu'un homme se dégage pour un instant de ce réseau embrouillé pour comprendre ce qui est contraire à sa nature.

Que l'on se garde de prétendre que la violence

organisée dont nous tirons profit est la vérité divine, immuable et, alors, on verra clairement ce qui est naturel et propre à l'homme : la violence ou la loi du Christ. Faut-il savoir que ma sécurité et celle de ma famille, toutes mes joies, tous mes amusements s'achètent par la misère, la dépravation et les souffrances de millions de personnes, par des pendaisons annuelles, par l'infortune de centaines de milliers de créatures croupissant dans les prisons, par la peur qu'inspirent des millions de soldats et de policiers arrachés à leurs familles et abrutis par la discipline, qui protègent mes plaisirs avec des revolvers chargés contre les affamés? Faut-il acheter chaque bon morceau que je mets dans ma bouche ou dans celle de mes enfants par toute la souffrance de l'humanité qui est nécessaire pour acquérir ce morceau, ou faut-il savoir, que le morceau, quel qu'il soit, est le mien seulement quand il n'est nécessaire à personne, quand personne ne souffre à cause de lui?

Il suffit de comprendre que chacun de nos plaisirs, chaque minute de notre tranquillité s'achètent, grâce à notre organisation sociale, par les privations et les souffrances de milliers d'êtres humains subjugués par la violence, il suffit de comprendre cela pour comprendre en même temps ce qui est propre à la nature humaine tout entière, non pas à la nature animale seule, mais à la nature

animale et à la nature spirituelle qui constituent l'homme ; il suffit de comprendre la loi de Christ dans toute sa portée avec toutes ses conséquences, pour comprendre que ce n'est pas sa doctrine qui est contraire à la nature humaine et que son seul but est de rejeter la doctrine chimérique de la résistance au mal par la violence, doctrine contraire à la nature humaine et qui rend la vie des hommes si malheureuse.

La doctrine de Christ sur la non résistance est une chimère ! Et la vie des hommes, dont le cœur est plein de pitié et d'amour, qui se passè, pour les uns, à préparer le bûcher, le knout, la roue, le fouet, les fers, les travaux forcés, le gibet, la fusillade, les prisons cellulaires, les prisons pour les femmes et les enfants, à organiser des hécatombes par dizaines de milliers à la guerre, à fomenter des révolutions périodiques et des insurrections paysannes ; pour les autres, à exécuter ces horreurs ; pour les troisièmes à se préserver de ces maux ou à préparer des représailles, — cette vie n'est-elle pas une chimère !

Il suffit de comprendre la doctrine de Christ pour être convaincu que la vie, non pas celle qui est donnée par Dieu pour la joie de l'homme mais celle que les hommes ont organisée pour leur perte, est une chimère, la chimère la plus sauvage, la plus effroyable, un véritable délire de fou.

Dieu est descendu sur la terre ; le Fils de Dieu —

une personne de la Trinité, s'est incarné pour racheter le péché d'Adam; ce Dieu, on nous a appris à le croire, a dit quelque chose de mystérieux et de mystique, quelque chose qu'il est difficile de comprendre, qu'on ne peut comprendre qu'à l'aide de la foi et de la grâce, et tout à coup, les paroles de Dieu se trouveraient être si simples, si claires, si raisonnables. Dieu dit simplement : Ne faites pas le mal — le mal n'existera pas. La révélation de Dieu est-elle vraiment aussi simple? Dieu n'a dit que cela! Mais chacun sait cela : c'est si simple.

Le prophète Élie, fuyant les hommes, se réfugia dans une caverne, et il lui fut révélé que Dieu lui apparaîtrait à l'entrée de la caverne. Une tempête survint — les arbres furent brisés. Élie pensa que c'était Dieu et alla voir; mais Dieu n'était pas là. Ensuite survint un orage, le tonnerre et les éclairs étaient épouvantables. Élie sortit encore pour voir si Dieu n'était pas là. Dieu n'était pas dans l'orage. Puis il y eut un tremblement de terre : la terre vomissait du feu, les roches se fendaient, les montagnes s'écroulaient. Élie regarda, mais Dieu n'était point là. Enfin le calme se fit, et une brise légère apporta au prophète la fraîcheur des champs. Élie regarda — Dieu était là. Il en est ainsi pour les paroles simples de Dieu : ne résistez pas au méchant.

Elles sont bien simples, mais elles sont pourtant l'expression de la loi divine et humaine unique et

éternelle. Cette loi est éternelle, et s'il y a dans l'histoire un mouvement progressif dans le sens de la suppression du mal, c'est uniquement grâce aux hommes qui ont compris ainsi la doctrine du Christ, qui ont supporté le mal et ne lui ont pas résisté par la violence. La marche de l'humanité vers le bien s'opère non par les tyrans mais par les martyrs. De même que le feu n'éteint pas le feu, de même le mal ne peut éteindre le bien. Seul le bien, face à face avec le mal, sans en subir la contagion, triomphe du mal. C'est ainsi ; et dans le monde intérieur de l'âme humaine c'est une loi aussi absolue que la loi de Galilée, encore plus absolue, plus claire et plus complète. Les hommes peuvent s'en écarter, la cacher aux autres, mais malgré tout la marche de l'humanité vers le bien ne peut s'effectuer que dans cette voie. Chaque étape en avant ne se fait qu'au nom du commandement de la non résistance au mal. Un disciple de Christ peut dire avec plus d'assurance que Galilée, en dépit de toutes les séductions et menaces possibles : « Et pourtant ce n'est pas la violence mais le bien qui supprime le mal. » Et si cette marche est lente c'est uniquement parce que la clarté, la simplicité, la sagesse, l'inéluctabilité et la nécessité de la doctrine de Christ sont cachées à la majorité des hommes avec une habileté dangereuse, sous une doctrine étrangère, faussement appelée de son nom.

Tout me confirmait la justesse du sens de la doctrine du Christ qui s'était révélé à moi. Toutefois, de longtemps je ne pus me faire à cette étrange idée qu'après dix-huit cents ans, pendant lesquels la loi du Christ avait été professée par des milliards d'êtres humains et étudiée par des milliers d'hommes, qui avaient consacré à cette étude toute leur existence, je découvrais cette loi du Christ comme quelque chose de nouveau. Mais quelque étrange que cela pût sembler, il en était ainsi : la doctrine du Christ sur la non résistance m'apparut comme quelque chose de tout nouveau dont, jusqu'alors, je n'avais eu la moindre idée. Et jeme demandais : d'où cela peut-il venir ? J'avais dû avoir certainement une quelconque idée fausse de la doctrine du Christ pour l'avoir pu méconnaître ainsi. Cette idée fausse, en effet je l'avais eue.

Quand je commençai à étudier l'Évangile, je ne me trouvais pas dans la situation de quelqu'un qui, n'ayant jamais entendu parler de la doctrine du Christ, la découvre soudain pour la première fois ; au contraire j'avais déjà une théorie toute faite sur la manière dont je devais la comprendre. Christ ne m'apparaissait pas comme un prophète qui me révèle la loi divine mais comme un commentateur de la loi divine absolue que je connaissais déjà. J'avais déjà des notions très précises et compliquées sur Dieu, créateur du monde et de l'homme et sur les commandements donnés aux hommes par Moïse.

Dans les Évangiles je rencontrais les paroles : « Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent ; et moi je vous dis : ne résistez point au méchant. » Les mots : « œil pour œil, dent pour dent » c'étaient les commandements de Moïse. Les mots : « Et moi je vous dis : ne résistez pas au méchant » affirmaient la nouvelle loi qui était une négation de la première.

Si j'avais pris les paroles du Christ tout simplement, dans leur vrai sens, au lieu de les voir à travers cette théorie théologique que j'avais sucée avec le lait de ma mère, j'aurais immédiatement compris que Christ abroge l'ancienne loi et donne la sienne, nouvelle. Mais, on m'avait enseigné que Christ ne nie pas la loi de Moïse, qu'il la confirme au contraire, intégralement, jusqu'au moindre

iota, et qu'il la complète. Les versets 17, 18 du chapitre v de Matthieu, qui affirment cela, même auparavant, me frappaient, chaque fois que je lisais l'Évangile, par leur obscurité et me plongeaient dans le doute. Je me rappelais certains passages de l'Ancien Testament que je connaissais très bien, surtout les derniers livres de Moïse, qui contiennent ces prescriptions minutieuses, absurdes et souvent cruelles dont chacune est précédée des mots : « Et Dieu dit à Moïse » ; et il me paraissait bizarre que Christ eût pu confirmer cette loi ; et je n'en pouvais comprendre la raison. Mais alors, sans chercher à résoudre la question, j'acceptais de confiance l'explication qui m'avait été inculquée dès l'enfance : que les deux lois sont l'une et l'autre le produit de l'inspiration du Saint-Esprit, qu'elles s'accordent parfaitement, que Christ confirme la loi de Moïse, la complète et l'amplifie.

Le procédé de cette amplification, la manière dont se résolvaient les contradictions qui sautent aux yeux dans tout l'Évangile, dans ces versets et dans les mots : « et moi je vous dis » ne m'apparaissaient pas alors. Maintenant, après avoir reconnu le sens clair et simple de la doctrine de Christ, je comprends que ces deux lois sont opposées, qu'il ne saurait être question de les concilier ou de les compléter l'une par l'autre, qu'il est nécessaire de choisir entre les deux et que l'explication des versets 17-18 du chapitre v de Matthieu, dont

l'obscurité m'avait frappé jadis, doit être inexacte.

En relisant de nouveau ces versets qui toujours m'avaient paru si obscurs, je fus frappé de leur sens simple et clair qui, soudain, se révéla à moi.

Leur sens se révéla à moi non à la suite de combinaisons ou de transpositions quelconques, mais seulement parce que je rejetais les explications fausses données sur ce passage.

Christ dit (Matth.. v, 17-18) : « Ne pensez point que je sois venu abolir la loi (la doctrine) ou les prophéties ; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir. Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul trait de lettre. »

Et le verset 20 : « Car je vous dis que si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Christ dit : Je ne suis point venu abolir la loi éternelle pour l'accomplissement de laquelle ont été écrits vos livres et vos prophéties ; je suis venu enseigner l'accomplissement de la loi éternelle, mais non pas celle que vos docteurs, les pharisiens, appellent la loi de Dieu ; je parle, moi, de la loi éternelle, qui est moins susceptible d'être changée que le ciel et la terre.

J'exprime la même idée en d'autres termes à seule fin de détacher la pensée de la fausse interprétation habituelle. Si ce n'était, en effet, cette

fausse interprétation, il serait impossible de rendre mieux et plus exactement l'idée exprimée dans ces versets.

L'interprétation que Christ ne nie pas la loi repose sur ce fait que, dans ce passage, on attribue arbitrairement au mot loi la signification de loi écrite au lieu de loi éternelle, et cela à cause de la comparaison avec le iota de la loi écrite. Mais Christ ne parle pas de la loi écrite. Si, dans ce passage, Christ avait parlé de la loi écrite, il aurait fait usage de l'expression courante : la loi et les prophètes, qu'il employait toujours en parlant de la loi écrite; ici au contraire, il emploie une expression différente : *la loi ou les prophéties*. Si Christ avait parlé de la loi écrite, alors dans le verset suivant, qui continue sa pensée, il aurait employé de nouveau *la loi et les prophètes*, et non le mot loi tout court comme nous le trouvons dans ce verset. Mais c'est peu. Christ emploie la même expression que l'Évangéliste Luc, et le contexte rend cette signification indubitable. Chez Luc, (xvi, 15), Christ parle aux Pharisiens, qui attribuaient la justice à leur loi écrite. Il leur dit : « Pour vous, vous voulez passer pour justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car ce qui est élevé devant les hommes est une abomination devant Dieu. » — 16 : « La loi et les prophètes ont eu lieu jusqu'à Jean, depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun le force ? » Et

immédiatement après, verset 17, il dit : « Mais il est plus aisé que le ciel et la terre passent, qu'il n'est possible qu'un seul point de la loi soit aboli. » Par les mots : « la loi et les prophètes jusqu'à Jean », Christ abroge la loi écrite. Par les mots : « Il est plus aisé que le ciel et la terre passent qu'il n'est possible qu'un seul point de la loi soit aboli », il confirme la loi éternelle. La première fois il dit : « la loi et les prophètes », c'est-à-dire la loi écrite ; la seconde fois il dit simplement *la loi*, par conséquent la loi éternelle. Ainsi, il est clair qu'ici la loi éternelle est opposée à la loi écrite (1), comme dans le contexte de Matthieu où la loi éternelle est précisée par l'expression : *la loi ou les prophètes*.

L'histoire du texte de ces versets 17 et 18, d'après les variantes, est remarquable. Dans la plupart des manuscrits on trouve le mot « loi », tout court, sans l'addition : « et les prophètes ». Là il ne peut y avoir de fausse interprétation dans le sens de la loi écrite. Dans d'autres copies, celle de Tischendorf, et dans les versions cano-

(1) C'est peu ; comme s'il voulait dissiper le moindre doute au sujet de la loi dont il parle, Christ cite immédiatement, en connexion avec ce passage, l'exemple le plus décisif de la négation de la loi de Moïse par la loi éternelle, par cette loi de laquelle pas un iota ne peut disparaître ; il cite un des passages de l'Évangile où il montre l'opposition la plus absolue avec la loi de Moïse. (Luc, xvi, 18) : « Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre, commet adultère » ; c'est-à-dire que le divorce, permis selon la loi écrite, selon la loi éternelle est un péché.

niques on trouve le mot « prophètes » non pas avec la conjonction « et » mais avec la conjonction « ou » : *la loi ou les prophètes*, ce qui implique également la signification de la loi éternelle. Dans quelques autres versions, non acceptées par l'Église, on trouve le mot « prophètes » avec la conjonction « et » au lieu de « ou » ; et, dans ces mêmes versions, à chaque répétition des mots « la loi », on retrouve de nouveau : « et les prophètes ». De sorte que le sens, d'après cet arrangement, est tel que Christ ne parlerait que de la loi écrite.

Ces variantes fournissent l'histoire des commentaires de ce passage. Le seul sens clair est que Christ, selon Luc, parle de la loi éternelle ; mais comme parmi les copistes des Évangiles, il s'en trouva qui désiraient que la loi écrite de Moïse fût reconnue obligatoire, ils ont ajouté aux mots la loi, « et les prophètes », et ils ont changé ainsi le sens de ces paroles.

D'autres chrétiens, qui ne reconnaissaient pas au même degré l'autorité des livres de Moïse, ont supprimé les mots ajoutés ou bien ont remplacé le mot « et » — « καί » par « ou » — « η ». C'est avec « ou » que ce passage est entré dans le recueil canonique. Cependant, malgré la clarté indiscutable du texte, tel qu'il est entré dans le recueil canonique, les commentateurs canoniques continuent à lui donner le sens canonique dans lequel avaient été faits les changements qui ne sont pas

rentrés dans le texte. Ce passage a provoqué d'innombrables commentaires qui s'éloignent d'autant plus de la vraie signification que le commentateur est moins fidèle au sens le plus simple et le plus direct de la doctrine du Christ, et la majorité des commentateurs s'attachent au sens apocryphe, celui même qui est rejeté par le texte canonique.

Pour se convaincre entièrement que, dans ces versets, Christ ne parle que de la loi éternelle, il suffit de pénétrer la signification du mot qui donne lieu aux fausses interprétations. Le mot russe *zakon*, en grec νόμος, en hébreu *thora*, a, en russe, en grec et en hébreu, deux significations principales : l'une — la loi par elle-même, indépendante de la formule ; la seconde — la formule écrite de ce que certains hommes reconnaissent comme loi. La différence entre ces deux significations existe dans toutes les langues.

En grec, dans les Épîtres de Paul, cette différence est même indiquée par l'emploi de l'article. Sans article, Paul emploie ce mot le plus souvent dans le sens de la loi écrite, et, avec l'article, dans le sens de la loi divine éternelle.

Chez les anciens Hébreux, chez les prophètes, chez Isaïe, le mot loi — « *thora* », est toujours employé dans le sens de révélation une et éternelle, non formulée, dans le sens d'intuition divine. Ce même mot — loi — *thora*, se trouve pour la première fois chez Esdras, et plus tard, à

l'époque du Talmud, il désigne les cinq livres de Moïse, en tête desquels on écrit le titre général « Thora » dans le même sens qu'on donne chez nous au mot Bible, mais avec cette différence que nous avons des mots pour distinguer entre Bible et loi divine, tandis que chez les Hébreux, le même mot sert à exprimer les deux idées,

C'est pourquoi Christ, en se servant du mot loi — thora — l'emploie tantôt comme Isaïe et les autres prophètes, en lui donnant le sens de loi divine éternelle et, dans ce cas, la confirme ; tantôt dans le sens de la loi écrite des cinq livres, et, dans ce cas, la rejette. Pour bien marquer la différence, quand il emploie ce mot dans le sens de la loi écrite, il ajoute toujours : « et les prophètes », ou bien le mot « votre » précède le mot loi.

Quand il dit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, c'est là toute *la loi et les prophètes* », il parle de la loi écrite. Il dit que toute la loi écrite peut être réduite à cette seule expression de la loi éternelle, et, par là même, il abroge la loi écrite.

Quand il dit (Luc xvi, 16) : « La loi et les prophètes jusqu'à Jean », il parle de la loi écrite et, par ces mots, nie sa force obligatoire.

Quand il dit : (Jean vii, 19) : « *Moïse* ne vous a-t-il pas donné *la loi* ? et néanmoins aucun de vous n'observe *la loi* », et (Jean, viii, 17) : « Il est même écrit dans *votre loi* », et (Jean, xv, 25) :

« C'est ainsi que la parole qui est écrite dans leur loi », il parle de la loi écrite de cette loi qu'il nie, de cette loi qui le condamne à mort. (Jean. XIX, 7) » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une loi, *et selon notre loi il doit mourir.* » Évidemment cette loi des Juifs, au nom de laquelle on envoyait au supplice, n'est pas la loi qu'enseignait Christ. Mais quand Christ dit : « Je ne suis pas venu pour abolir la loi mais pour vous enseigner à l'accomplir. car rien ne peut être changé dans la loi mais tout doit être accompli », il ne parle pas de la loi écrite, mais de la loi divine, éternelle. et il la confirme.

Admettons que ce ne soient là que des preuves formelles, que j'aie adroitement combiné les contextes et les variantes, que j'aie écarté soigneusement tout ce qui infirme mon explication; admettons que les commentaires de l'Église soient clairs et convaincants et, qu'en effet, Christ n'ait pas abrogé la loi de Moïse, mais l'ait maintenue dans toute sa force. Admettons cela. Mais alors Christ qu'enseignait-il?

D'après les interprétations de l'Église, il enseigne qu'il est la seconde personne de la Trinité, Fils de Dieu le Père. qu'il est descendu sur la terre pour racheter par sa mort le péché d'Adam. Cependant quiconque a lu l'Évangile sait que Christ n'y dit rien de tel, ou parle très vaguement à ce sujet. Mais admettons que nous ne savons pas lire et que

cela s'y trouve. Dans tous les cas, les passages où Christ affirme qu'il est la seconde personne de la Trinité, et qu'il rachète les péchés de l'humanité, forment une très petite partie et la moins claire de l'Évangile. En quoi consiste donc tout le reste de la doctrine du Christ? On ne peut nier, et tous les chrétiens l'ont toujours reconnu, que le principal sujet de la doctrine du Christ se rapporte à la vie des hommes, à la manière dont ils doivent vivre en commun.

Reconnaître que Christ enseignait aux hommes une nouvelle manière de vivre entre eux, c'est nécessairement se représenter certains hommes au milieu desquels il enseignait.

Représentons-nous des Russes, ou des Anglais, ou des Chinois, ou des Indous, ou même des sauvages insulaires et nous verrons que chaque peuple a toujours ses règles de la vie, sa loi pratique de la vie; par conséquent, si un maître enseigne une nouvelle loi, du fait même, il abolit l'ancienne, il ne peut enseigner sans la rejeter. Il en sera ainsi en Angleterre, en Chine et chez nous. Ce maître abolira forcément nos lois, qui nous sont très chères, que nous tenons presque pour sacrées. Mais parmi nous, un réformateur pourrait paraître qui enseignerait une nouvelle manière de vivre ne détruisant que nos lois civiles, les lois politiques, nos coutumes, sans toucher aux lois que nous considérons comme divines, quoique cela soit diffi-

cile à supposer. Mais parmi le peuple juif qui n'avait qu'une loi, une loi divine, qui embrassait toute la vie dans ses moindres détails, parmi un pareil peuple qu'aurait pu enseigner un réformateur qui aurait déclaré d'avance que toute cette loi du peuple parmi lequel il venait enseigner était inviolable ? Mais admettons que cela encore ne soit pas une preuve. Que ceux qui interprètent les paroles du Christ de telle façon qu'il confirme toute la loi de Moïse expliquent donc quels sont ceux contre qui Christ, de toute son activité, se révoltait, qu'il appelait pharisiens, docteurs, scribes ?

Quels sont donc ceux qui ont repoussé la doctrine de Christ et, leurs grands-prêtres en tête, l'ont crucifié ? Si Christ acceptait la loi de Moïse où donc étaient les fidèles observateurs de cette loi que Christ aurait encouragés pour cela ? Se peut-il qu'il n'y en eût pas un seul ?

Les pharisiens, nous dit-on, étaient une secte. Les Juifs ne disent pas cela. Ils disent : les pharisiens sont de fidèles observateurs de la loi. Mais admettons que c'est une secte. Les Sadducéens étaient aussi une secte. Où donc étaient les non sectaires, les fidèles ?

Selon l'évangile de Jean, tous les ennemis de Christ sont appelés juifs. Ils sont opposés à la doctrine de Christ ; ils lui sont hostiles seulement parce qu'ils sont juifs. Mais, dans les Évangiles, ce ne sont pas seulement les pharisiens et les Saddu-

céens qui figurent comme ennemis du Christ ; on mentionne les docteurs de la loi, ceux-là mêmes qui sont les gardiens de la loi de Moïse ; les scribes, ceux-là mêmes qui interprètent la loi ; les anciens, ceux-là mêmes qui toujours sont considérés comme les représentants de la sagesse d'un peuple.

Christ dit : Je ne suis pas venu exhorter les justes à l'expiation, au changement de leur vie, *μετάνοια*, mais les pécheurs. — Où donc étaient ces justes ? Nicodème était-il donc le seul ? Mais Nicodème aussi nous est représenté comme un homme bon mais dans l'erreur. Nous sommes tellement habitués à cette explication, plutôt étrange, que Christ fut crucifié par les pharisiens et quelques Juifs méchants, qu'il ne nous vient pas à l'esprit cette simple question : où donc étaient les non pharisiens et les Juifs non méchants, les vrais Juifs qui pratiquaient la loi ? Il suffit de poser cette question et tout devient parfaitement clair. Christ — qu'il soit Dieu ou homme — apporte sa doctrine dans le monde parmi un peuple qui possédait une loi réglant toute son existence et appelée loi de Dieu. Comment Christ pouvait-il ne pas réprover cette loi ?

Chaque prophète — chaque fondateur de religion, qui vient révéler aux hommes la loi de Dieu, se trouve toujours en face d'une autre loi regardée comme la loi de Dieu, et le mot loi qu'il est forcé d'employer se trouve s'appliquer ainsi à

deux choses différentes : à la loi que ses auditeurs considèrent faussement comme la loi de Dieu, *votre loi*, et à celle qu'il vient leur annoncer, la vraie loi, la loi divine, éternelle. Non seulement un réformateur ne peut pas éviter le double emploi de ce mot, souvent même il ne veut pas l'éviter et confond sciemment les deux idées indiquant par là que, dans cette loi fausse, dans son ensemble, confessée par ceux qu'il désire convertir, il y a cependant des vérités éternelles. Chaque réformateur prend précisément cette loi transformée comme base de son enseignement. C'est ce que fait Christ parmi les Juifs chez lesquels les deux lois s'appellent indistinctement *Thora*. Christ reconnaît que la loi de Moïse et surtout les écrits des prophètes, Isaïe entre autres, dont il cite constamment les paroles, contiennent des vérités divines, éternelles, qui concordent avec la loi éternelle — tel le commandement : Aime Dieu et ton prochain, — et il les prend comme base de sa doctrine.

Christ exprime maintes fois cette même pensée (Luc, x, 26). Il dit : Qu'est-il écrit dans la loi ? *Comment lis-tu ?* — Dans la loi, tu peux aussi trouver la vérité éternelle, si tu sais lire. Et il affirme bien des fois que le commandement d'aimer Dieu et le prochain est aussi le commandement de la loi éternelle (Matth., xiii, 52). Christ, après toutes les paraboles à l'aide desquelles il explique le sens de sa doctrine à ses disciples, pro-

nonce en terminant ces paroles, qui ont rapport à tout ce qui précède : C'est pourquoi tout docteur, c'est-à-dire quiconque est bien instruit et connaît la vérité, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor (indistinctement) l'ancien et le nouveau.

Tout l'Église, après saint Irénée, comprend exactement ainsi ces paroles, mais, en même temps, elle leur attribue tout à fait arbitrairement et en altérant leur vrai sens, la signification que tout l'ancien est sacré. Le sens clair est que quiconque a besoin du bien ne prend pas seulement le nouveau, mais l'ancien, et qu'on ne doit pas rejeter une chose seulement parce qu'elle est ancienne. Par ces paroles Christ veut dire qu'il ne nie pas ce qu'il y a d'éternel dans l'ancienne loi. Mais quand on lui parle de toute la loi, ou des formalités exigées par cette loi, il dit qu'on ne peut pas verser du vin nouveau dans de vieilles outres. Christ ne pouvait pas confirmer toute la loi, mais il ne pouvait davantage renier toute la loi et les prophètes, cette loi dans laquelle il est dit : Aime ton prochain comme toi-même, et ces prophètes dont les paroles lui servaient souvent à exprimer sa pensée. Mais voilà qu'au lieu de cette explication claire et simple des paroles les plus simples, telles qu'elles sont dites et telles qu'elles sont confirmées par toute la doctrine de Christ, on nous propose une explication embrouillée qui introduit

des contradictions où il n'en existait pas, réduisant ainsi à néant la doctrine du Christ, et, de fait, rétablissant la doctrine de Moïse dans toute sa sauvage cruauté.

Selon tous les commentaires de l'Église, surtout depuis le ^v^e siècle, Christ n'a pas aboli la loi écrite, il l'a confirmée. Mais comment a-t-il fait cela ? Comment la loi de Christ peut-elle être unie avec la loi de Moïse ? A cela point de réponse. Tous les commentaires font usage d'un jeu de mots pour dire que Christ a accompli *la loi de Moïse* en ce que les prophéties se sont accomplies dans sa personne, que Christ a accompli la loi *par nous*, par la foi des hommes en lui. Et la seule chose essentielle pour chaque croyant : comment fondre deux lois opposées qui doivent régler la vie des hommes, reste sans même la moindre tentative d'explications. Par exemple, la contradiction entre le verset où il est dit que Christ n'est pas venu abolir la loi et celui où il est dit : Vous avez entendu... et moi je vous dis..., la contradiction de la doctrine de Christ avec tout l'esprit de la doctrine de Moïse subsiste entière dans toute sa force.

Que ceux qui s'intéressent à cette question parcourrent les commentaires de l'Église sur ce passage, depuis Jean Chrysostome jusqu'à nos jours. Alors, après avoir lu ces longues explications ils seront absolument convaincus non seulement de l'absence complète d'une solution quelconque de

cette contradiction, mais de la présence d'une nouvelle contradiction là où il n'y en avait pas.

Les tentatives infructueuses d'unir ce qui n'est pas unissable prouvent clairement que cette union n'est pas le fait d'une erreur de la pensée, mais que cette union a un but clair et défini, qu'elle est même nécessaire. On voit même pourquoi elle est nécessaire.

Voici ce que dit Jean Chrysostome répliquant à ceux qui repoussent la loi de Moïse (*Commentaires de l'Evangile de Matthieu* ; 1, 3 tome 1^{er}, pp. 320. 321) :

« Plus loin en analysant l'ancienne loi dans laquelle il est ordonné d'arracher œil pour œil, dent pour dent, aussitôt on objecte : Comment peut-il être miséricordieux celui qui dit cela ? Que répondrons-nous à cela ? Que *c'est au contraire la plus grande expression de la miséricorde divine*. Il n'a pas établi cette loi pour que nous nous arrachions les yeux les uns aux autres, mais parce que la crainte d'être nous-mêmes victimes de ce forfait nous empêche de le commettre à l'égard des autres. Pareillement, quand il menaçait d'extermination les Ninivites, il ne voulait pas les perdre (car s'il l'avait voulu, il aurait dû se taire) mais seulement les rendre meilleurs en leur faisant peur, et renoncer à sa colère. De même pour ceux qui seraient assez audacieux pour vouloir arracher les yeux à quelqu'un. Il a décrété un châtiment pour que, s'ils ne voulaient pas s'abstenir bénévolement de ce

forfait, la crainte, au moins, les empêchât d'ôter la vue à leurs semblables. Si c'est une cruauté, c'en est une également de défendre le meurtre et l'adultère. Mais il n'y a que des fous, des êtres arrivés au dernier degré de la folie qui peuvent dire cela. Quant à moi, j'ai si peur d'appeler ces commandements cruels, que, jugeant d'après le bon sens humain, *je considérerais comme une iniquité tout ce qui serait en contradiction avec ce commandement.* Tu dis que Dieu est cruel parce qu'il commande d'arracher œil pour œil, et moi je dis que s'il ne l'avait pas commandé alors beaucoup de gens auraient pu, avec plus de raison, l'appeler comme tu l'appelles. » Jean Chrysostome reconnaît incontestablement que la loi œil pour œil est divine, c'est-à-dire que la doctrine de Jésus sur la non-résistance est une iniquité.

(*Commentaires*, pp. 322, 323.) « Admettons, dit plus loin Jean Chrysostome, que toute la loi est abolie et que personne ne croit plus les punitions établies par la loi, que tous les vicieux, tous les libertins, les meurtriers, les voleurs, les blasphémateurs soient libres de vivre selon leurs penchants, ne serait-ce pas une corruption générale? Les villes, les marchés, les maisons, la terre, la mer et l'univers entier ne se rempliraient-ils pas de meurtres et de forfaits sans nombre? Cela est évident pour chacun. Si les mauvaises intentions sont difficilement contenues, même en présence des lois, de la

crainte et des menaces, qu'est-ce qui empêcherait les hommes de perpétrer le mal si cet obstacle n'existait plus? Quelles ne seraient pas les calamités qui affligeraient la vie humaine? Non seulement c'est une cruauté de laisser les méchants à leur œuvre, mais encore de laisser souffrir innocemment sans défense un homme n'ayant pas commis la moindre injustice. Dis-moi, si quelqu'un, ayant réuni de toutes parts des hommes méchants et les ayant armés de glaives, leur avait ordonné de parcourir la ville en massacrant tous ceux qu'ils rencontreraient, pourrait-il être quelque chose de plus inhumain que cela? Au contraire, si quelqu'un, employant la force, avait lié ces brigands et les avait jetés en prison, sauvant ainsi des mains de ces forcenés tous ceux que menaçait la mort, pourrait-on concevoir quelque chose de plus humain? »

Jean Chrysostome ne dit pas par quoi se guiderait cet autre pour définir le méchant. Et si cet autre était lui-même méchant et allait jeter en prison les bons?

« Maintenant appliquez ces exemples à la loi : Celui qui commande d'arracher œil pour œil impose cette menace comme de fortes entraves aux âmes des méchants et ressemble à l'homme qui a lié ces méchants armés; par contre, celui qui n'aurait décrété aucun châtement contre les criminels les aurait armés d'audace et serait semblable à

l'homme qui distribue aux brigands des glaives en les envoyant parcourir toute la ville. »

Si Jean Chrysostome reconnaît la loi du Christ il doit dire : Qui est-ce qui arrachera les yeux et les dents et jettera en prison ? Si celui qui commande d'arracher œil pour œil, c'est-à-dire Dieu lui-même, le faisait, il n'y aurait pas de contradiction, mais ce sont des hommes qui doivent le faire et le Fils de Dieu a dit à ces hommes qu'ils ne devaient pas le faire. Dieu dit d'arracher les dents, et le Fils de ne pas les arracher ; il faut admettre l'un ou l'autre, et Jean Chrysostome, et après lui toute l'Eglise, reconnaissent le commandement de Dieu le Père, c'est-à-dire de Moïse, et renient celui du Fils, c'est-à-dire de Christ dont ils professent soi-disant la doctrine. Christ nie la loi de Moïse et donne sa loi. Pour un homme qui croit à Christ il n'y a pas la moindre contradiction.

Il ne fait aucune attention à la loi de Moïse, il croit à celle du Christ et la pratique. Pour quiconque croit à la loi de Moïse il n'y a pas non plus de contradiction. Les Hébreux trouvent les paroles du Christ insensées et croient à la loi de Moïse. La contradiction n'existe que pour ceux qui veulent vivre d'après la loi de Moïse, alors qu'ils tâchent de se convaincre et de convaincre les autres qu'ils vivent d'après la loi de Christ — pour ceux que Christ appelait hypocrites, race de vipères.

Au lieu de reconnaître l'une des deux : la loi de

Moïse ou celle du Christ, on reconnaît que les deux sont divines.

Mais quand il s'agit des actes de la vie pratique, nous repoussons carrément la loi du Christ et suivons celle de Moïse.

Cette fausse interprétation, quand on en a bien sondé l'importance, est la cause de l'effrayant et terrible drame de la lutte du mal et des ténèbres avec le bien et la lumière.

Au milieu du peuple juif, hébété par d'innombrables règles extérieures instituées par les lévites, dénommées par eux lois divines, et dont chacune est précédée des mots : « Et Dieu dit à Moïse », Christ apparaît. Tout est réglé, jusqu'aux moindres détails, non seulement les rapports de l'homme avec Dieu, les sacrifices, les fêtes, les jeûnes, les rapports d'homme à homme, de peuple à peuple, les relations sociales, familiales, tous les détails de la vie individuelle : circoncision, purification du corps, des vases, des vêtements, — tout est défini jusqu'aux moindres détails et tout est reconnu commandement de Dieu, loi divine. Que peut donc faire, je ne dis pas Christ-Dieu, mais un prophète, un maître des plus ordinaires en enseignant un pareil peuple, s'il n'abolit pas cette loi qui a déjà tout réglé jusqu'aux moindres détails. Christ, comme tous les vrais prophètes, prend dans ce que les hommes considèrent comme la loi de Dieu ce qui est véritablement la loi de Dieu ; il prend la base,

rejette tout le reste, et, sur cette base, établit la révélation de la loi éternelle. Il n'est pas nécessaire de tout abolir, mais il faut inévitablement abroger la loi qui est tenue pour obligatoire dans toute son intégralité. C'est ce que fait Christ, et on lui reproche de détruire ce que l'on prend pour la loi de Dieu et on le condamne pour cela à la peine de mort. Mais sa doctrine est consacrée par ses disciples, elle traverse les siècles et passe dans d'autres milieux. Là, avec les siècles, la nouvelle doctrine disparaît sous des dogmes différents, des commentaires obscurs et des explications factices; de misérables sophismes humains remplacent la révélation divine. Au lieu de : « Dieu dit à Moïse » on met : « Il nous a plu à nous et au Saint-Esprit... » Et de nouveau la lettre tue l'esprit. Et ce qu'il y a de plus frappant, c'est que la doctrine de Christ est entremêlée avec toute cette « Thora », au sens de loi écrite, qu'il ne pouvait point ne pas renier. Cette Thora est déclarée l'inspiration de l'esprit de vérité, c'est-à-dire du Saint-Esprit, et Christ lui-même se trouve ainsi pris dans les filets de sa propre révélation.

Et toute sa doctrine est réduite à néant.

Voilà comment, après dix-huit cents ans, il m'arriva cette chose singulière de devoir découvrir le sens de la doctrine de Christ, comme quelque chose de nouveau.

Non, je ne dus pas découvrir, je dus faire ce

qu'ont fait et que font tous ceux qui cherchent Dieu et sa loi : je dus dégager ce qui est la loi divine éternelle de ce que les hommes appellent de ce nom.

VI

Quand j'eus compris la loi du Christ comme loi du Christ et non pas comme loi de Moïse et du Christ, quand j'eus compris le commandement de cette loi qui abroge nettement la loi de Moïse, alors, au lieu de l'obscurité, de la diffusion, de la contradiction que présentaient pour moi les Évangiles, ils se fondirent en un tout homogène, et, de cet ensemble, se détacha la substance de toute la doctrine formulée dans cinq commandements simples, clairs, accessibles à tous (Matth., v, 21-48), dont, jusque-là, j'ignorais l'existence. Dans tous les Évangiles il est question des commandements de Christ et de leur pratique.

Tous les théologiens parlent des commandements de Christ, mais quels *étaient* ces commandements, je l'ignorais auparavant. Il me semblait que le commandement de Christ était d'aimer

Dieu et le prochain comme soi-même. Et je ne voyais pas que cela ne pouvait pas être le nouveau commandement de Christ parce que c'était celui des Anciens (Deutéronome et Lévitique). Les paroles (Matthieu, v, 19) : — Celui donc qui aura violé *l'un de ces plus petits commandements*, et qui aura ainsi enseigné les hommes, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux, — se rapportaient, me semblait-il, aux lois de Moïse. Mais que Christ eût formulé d'une manière claire et précise de nouvelles lois, dans le chapitre v de Matthieu, versets 21-48, cela ne m'était jamais venu à l'esprit. Je ne voyais pas que dans le passage où Christ dit : « Vous avez entendu... et moi je vous dis... », Christ formule de nouveaux commandements très précis, et, d'après le nombre des références à l'ancienne loi (en réunissant en une seule les deux références à l'adultère), cinq nouveaux commandements parfaitement clairs sont donnés par Christ.

J'avais entendu parler des béatitudes et de leur nombre; j'avais rencontré leur énumération et leur explication dans mes leçons de religion; mais je n'avais jamais entendu rien dire des commandements du Christ. A mon grand étonnement je dus les découvrir.

Et voici comment je les découvris. Matthieu (v, 21-26) écrit : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point; celui qui tuera

sera punissable par le jugement (Exode, xx, 13). Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sans cause sera puni par le jugement; et celui qui dira à son frère : Raca, sera puni par le conseil; et celui qui lui dira fou sera puni par la géhenne du feu (23). Si donc tu apportes ton offrande à l'autel et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va-t'en premièrement te réconcilier avec ton frère, et après cela viens, et offre ton offrande. Accorde-toi au plus tôt avec ta partie adverse, pendant que tu es en chemin avec elle, de peur que ta partie adverse ne te livre au juge, et que le juge ne te livre au sergent, et que tu ne sois mis en prison. Je te dis en vérité que tu ne sortiras pas de là jusqu'à ce que tu aies payé le dernier quadrin. »

Quand j'eus compris le commandement de la non-résistance au méchant, il me parut que ces versets sur la colère devaient avoir un sens aussi clair et aussi applicable à la vie que le commandement de la non-résistance. Le sens que j'attribuais auparavant à ces paroles était que nous devons toujours éviter de nous mettre en colère contre les hommes, de prononcer des paroles injurieuses, que nous devons vivre en paix avec tous sans exception; mais il y avait dans le texte un mot qui détruisait ce sens. Il y était dit : Quiconque se met en colère sans cause, si bien que de

ces paroles ne découlait pas l'exhortation à la paix absolue. Ces mots me troublaient. Pour éclaircir mes doutes, je m'adressai aux commentaires des théologiens ; à mon grand étonnement, je constatai que les commentaires des Pères s'appliquaient à préciser dans quels cas la colère est permise ou non. Tous les commentateurs de l'Église s'attachent surtout à l'expression *sans cause* et l'expliquent dans le sens qu'il ne faut pas offenser quelqu'un sans raison, qu'il ne faut pas injurier, mais que la colère n'est pas toujours injuste, et, à l'appui de leur explication, ils citent des exemples de la colère des Apôtres et des Saints.

Force m'était de reconnaître que leur explication que la colère à la gloire de Dieu, comme ils disent, n'est pas répréhensible quoique contraire à tout l'esprit de l'Évangile, était logique et fondée sur les mots *sans cause*, du verset 22. Ces mots changeaient complètement le sens du passage.

Ne te mets pas en colère *sans cause*. Christ ordonne de pardonner à chacun, de pardonner sans limite ; lui-même pardonne et interdit à Pierre de se mettre en colère contre Malchus, quand Pierre défend son maître mené au supplice, ce qui semble une cause assez légitime. Et voilà que ce même Christ enseigne à tous les hommes de ne pas se mettre en colère *sans cause*, admettant ainsi la colère pour une raison, pour une cause. Christ enseigne la paix à tout le peuple et, tout à coup,

comme s'il voulait apporter un amendement et dire que cela ne se rapporte pas à tous les cas, qu'il en est dans lesquels on peut se mettre en colère contre son frère — il ajoute les mots « sans cause ». Alors les commentateurs expliquent que la colère peut être légitime ! Mais qui sera juge des cas où la colère est légitime ? Il ne m'est pas encore arrivé de rencontrer des gens fâchés qui ne croient pas leur colère légitime. Chacun juge sa colère légitime et opportune. Cette parole détruit évidemment tout le sens du verset. Pourtant elle était là, dans le livre sacré, et je ne pouvais l'effacer. Cette parole produit le même effet que si à l'expression : *Aime ton prochain*, on ajoutait : *Aime le prochain qui est bon*, ou bien : *aime le prochain qui te convient*.

Tout le sens du passage était changé pour moi par les mots *sans cause*. Les versets qui disent qu'avant de prier, tu dois faire la paix avec celui qui a quelque chose contre toi, ces versets qui auraient un sens direct et impératif sans les mots « sans cause », acquéraient également un sens conditionnel.

Il me paraissait que Christ devait avoir défendu toute colère, tout mauvais sentiment, et pour en effacer toute trace, il exhorte chacun qui va offrir son sacrifice, c'est-à-dire se mettre en communion avec Dieu, à se rappeler auparavant, s'il n'y a pas quelqu'un qui soit en colère contre lui. Dans ce cas, que ce soit pour cause ou sans cause, il

ordonne d'aller se réconcilier avec lui et après seulement d'offrir son sacrifice ou de faire sa prière. Voilà ce qui me semblait, mais d'après les commentaires, il résultait que ce passage devait être interprété conditionnellement.

Tous les commentaires expliquent qu'il faut tâcher d'être en paix avec tout le monde, mais que si cela est impossible, vu la corruption des hommes qui sont en hostilité contre toi, il faut t'en réconcilier en ton âme — en pensée ; et alors l'hostilité des autres contre toi ne sera pas un obstacle à ta prière. En outre, les mots : Celui qui dira raca ou insensé est punissable, me paraissaient toujours étranges et absurdes. S'il est défendu d'injurier pourquoi choisit-on comme exemple ces mots, à peine injurieux ? Pourquoi de si terribles menaces envers ceux qui prononceraient une injure aussi anodine que raca, qui veut dire un rien du tout ? Tout cela était obscur.

Mon sentiment était qu'il se produisait ici la même erreur qu'avec les mots : ne jugez point. Je sentais qu'en l'un et l'autre cas le sens simple et grand, précis et pratique avait été masqué. Je sentais que Christ ne pouvait pas comprendre les paroles : « Va et réconcilie toi avec lui », comme elles sont interprétées. Que veut dire d'ailleurs : réconcilie-toi en pensée ? Je pensais que Christ dit ce qu'il veut dire en se servant des paroles du prophète : Je veux la miséricorde, non pas les sacri-

fices, c'est-à-dire, je veux l'amour des hommes entre eux. Par conséquent, si tu veux être agréable à Dieu, avant de prier, matin et soir, à la messe ou aux vêpres, interroge ta conscience, et, si quelqu'un est en colère contre toi, va et fais en sorte qu'il ne le soit plus; alors seulement, après cela, prie si tu veux. Mais alors : « *en pensée* » ? Je sentais que l'interprétation qui détruisait pour moi le sens vrai et direct provenait des mots : « *sans cause* ». Si on pouvait les supprimer, le sens devenait limpide ; mais tous les commentateurs étaient unanimes contre mon interprétation, et surtout j'avais contre moi l'Évangile canonique qui renferme les mots « *sans cause* ». Que je m'écarte du texte de ce passage, me disais-je, je pourrai m'en écarter ailleurs arbitrairement ; d'autres pourront en faire autant. Tout est dans cette expression. Sans ces mots, tout serait clair. Et j'ai essayé de trouver une explication philologique aux mots « *sans cause* », de façon qu'ils ne détruisent pas le sens de tout le passage. Je consulte le dictionnaire, le dictionnaire ordinaire, et je vois que le mot grec $\epsilon\lambda\kappa\eta$ veut dire : sans but, inconsiderément. J'essaye alors de lui donner une signification qui ne détruise pas le sens, mais l'adjonction de ce terme a évidemment le sens qui lui est attribué. Je prends un autre dictionnaire — la signification du mot est encore la même. Je consulte les concordances — ces mots ne se rencontrent dans l'Évangile qu'une

fois, précisément dans ce passage. Dans les épîtres, ils sont employés plusieurs fois. Dans la première épître aux Corinthiens (xv, 2), ils sont employés juste dans le même sens. Il n'est donc pas possible de les interpréter autrement et il faut admettre que Christ dit : *Ne vous mettez pas en colère sans cause*. Admettre que Christ puisse dans ce passage prononcer des paroles si obscures, en laissant la possibilité de les comprendre de telle façon qu'il n'en reste rien, pour moi, je l'avoue, c'était renoncer à tout l'Évangile. Un dernier espoir restait : Ces mots se trouvent-ils dans toutes les copies ? Je consulte les variantes. Je cherche dans Grisbach, chez lequel toutes les variantes sont notées, c'est-à-dire où est noté dans quel manuscrit et chez quel saint Père l'expression est employée. Je consulte et j'éprouve la joie de voir qu'à cet endroit il y a, en effet, des variantes et que toutes se rapportent aux mots *sans cause*. Dans la majorité des textes évangéliques et des citations des Pères les mots *sans cause* n'existent pas. Ainsi, la majorité comprenait comme moi. Je cherche dans Tischendorf — le texte le plus ancien, — ces mots ne s'y trouvent pas. Je consulte la traduction de Luther, ces mots ne s'y trouvent pas davantage.

Ainsi, ces mots qui détruisent tout le sens de la doctrine de Christ sont une addition introduite au v^e siècle et qui n'est pas rentrée dans les meilleures copies de l'évangile.

Il s'est trouvé un homme qui a ajouté ces mots ; d'autres les ont approuvés et se sont chargés de les expliquer.

Christ ne pouvait pas dire et n'a pas dit cette terrible parole, et le premier sens de ce passage, le sens simple et direct, qui me frappe et frappe chacun, est le vrai.

Mais c'est peu. Aussitôt que j'eus compris que Christ défend la colère, quelle qu'elle soit et contre qui que ce soit, l'interdiction de dire à qui que ce soit le mot *raca* et *fou*, qui me dérangerait auparavant, prit un tout autre sens que celui d'interdire des paroles injurieuses. L'étrange mot hébreu *raca*, qui n'est pas traduit, me révéla ce sens. *Raca* veut dire foulé aux pieds, anéanti, inexistant ; le mot *raca*, très employé chez les Hébreux, exprime l'*exclusion*. *Raca* veut dire un homme qui ne compte plus comme homme. Au pluriel, le mot *rekhim* est employé dans le livre des Juges (ix, 4) dans le sens d'homme de rien. Et voilà, Christ défend de dire ce mot à qui que ce soit. Il défend également de dire le mot *insensé* qui, comme *raca*, nous dispense de toute obligation humaine envers notre prochain. Nous nous mettons en colère, nous faisons du mal aux hommes et, pour nous disculper, nous disons que celui qui a excité notre colère est le rebut des hommes, un insensé. Eh bien, ce sont précisément ces deux mots que Christ défend aux hommes de dire des hommes. Christ exhorte à ne se

mettre en colère contre personne et à ne point excuser sa colère sous prétexte que l'on a affaire au rebut des hommes ou à un insensé.

Et voilà, au lieu des formules insignifiantes, vagues, incertaines et sujettes à des interprétations arbitraires, des versets 21 à 28, je découvrais, clair, simple, le commandement de Christ : Vis en paix avec tous les hommes, ne considère jamais ta colère comme légitime. N'appelle jamais un être humain homme de rien ou insensé (v. 22). Ne le considère jamais comme tel, et non seulement ne considère pas ta colère comme légitime, mais ne considère pas la colère des autres contre toi comme vaine. Si donc il y a un homme qui est en colère contre toi, même sans raison, avant de faire ta prière, va le trouver et efface ce sentiment hostile (v. 23, 24). Efforce-toi de détruire sans délai toute hostilité avec les hommes de peur que l'animosité ne te gagne tout entier et ne te perde (v. 25, 26).

Le premier commandement étant ainsi éclairci, je compris tout aussi clairement le deuxième qui commence également par une référence à l'ancienne loi. Matth., v. 27-30 : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point adultère (Exode, xx, 14) (28). Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter, il a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur (29). Que si ton œil droit te fait tomber dans

le péché, arrache-le et jette-le loin de toi; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne (30). Et si ta main droite te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi; car il vaut mieux pour toi qu'un de tes membres périsse, que si tout ton corps était jeté dans la géhenne. »

Matthieu, v, 31, 32. « Il a été dit aussi : Si quelqu'un répudie sa femme qu'il lui donne la lettre de divorce (Deut, xxiv, 1) (32). Mais moi je vous dis que quiconque répudiera sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, il l'expose à devenir adultère; et que quiconque se mariera à la femme qui aura été répudiée, commet un adultère. »

Voici quel était pour moi le sens de ces paroles : l'homme ne doit pas admettre, même en pensée, qu'il puisse s'approcher d'une autre femme que celle avec laquelle il s'est une fois uni, et il ne peut jamais plus l'abandonner pour en prendre une autre, comme il est dit dans la loi de Moïse.

Comme dans le premier commandement, qui engage d'étouffer la colère dans son germe et explique ce conseil par la comparaison avec un homme que l'on mène devant les juges, ici Christ déclare que la débauche provient de ce que les femmes et les hommes se considèrent mutuellement comme des instruments de volupté. Pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut écarter tout ce qui peut exciter la volupté. Il faut éviter de donner

éveil à la volupté, et, une fois uni avec une femme, il ne faut jamais l'abandonner, sous aucun prétexte, car cet abandon produit la débauche. Les femmes abandonnées séduisent d'autres hommes et répandent la débauche dans le monde.

La sagesse de ce commandement me frappa. Il supprime tout le mal qui, dans le monde, est la conséquence des rapports sexuels. Les hommes, sachant que la licence des rapports sexuels aboutit aux querelles, éviteront tout ce qui peut éveiller la volupté, et, sachant que la loi humaine est de vivre par couples, ils s'uniront en couples sans jamais enfreindre cette union, et tout le mal provenant des dissensions à cause de l'attrait sexuel cessera d'exister, parce qu'il n'y aura plus ni hommes ni femmes célibataires privés de rapports sexuels.

Mais les paroles qui me frappaient toujours quand je lisais le Sermon sur la Montagne : *sauf pour cause d'infidélité*, ces paroles, d'après lesquelles un homme pourrait répudier sa femme en cas d'infidélité de sa part, me frappèrent encore davantage.

Sans parler de ce que je trouvais d'indigne dans la forme même de l'expression de la pensée à côté des vérités si profondes de ce Sermon sur la Montagne, cette étrange exception à la règle, placée comme une remarque dans un code criminel, contredisait l'idée fondamentale.

Je consulte les commentaires : tous, Jean Chrysostome (p. 365 et suivantes) et les autres, même de savants théologiens exégètes, comme Reuss, reconnaissent que ces paroles signifient que Jésus permet la répudiation en cas d'infidélité de la femme et que dans le chapitre XIX, dans l'exhortation du Christ interdisant le divorce, les mots : sauf pour infidélité, signifient la même chose. Je lis et relis le verset 32, il me semble que cela ne peut pas signifier la permission de répudier. Pour contrôler mes doutes, je consulte les contextes et je trouve dans les Évangiles de Matthieu, XIX, de Marc, X, de Luc, XVI, et dans la première épître de Paul aux Corinthiens, l'affirmation de la doctrine de l'indissolubilité du mariage sans aucune exception.

Chez Luc, XVI, 18, il est dit : « Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère; et quiconque épouse celle que son mari a répudiée, commet adultère. »

Chez Marc, X, 4-12, il est dit également sans aucune exception : « Il vous a laissé cette loi par écrit, à cause de la dureté de votre cœur. Mais au commencement de la création, Dieu ne fit qu'un homme et qu'une femme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme; et les deux seront une seule chair; ainsi ils ne sont plus deux, mais ils sont une seule chair. Que l'homme ne sépare donc point ce que Dieu

a uni. Et les disciples l'interrogèrent encore sur ce sujet, dans la maison. Il leur dit : « Quiconque quittera sa femme et en épousera une autre commet adultère à l'égard d'elle ; et si la femme quitte son mari, et en épouse un autre, elle commet adultère. »

Les mêmes paroles se trouvent dans Matthieu, XIX, 4-9.

Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, VII, 1-12, développe systématiquement la pensée que le seul moyen de prévenir la débauche est que chaque couple uni par le mariage ne se sépare plus et satisfasse mutuellement ses instincts sexuels : il dit expressément qu'aucun des deux époux ne peut se séparer de l'autre dans aucun cas pour contracter une nouvelle union.

Selon Marc, selon Luc et selon l'épître de Paul, le divorce est défendu. Il l'est dans ces paroles que mari et femme sont une seule chair unie par Dieu, paroles répétées dans deux Évangiles. Il l'est d'après tout le sens de la doctrine du Christ, qui exhorte à pardonner à tout le monde sans excepter la femme adultère. Il l'est d'après le sens du passage entier qui explique que l'abandon d'une femme engendre la débauche, et c'est pourquoi n'est pas permis.

Sur quoi donc est basé le commentaire que le divorce est permis en cas d'adultère de la femme ? Sur ces mots du verset 32, chapitre v, qui m'avaient

frappé si singulièrement. Ces paroles sont interprétées par tout le monde dans le sens que Christ permet le divorce en cas d'adultère de la femme, et ces mêmes paroles, dans le chapitre XIX, sont répétées dans un grand nombre de copies des Évangiles et chez plusieurs Pères de l'Église au lieu des mots : *si ce n'est pour cause d'adultère.*

Et je me mis à relire de nouveau ces paroles, mais de longtemps je ne pus les comprendre. Je voyais qu'il devait y avoir une erreur dans la traduction et les commentaires, mais de longtemps je ne pus trouver où était la faute. L'erreur était évidente. Opposant son commandement à la loi de Moïse, d'après laquelle chaque homme qui prend en aversion sa femme peut la chasser de sa demeure après lui avoir écrit une lettre de divorce, Christ dit : *Mais moi je vous dis que quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, l'expose à devenir adultère.* Dans ces paroles il n'y a aucune contradiction et même aucune défense, rien qui permette d'affirmer qu'il soit permis ou défendu de divorcer. Il dit seulement que quiconque répudie sa femme l'expose à devenir adultère. Mais, subitement, on fait une exception pour la femme coupable d'infidélité. Cette exception qui se rapporte à la femme coupable d'infidélité, quand il est question de l'homme, est, en général, étrange et inattendue, et, dans ce passage, elle est tout simplement absurde, parce qu'elle détruit même

le sens plutôt douteux qu'on pouvait attribuer à ces paroles. Il est dit que répudier sa femme l'expose à commettre adultère, puis qu'il est permis de répudier une femme coupable d'adultère, comme si une femme coupable d'adultère ne commettra plus l'adultère après avoir été répudiée.

C'est peu; quand j'eus examiné plus attentivement ce passage, j'y remarquai le manque de sens grammatical. Il est dit : *Quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, l'expose à commettre adultère*, et la proposition est finie. Il est question du mari, du fait qu'en répudiant sa femme il l'expose à commettre l'adultère. Que vient donc faire là : *si ce n'est pour cause d'adultère de la femme?* S'il était dit qu'un mari qui répudie sa femme est coupable d'adultère sauf dans le cas où sa femme lui aurait été infidèle, la proposition serait correcte. Mais ici le sujet : le mari qui répudie, n'a pas d'autre attribut que le mot *expose*. Comment donc peut-on rapporter à cet attribut : *si ce n'est pour cause d'adultère?* Si même aux paroles : *si ce n'est pour cause d'adultère, on ajoute de la femme ou d'elle*, ce qu'il n'y a pas, même dans ce cas ces paroles ne peuvent pas se rapporter à l'attribut : *expose*. Ces paroles, selon l'explication admise, se rapportent à l'attribut : *Quiconque répudie*; mais quiconque répudie n'est pas l'attribut principal; l'attribut principal est : *expose*. A quoi donc se rapporte : *si ce*

n'est pour cause d'adultère? Et avec la faute d'adultère ou sans la faute d'adultère, l'époux, en divorçant, *expose*. Cette phrase est analogue à celle-ci : Quiconque refuse la nourriture à son fils, si ce n'est la faute de méchanceté, l'expose à devenir cruel. Cette phrase ne peut évidemment pas signifier qu'un père peut refuser la nourriture à son fils si celui-ci est méchant. Le seul sens qu'elle puisse avoir, si elle en a un, c'est qu'un père qui refuse la nourriture à son fils, outre qu'il est méchant envers son fils, l'expose à devenir cruel. De même la phrase évangélique aurait un sens si au lieu de « pour cause d'adultère » se trouvait par libertinage, débauche ou autre chose de semblable n'exprimant point un acte, mais une qualité.

Et je me suis demandé : mais n'a-t-on pas voulu dire ceci, tout simplement, que quiconque répudie sa femme, outre qu'il est lui-même coupable de libertinage (puisqu'un homme ne répudie sa femme que pour en prendre une autre), expose sa femme à commettre adultère? Si le mot du texte original traduit par *adultère* peut signifier *libertinage*, le sens du passage est clair.

Et il arriva ce qui m'était arrivé fréquemment en de semblables cas. Le texte vint confirmer mes suppositions, de sorte qu'il ne pouvait plus y avoir de doutes.

La première chose qui me saute aux yeux à la lecture du texte c'est que le mot *πορνεία* est traduit

par adultère comme *μοιχᾶσθαι*, qui est un mot bien différent. Mais peut-être ces deux mots sont-ils synonymes et s'emploient-ils dans les Évangiles l'un pour l'autre? Je consulte tous les dictionnaires — dictionnaire général et dictionnaire spécial évangélique —, et je vois que le mot *πορνεία* qui correspond en hébreu à **זְנוּת**, en latin, *fornicatio*, en allemand, *Hurerei*, en russe *raspoustvo*, a un sens très précis et n'a jamais signifié, d'après aucun dictionnaire, et ne peut pas signifier l'acte d'adultère, *Ehebruch*, comme on l'a traduit. Il signifie un état de dépravation, une qualité, non pas un acte, et ne peut être traduit par adultère. En outre, le mot adultère est exprimé partout, — dans les Évangiles et même dans ces versets — par *μοιχέω*. Et je n'eus qu'à corriger cette traduction inexacte, faite évidemment intentionnellement, pour que le sens attribué par les commentateurs à ce passage et au contexte du chapitre xix devînt absolument inadmissible et pour que le sens d'après lequel le mot *πορνεία* doit être rapporté au mari devînt indiscutable.

Toute personne connaissant la langue grecque traduira de la manière suivante : *παρεκτός* — excepté, *λόγου* — la faute, *πορνείας* — de débauche, *ποιεῖ* — oblige, *αὐτήν* — elle, *μοιχᾶσθαι* — à être adultère, ce qui donne mot à mot : Quiconque répudie sa femme, outre la faute de libertinage, l'oblige à être adultère.

On obtient le même sens dans le chapitre XIX. Il suffit de corriger la traduction inexacte des mots *πορνεία* et du mot *ἐπί*, traduit : pour ; au lieu d' « adultère » mettre « libertinage » et il devient clair que les mots : *εἰ μὴ ἐπί πορνεία* ne peuvent pas se rapporter à la femme. Et de même que les mots *παρεχτός λόγου πορνείας* ne peuvent signifier que : « outre la faute de libertinage du mari », les mots *εἰ μὴ ἐπί πορνεία*, qu'on lit dans le chapitre XIX, ne peuvent être rapportés à rien d'autre qu'au libertinage du mari. Il est dit mot pour mot. *ἔτι μὴ ἐπί πορνεία* : si ce n'est par débauche, pour se débaucher. Et alors le sens sera celui-ci : que Christ, visant dans ce passage cette idée des pharisiens qu'un homme qui abandonne sa femme pour en épouser une autre, sans intention de s'adonner au libertinage, ne commet pas l'adultère, leur répond que l'abandon d'une femme, c'est-à-dire la cessation des rapports avec elle, si même ce n'est pas pour s'adonner au libertinage mais pour en épouser une autre, n'est pas moins un adultère.

Ainsi se dégagè le sens simple de ce commandement concordant avec toute la doctrine, avec les paroles qui en sont le complément, avec la grammaire et la logique.

C'est cette signification simple et claire, découlant des mots mêmes et de toute la doctrine, que je dus découvrir avec la plus grande peine. En effet, lisez ces mots en allemand, en français, ou

vous lisez directement : POUR CAUSE D'INFIDÉLITÉ, OU : A MOINS QUE CELA NE SOIT POUR CAUSE D'INFIDÉLITÉ, et essayez de vous figurer que cela veut dire tout autre chose. Le mot *παρεκτός*, qui, d'après tous les dictionnaires, signifie EXCEPTÉ, AUSGENOMMEN, est traduit par toute une phrase : A MOINS QUE CELA NE SOIT. Le mot *προβλεπας* est traduit INFIDÉLITÉ, EHEBRUCH, *prelubodeiannie*. Et voilà que sur cette altération voulue du texte, on base des commentaires qui détruisent le sens moral, religieux, grammatical et logique des paroles du Christ.

Une fois de plus se confirmait pour moi cette terrible et joyeuse vérité que le sens de la doctrine de Christ est simple et clair, que ses affirmations sont importantes et précises, mais que les commentateurs de cette doctrine, guidés par le désir de justifier le mal existant, l'ont tellement obscurcie, qu'on ne peut le découvrir qu'avec peine. Il devenait clair pour moi que si les Évangiles avaient été découverts à moitié brûlés ou effacés, il eut été plus facile de retrouver le vrai sens du texte que maintenant après tant de commentaires tendancieux dont la plupart n'ont eu d'autre but que de déformer la doctrine et d'en cacher le vrai sens. Dans ce cas, on voit encore plus clairement que dans les précédents comment, en vue de justifier le divorce d'un Ivan le Terrible quelconque, on s'ingénie à trouver un prétexte pour obscurcir toute la doctrine sur le mariage. Il suffit de rejeter les

commentaires pour sortir du vague et de l'incertain et pour que le second commandement de Christ devienne clair et précis.

Ne te fais pas un divertissement de la convoitise sexuelle; que chaque homme, s'il n'est pas eunuque, c'est-à-dire s'il ne peut pas se passer de rapports sexuels, ait une femme, et que chaque femme ait un époux; que le mari n'ait qu'une femme, et la femme qu'un mari, et que, sous aucun prétexte, l'union sexuelle ne soit violée par aucun des deux.

Après le second commandement vient immédiatement une nouvelle référence à la loi ancienne, suivie du troisième commandement (Matth., v. 33-37) : « Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de ce que tu auras promis avec serment (Levit., xix, 12; Deut., xxiii, 21). Mais moi je vous dis : Ne jurez point du tout : ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu; ni par la terre, car c'est son marchepied; ni par Jérusalem, car c'est la ville du grand roi. Ne jure pas non plus par ta tête; car tu ne peux faire devenir un seul cheveu blanc ou noir. Mais que votre parole soit : Oui, oui, non, non; ce qu'on dit de plus vient du Malin ».

Jadis, quand je le lisais, ce passage me troublait toujours. Il ne me troublait pas par son obscurité, comme le passage sur le divorce, ni par son sens

contradictoire avec d'autres passages, comme l'autorisation de la colère motivée, ni par la difficulté de la pratique, comme le passage qui exhorte à tendre la joue ; il me troublait, au contraire, par sa clarté, sa simplicité et sa facilité. A côté des prescriptions dont la profondeur et l'importance m'effrayaient et m'émouvaient, je trouvais tout à coup une règle qui me semblait superflue, puérile, facile et sans conséquence pour moi et pour les autres. Naturellement je ne jurais ni par Jérusalem, ni par Dieu, ni par qui que ce soit, et cela ne me coûtait aucun effort ; en outre, je ne voyais pas l'importance pour les autres de ce que je jure ou ne jure point. Et, désirant trouver l'explication de cette règle qui me troublait par sa facilité, je consultai les commentateurs. Dans ce cas ils m'aiderent à découvrir le vrai sens.

Tous les commentateurs voient dans ces paroles la confirmation du troisième commandement de Moïse — de ne pas jurer par le nom de Dieu. Les commentateurs voient par ces paroles que Christ, ainsi que Moïse, défend de prononcer en vain le nom de Dieu. En outre, les commentateurs expliquent que cette règle du Christ de ne pas jurer n'est pas toujours obligatoire et ne se rapporte nullement au serment que tout citoyen prête à l'autorité compétente. Et l'on rapproche les citations des Écritures non pour appuyer le sens direct des commandements de Christ, mais pour prouver

qu'on peut et qu'on doit ne point l'observer.

On dit que Christ sanctionna lui-même le serment devant les tribunaux quand aux paroles du grand prêtre : « Je t'adjure par le Dieu vivant », il répondit : « Tu l'as dit » ; que l'apôtre Paul invoqua Dieu en témoignage de la vérité de ses paroles, ce qui est évidemment le même serment ; on dit que la loi de Moïse prescrivant le serment n'a pas été abrogée par le Seigneur ; on dit aussi que seuls sont défendus les faux serments, les serments hypocrites, pharisiens.

Ayant saisi le sens et le but de ces explications, je compris que le commandement de Christ concernant le serment est loin d'être insignifiant, facile à pratiquer et superficiel, comme cela m'avait semblé quand j'exceptais du serment défendu par Christ le serment de fidélité à l'État.

Et je me demandai : N'est-ce pas là qu'on interdit aussi ce serment que les commentateurs de l'Église mettent tant d'acharnement à justifier ? N'y a-t-il pas ici la défense de prêter serment, ce serment sans lequel serait impossible la division des hommes en États, sans lequel serait impossible la caste militaire ? Le soldat c'est l'homme qui commet toutes les violences, et qu'on appelle même « Le serment ». Si j'avais causé avec un grenadier pour savoir comment il résolvait la contradiction entre l'Évangile et le règlement militaire, il m'aurait répondu qu'il avait prêté serment, c'est-à-

dire qu'il avait juré sur l'Évangile. C'est la réponse que m'ont faite tous les militaires. Ce serment est jusqu'à tel point indispensable pour l'existence de ce terrible fléau que produisent les violences et la guerre qu'en France, où l'on nie le christianisme, le serment est cependant en vigueur. Si Christ n'avait pas dit de ne prêter serment à personne, il aurait dû l'avoir dit. Il est venu supprimer le mal, et s'il n'avait pas supprimé le serment quel terrible mal il aurait laissé dans le monde. On dira peut-être qu'à l'époque de Christ ce mal passait inaperçu. Mais cela n'est pas vrai : Epictète, Sénèque déclarent qu'il ne faut prêter serment à personne; cette règle est inscrite dans les lois de Manou. Pourquoi donc dirai-je que Christ n'a pas vu ce mal quand il l'a exposé clairement, nettement, et en détail.

Il a dit : *Ne jurez point du tout*. Cette expression est aussi simple, claire et absolue que cette parole : ne jurez point et ne condamnez point; elle n'a pas davantage besoin de commentaires, d'autant plus qu'à la fin, il est ajouté : tout ce qu'on exigera de toi, de plus que oui ou non, tout cela vient du Malin.

Si la doctrine du Christ consiste à observer toujours la volonté de Dieu, comment l'homme pourrait-il jurer d'observer la volonté d'un autre homme ou de plusieurs? La volonté de Dieu ne peut pas coïncider avec la volonté humaine. C'est

précisément ce que dit Christ dans ce passage. Il dit : Ne jure pas non plus sur ta tête ; car tu ne peux faire qu'un seul cheveu devienne blanc ou noir, si ce n'est la volonté de Dieu. Nous lisons la même chose dans l'épître de Jacques.

A la fin de son épître, comme conclusion, Jacques dit : (chap. v, 12) : *Sur toutes choses, mes frères, ne jurez point, ni par le ciel, ni par la terre, ni par quelque autre serment ; mais que votre oui soit oui, et votre non, non, de peur que vous ne tombiez dans la condamnation.* L'apôtre dit clairement pourquoi il ne faut pas jurer : le serment en lui-même paraît sans importance, mais il fait qu'on est condamné ; c'est pourquoi *ne jurez aucunement.* Comment exprimer avec plus de clarté ce que disait Christ à ses apôtres ?

Mais j'étais tellement embrouillé que, pendant longtemps, je me demandais avec étonnement : Se peut-il que cela veuille dire ce que cela veut dire ? Comment se fait-il donc que nous tous jurons sur l'Évangile ? Cela ne peut être.

Mais ayant relu les commentaires je vis que l'impossible était réalisé.

C'est la même chose que l'explication des paroles : ne jugez point, ne vous mettez en colère contre personne, ne rompez pas les liens conjugaux. La même chose ici. Nous avons établi notre organisation sociale, nous l'aimons et nous voulons la tenir pour quelque chose de sacré. Vient Christ,

que nous reconnaissons Dieu, qui dit précisément que notre organisation sociale est mauvaise. Nous le reconnaissons Dieu, mais nous ne voulons pas renoncer à notre organisation. Que devons-nous donc faire ? Ajouter où l'on peut les mots *sans cause*, pour mettre à néant le commandement contre la colère ; là où c'est possible, interpréter le sens de la loi de telle façon qu'elle signifie tout le contraire ; au lieu de : ne se séparer jamais de sa femme, mettre : le divorce est permis ; et là où il n'est pas possible d'interpréter autrement, comme pour les commandements : *Ne jugez point et ne condamnez point ; ne jurez aucunement*, avec effronterie tourner la loi tout en affirmant qu'on l'observe. Et, en effet, ce qui empêche surtout de comprendre que l'Évangile interdit tout jurement et d'autant plus le serment, c'est que nos docteurs pseudo-chrétiens font prêter serment, avec une audace inouïe, sur ce même Évangile, c'est-à-dire font le contraire de ce qu'il est dit dans l'Évangile.

Comment un homme à qui l'on fait prêter serment sur l'Évangile pourrait-il penser que la croix est sacrée uniquement parce qu'on a crucifié celui qui défend de jurer, et qu'il baise comme une chose sainte peut-être cette même page où il est dit clairement et directement : *ne jurez point du tout*.

Mais cette audace ne me troublait plus. Je voyais clairement que dans les versets 33 37 était exprimé simplement le troisième commandement : Ne prêtez

jamais serment à personne pour quoi que ce soit. Tout serment n'a d'autre but que le mal. Après le troisième commandement vient la quatrième référence à la loi ancienne et la formule du quatrième commandement. Matth. v, 38-42. Luc, vi, 29, 30 : Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite présente-lui aussi l'autre ; et si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui l'habit ; et si quelqu'un te veut contraindre d'aller une lieue avec lui, vas-en deux. Donne à celui qui te demande, et ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi.

J'ai déjà parlé du sens direct et précis de ces mots ; j'ai déjà dit qu'il n'y a aucune raison de les expliquer allégoriquement. Les commentaires de ces paroles, depuis Jean Chrysostome jusqu'à nos jours, sont vraiment surprenants. Ces mots plaisent à tout le monde et suggèrent à chacun maintes réflexions profondes, excepté une : que ces mots expriment exactement le sens qu'ils ont. Les commentateurs ecclésiastiques, nullement gênés par l'autorité de celui qu'ils reconnaissent Dieu, dénaturent hardiment le sens de ses paroles. Ils disent : « Il va de soi que les divers commandements de supporter les offenses, de renoncer à la vengeance, qui visent le caractère vindicatif des Juifs, non seulement n'excluent pas les mesures sociales

pour circonscrire le mal et *punir les méchants*, mais ils exhortent chacun à des efforts individuels et personnels pour soutenir la justice, pour arrêter les agresseurs et empêcher les méchants de faire le mal aux autres ; en effet, autrement ces commandements spirituels du Sauveur deviendraient comme chez les Juifs lettre morte et pourraient engendrer la propagation du mal et la destruction de la vertu. L'amour du chrétien doit être semblable à l'amour de Dieu, mais l'amour divin circonscrit et *punit le mal* autant seulement qu'il est nécessaire pour la gloire de Dieu et le salut du prochain ; dans le cas contraire, il faut mettre des bornes au mal et le punir, et c'est là le rôle des autorités. » (*Commentaires des Evangiles* par l'archevêque Mikhaïl, ouvrage basé sur les écrits des Pères de l'Eglise.) Les chrétiens savants et libres penseurs ne s'embarrassent pas davantage du sens de ces paroles de Christ et ne se gênent pas pour le corriger. Ils disent que ce sont des sentences sublimes mais inapplicables à la vie, car si l'on pratiquait à la lettre le commandement de la non-résistance au méchant, l'ordre de choses que nous avons si bien organisé serait détruit. Ainsi disent Renan, Strauss et tous les commentateurs libres penseurs.

Mais il suffit de traiter les paroles de Christ comme nous traitons celles du premier venu qui nous parle, c'est-à-dire admettre qu'il dit exactement ce qu'il dit, pour que disparaisse aussitôt la

nécessité de toutes ces combinaisons profondes. Christ dit : Je trouve que votre vie sociale est absurde et mauvaise. Je vous en propose une autre, celle-ci. Et il prononce les paroles des versets 38-42. Il semblerait qu'avant de corriger ces paroles il faudrait les avoir comprises. Or c'est ce que personne ne veut faire, décidant d'avance que l'ordre social dans lequel nous vivons, et qui est aboli par ces paroles, est la loi sacrée de l'humanité.

Ne considérant notre vie ni comme bonne ni comme sainte, il advint que je compris ce commandement avant les autres. Aussitôt que j'eus compris ces paroles telles qu'elles sont dites, je fus frappé de leur vérité, de leur précision, de leur clarté. Christ dit : Vous voulez supprimer le mal par le mal. Cela n'est pas raisonnable. Pour que le mal ne soit pas, ne faites pas le mal. Puis Christ énumère tous les cas où nous sommes habitués à rendre le mal, et il dit que, dans ces cas-là, il ne faut pas le faire.

Ce quatrième commandement de Christ fut le premier que je compris et qui me révéla le sens de tous les autres. Ce quatrième commandement simple, clair et pratique, dit : N'opposez jamais la force au mal ; ne répondez pas à la violence par la violence : si on te frappe, — supporte ; si on te prends, — donne ; si on te force à travailler, — travaille ; si l'on veut t'enlever ce que tu considères comme ta propriété, — abandonne-le.

Après ce quatrième commandement vient la cinquième référence puis le cinquième commandement. Matth. v, 43-48 : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi (Lévit., XIX, 17-18.). Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent, 45. Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. 46. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment quelle récompense en aurez-vous ? Les péagers mêmes n'en font-ils pas autant ? 47. Et si vous ne faites accueil qu'à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les péagers mêmes n'en font-ils pas autant ? 48. Soyez donc parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait. »

Ces versets me semblaient auparavant une explication, un complément et un éclaircissement, même une exagération des paroles sur la non résistance au méchant. Mais, ayant trouvé un sens simple, pratique, précis à chacun des passages qui commencent par une référence à l'ancienne loi, je pressentais qu'il en serait de même ici. Après chaque référence suivait le commandement, et chaque verset du commandement avait son importance et ne pouvait être retranché. La même chose

devait se reproduire ici. Les derniers mots, répétés par Luc, qui disent que Dieu ne fait pas de différence entre les hommes, prodiguant ses dons à tous, et que, nous aussi, nous devons être comme Dieu, — ne pas faire de différence entre les hommes, ne pas faire comme les païens, mais aimer chacun et faire le bien à tous également, — ces mots étaient clairs; j'y voyais une confirmation, une explication de quelque règle très claire, mais de longtemps je ne pus comprendre quelle était cette règle.

Aimer ses ennemis? C'était quelque chose d'impossible. C'était une de ces phrases sublimes dans lesquelles on ne peut voir que l'expression d'un idéal moral inaccessible. C'était trop ou rien. On peut ne pas nuire à son ennemi, mais l'aimer c'est impossible. Or Christ n'a pu prescrire l'impossible. En outre, dans les tout premiers mots de la référence à la loi ancienne : « Vous avez entendu : *vous haïrez votre ennemi* », il y avait quelque chose de douteux. Dans les passages antérieurs, Christ cite les paroles textuelles de la loi de Moïse; ici, il cite des mots qui n'ont jamais été dits. On dirait qu'il calomnie la loi.

Cette fois, comme pour mes doutes antérieurs, les commentaires ne purent rien m'expliquer. Dans tous les commentaires, on reconnaît que les mots : « Vous avez entendu : Vous haïrez votre ennemi », ne se trouvent pas dans la loi de Moïse, mais nulle part on ne donne l'explication de ce passage

inexactement traduit. On y parle de la difficulté d'aimer ses ennemis, les hommes méchants, et dans la plupart, on apporte des corrections aux paroles de Christ; on dit qu'il est impossible d'aimer ses ennemis, mais qu'on peut ne pas leur vouloir de mal et ne point leur en faire. Entre autre, on inspire qu'on peut et doit convaincre ses ennemis, c'est-à-dire leur résister; on parle des différents degrés à atteindre dans cette voie, de sorte que, d'après les explications de l'Église, la conclusion qui s'impose est que Christ, on ne sait pourquoi, a cité inexactement les paroles de la loi de Moïse et a prononcé quelques paroles très belles, mais, en réalité, vides de sens et inapplicables.

Il me paraissait qu'il n'en pouvait être ainsi. Ce commandement, comme les quatre premiers, devait avoir un sens clair et précis. Et, pour comprendre ce sens, je m'efforçai tout d'abord de comprendre la signification des paroles de la référence inexacte à la loi : Vous avez entendu : *Vous haïrez votre ennemi*. Ce n'est pas sans raison que Christ, avant chacun de ses commandements, cite les paroles de l'ancienne loi : vous ne tuerez point; vous ne commettrez point l'adultère, etc., et à ces paroles oppose sa doctrine. Si l'on n'a pas compris ce qu'il entendait par les mots cités de l'ancienne loi, il est impossible de comprendre ce qu'il prescrit. Dans les commentaires on dit expressé-

ment (et il est impossible de ne pas le dire) qu'il cite des mots qui ne se trouvent pas dans la loi, mais sans expliquer pourquoi il le fait et ce que signifie cette inexactitude de références. Il me semblait qu'avant tout il fallait expliquer quelle pouvait être l'idée de Christ lorsqu'il citait des paroles qui ne se trouvent pas dans la loi. Je me suis donc demandé ce que pouvaient signifier ces paroles inexactement citées par Christ dans la loi ? Dans toutes les autres références de Christ à la loi ancienne, il ne cite qu'une seule prescription : vous ne tuerez point, vous ne commettrez point l'adultère, vous ne vous parjurez point, œil pour œil... et, en regard de chacune de ces prescriptions, est formulée la doctrine correspondante. Ici, on cite deux prescriptions qui s'opposent : Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; il est donc évident que cette opposition entre les deux prescriptions de l'ancienne loi relativement au prochain et à l'ennemi doit être la base de la nouvelle loi. Afin de comprendre plus clairement en quoi consistait cette différence, je me demandai : que signifient dans le langage évangélique les mots « prochain » et « ennemi » ? Après avoir consulté les dictionnaires et les contextes de la Bible, je me suis convaincu que toujours le mot « prochain » ; dans le langage des Hébreux, désigne un Hébreu. L'Évangile, dans la parabole du Samaritain, donne

la même définition du mot prochain. D'après la conception d'un Juif légiste, qui demande : qui est mon prochain ? le Samaritain ne pouvait être le prochain. La même définition du prochain se trouve dans les Actes (vii 27). Prochain, dans le langage évangélique, veut dire compatriote, homme de la même nationalité. C'est pourquoi, en supposant que l'antithèse dont Christ se sert dans ce passage en citant les paroles de la loi : Vous avez entendu : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi, consiste dans l'opposition des mots compatriote et étranger, je me demande ce qu'est un ennemi d'après les idées juives, et je trouve la confirmation de ma supposition. Le mot « ennemi » s'emploie dans les Évangiles presque toujours dans le sens non pas d'ennemi personnel, mais d'ennemi du peuple (Luc, I, 71-74 ; Matth., xxii, 44 ; Marc, xii, 36 ; Luc, xx, 43 et suivants). Le singulier, auquel est employé le mot « ennemi », dans ce verset : *Vous haïrez votre ennemi* — m'incite à penser qu'il s'agit ici de peuple ennemi. Le singulier signifie qu'il est question de la totalité du peuple ennemi. Dans l'Ancien Testament, la conception de peuple ennemi s'exprime toujours par le singulier.

Aussitôt que j'eus compris cela, aussitôt s'évanouit la difficulté : pourquoi et comment Christ, qui citait chaque fois les paroles authentiques de la loi, ici, tout d'un coup, cite-t-il des pa-

roles qui n'ont pas été dites. Il suffit seulement de comprendre le mot ennemi dans le sens de peuple ennemi et prochain dans le sens de compatriote pour que cette difficulté disparaisse. Christ dit de quelle manière, d'après la loi de Moïse, il est prescrit aux Hébreux de se comporter avec les peuples ennemis. Tous ces passages dispersés dans les divers livres des Écritures, où il est prescrit d'opprimer, de tuer, d'exterminer les autres peuples, Christ les résume d'un mot : haïr — faire du mal à l'ennemi. Il dit : Vous avez entendu qu'il faut aimer les siens et haïr les peuples ennemis ; et moi je vous dis : Aimez tous les hommes, à quelque nationalité qu'ils appartiennent. Et aussitôt que j'eus compris ainsi ces paroles, aussitôt disparut la difficulté principale, la manière dont il faut comprendre les paroles : aimez vos ennemis. On ne peut aimer ses ennemis personnels. Mais on peut aimer les hommes d'une nation ennemie, à l'égal de ses compatriotes. Pour moi il devenait évident que Christ a dit que les hommes sont tous habitués à considérer leurs compatriotes comme le prochain et les étrangers comme des ennemis, et qu'il réproouve cela. Il dit : La loi de Moïse établit une différence entre l'Hébreu et le non Hébreu — qui est l'ennemi, et moi je vous dis : ne faites pas cette différence. Et, en effet, d'après Matthieu et Luc, aussitôt après ce commandement, il est dit que pour Dieu tous les hommes sont égaux,

que tous sont réchauffés par le même soleil, et profitent de la même pluie; que Dieu ne fait pas de différence entre les peuples et prodigue le même bien à tous les hommes; que les hommes doivent agir entre eux sans distinction de nationalité et non comme les *païens*, qui se divisent en nationalités distinctes.

Ainsi, de tous côtés, se confirmait pour moi le sens simple, important, clair, pratique, des paroles de Christ. Bien plus, au lieu d'une règle obscure et vague, je trouvais une règle claire, précise, importante et facile à pratiquer : ne pas faire de différence entre son peuple et l'étranger, et s'abstenir de tout ce qui résulte de cette différence, de l'hostilité envers les étrangers, des guerres, de la participation à la guerre, de tous préparatifs de guerre; mais établir avec tous, quelle que soit leur nationalité, les mêmes rapports qu'avec ses compatriotes.

Tout cela était si simple et si clair que je me demandais avec étonnement comment je ne l'avais pas compris du premier abord.

La raison de mon incompréhension dans ce cas était la même que pour la proscription des tribunaux et du serment. Il est très difficile de comprendre que ces tribunaux inaugurés par des *Te Deum* chrétiens, bénits par ceux qui se considèrent les gardiens de la loi du Christ, que ces mêmes tribunaux soient incompatibles avec la religion de

la doctrine du Christ, et soient diamétralement opposés à cette doctrine. Il est encore plus difficile de deviner que ce même serment, que nous font prêter les gardiens de la loi de Christ, est directement réprouvé par cette loi; de même il est terriblement difficile de deviner que ce qui, dans notre vie, est considéré non seulement comme essentiel et naturel, mais comme ce qu'il y a de plus beau et de plus noble, l'amour de la patrie, sa défense, sa gloire, la lutte avec ses ennemis, etc., il est terriblement difficile de deviner que tout cela est non seulement un crime envers la loi du Christ, mais un désaveu complet de cette loi. Notre vie est si éloignée de la doctrine du Christ, qu'à cause de cet éloignement nous avons beaucoup de peine à la comprendre. Nous sommes restés si sourds à ce qu'il nous a recommandé comme règles de la vie, nous avons tellement oublié ses exhortations, non seulement de ne pas tuer, mais de ne pas se mettre en colère, de ne pas se défendre, de présenter la joue, d'aimer ses ennemis; nous sommes maintenant tellement habitués à appeler les hommes qui consacrent toute leur vie au meurtre l'armée du Christ, à entendre des prières adressées au Christ pour s'assurer la victoire sur les ennemis, à mettre notre orgueil et notre gloire dans le meurtre, à ériger l'épée, symbole du meurtre, en une espèce d'objet sacré au point qu'un homme privé de ce symbole — de son épée, est un homme

déshonoré, maintenant nous sommes arrivés à un tel point qu'il nous semble que Christ n'a pas interdit la guerre et que, s'il l'avait interdite, il l'aurait dit plus clairement.

Nous oublions que Christ ne pouvait pas se figurer que les hommes qui auraient foi dans sa doctrine d'humilité, d'amour, de fraternité universelle pourraient jamais, avec calme et sciemment, organiser le meurtre de leurs frères.

Christ ne pouvait se figurer cela, c'est pourquoi il ne pouvait défendre à un chrétien la guerre, de même qu'un père qui exhorte son fils à vivre en honnête homme, sans jamais faire de mal à personne et en donnant aux autres ce qu'il possède, ne peut pas défendre à son fils de tuer les gens sur la grand'route. Aucun des apôtres, aucun des disciples de Christ des premiers siècles du christianisme n'a pu se figurer la nécessité d'interdire à un chrétien ce genre de meurtre qu'on appelle la guerre. Voici par exemple ce que dit Origène dans sa réponse à Celse, chapitre LXIII.

Il dit : « Celse nous exhorte d'aider de toutes nos forces l'empereur, de prendre part à ses travaux législatifs, de prendre les armes pour lui, de servir sous ses drapeaux et, en cas de besoin, de mener ses troupes au combat. Il convient de répondre à cela qu'à l'occasion nous prêtons notre assistance aux souverains ; mais une assistance pour ainsi dire divine, parce que nous sommes revêtus d'une

armure divine. Par cette ligne de conduite nous obéissons ainsi à la voix de l'apôtre : « Je vous conjure avant tout, dit-il, de prier, d'implorer et de rendre grâce pour tous les hommes, pour les souverains et les dignitaires ». Ainsi, plus un homme est pieux, plus il est utile aux souverains, et son utilité est plus efficace que l'utilité d'un soldat qui, s'étant enrôlé sous les drapeaux, tue autant d'ennemis qu'il le peut. Outre cela, nous pouvons répondre aux gens qui, ne connaissant pas notre religion, exigent de nous que nous exterminions des hommes : Vos sacrificateurs ne souillent pas non plus leurs mains pour que votre Dieu agrée leurs sacrifices. De même pour nous. »

Et, ayant expliqué que les chrétiens rendent de plus grands services que les soldats par leur vie paisible, Origène dit, en terminant le chapitre : « Ainsi nous luttons mieux que qui que ce soit pour le salut de l'empereur. Il est vrai *que nous ne servons pas sous ses drapeaux. Et nous ne servirons pas quand bien même il nous y forcerait.* »

C'est ainsi que les chrétiens des premiers siècles envisageaient la guerre, et c'était ainsi que leurs maîtres parlaient aux puissants du monde, à une époque où les martyrs périssaient par centaines et par milliers pour avoir confessé la religion du Christ.

Et maintenant? Maintenant il n'est même pas question de savoir si un chrétien peut aller à la

guerre. Tous les jeunes gens élevés d'après la doctrine de l'Église dite chrétienne, se rendent chaque automne, à dates fixes, dans les bureaux de recrutement et, sous la direction de leurs prêtres, renoncent à la loi de Dieu. Ce n'est que récemment qu'un paysan refusa de s'enrôler au nom de l'Évangile. Les docteurs de l'Église expliquèrent au paysan son erreur ; mais celui-ci n'ayant pas ajouté foi à leurs paroles, et s'en tenant à celles du Christ, on le jeta en prison et on l'y garda jusqu'à ce qu'il eût renoncé à Christ. Et tout cela se passe après que nous, chrétiens, avons reçu de notre Dieu, il y a dix-huit cents ans, un commandement clair et précis : « Ne considérez pas les hommes de nationalités différentes de la vôtre comme des ennemis, mais considérez tous les hommes comme des frères et entretenez avec eux les mêmes rapports qu'avec ceux de votre nation ; c'est pourquoi non seulement ne tuez pas ceux qu'on appelle les ennemis, mais aimez-les et faites-leur du bien. »

Après que j'eus compris de cette façon ces commandements de Christ, si simples, si précis, ne nécessitant point de commentaires, je me suis demandé : Qu'arriverait-il si le monde chrétien avait foi dans ces commandements, non pas dans ce sens qu'il faut les chanter ou les lire pour s'attirer la faveur de Dieu, mais qu'il faut les mettre en pratique pour assurer le bonheur des hommes ? Qu'advien-

drait-il si les hommes croyaient à la nécessité d'observer ces commandements au moins aussi sérieusement qu'ils croient qu'il faut prier tous les jours, aller à la messe le dimanche, jeûner chaque vendredi, et faire ses dévotions chaque année? Qu'advierait-il si les hommes avaient foi dans ces commandements au moins autant qu'ils ont foi dans les prescriptions de l'Église? Et je me représentais la société chrétienne qui vivrait et élèverait des générations d'après ces commandements. Je me figurais qu'on nous enseignait à nous tous et à nos enfants, dès le bas âge, par les paroles et les actes, non pas ce que l'on nous enseigne maintenant, c'est-à-dire que l'homme doit conserver sa dignité, défendre ses droits contre les autres (ce qu'on ne peut faire sans offenser et abaisser les autres), mais qu'on nous enseignait que nul homme n'a aucune espèce de droit et ne peut être ni au-dessus ni au-dessous de personne; que celui qui veut dominer les autres s'abaisse et s'avilit; qu'il n'y a pas d'état plus humiliant pour l'homme que l'état de colère contre son semblable; que ce qui me paraît dans un autre méprisable et insensé ne peut excuser ni ma colère ni mon hostilité contre lui. Je me figurais qu'au lieu de l'organisation actuelle de notre vie, — depuis les vitrines des magasins jusqu'aux théâtres et les toilettes des femmes qui éveillent la convoitise des sens, — on nous inspirait à nous et à nos enfants,

par la parole et l'exemple, la conviction que la lecture des livres lascifs, les théâtres et les bals, constituent une distraction des plus vulgaires, et que chaque acte dont le but est d'orner le corps ou de le montrer est des plus bas et des plus vilains. Au lieu de l'organisation de notre vie, d'après laquelle on considère comme nécessaire et bon qu'un jeune homme se débauche avant le mariage, et comme une chose toute naturelle que les époux se séparent, au lieu de donner patente légale au métier des femmes vouées à la dépravation, au lieu d'admettre et de sanctionner le divorce, au lieu de tout cela je me figurais que, par l'exemple et la parole, on nous inspirait la conviction que le célibat, l'existence solitaire d'un homme mûr pour les rapports sexuels et n'y ayant pas absolument renoncé est une monstruosité et une honte; que l'abandon de celui ou de celle qu'on a choisi pour aller avec un autre, ou une autre, est non seulement un acte contre nature, comme l'inceste, mais un acte cruel et inhumain. Au lieu de trouver naturel que toute notre existence soit basée sur la violence, que chacune de nos joies nous soit fournie et garantie par la force, que chacun de nous soit tour à tour, de l'enfance à la vieillesse, victime ou bourreau, je me figurais qu'on nous inspirait à tous, par l'exemple et par la parole, la conviction que la vengeance est le sentiment le plus bas et le plus bestial, que la violence non seulement est

l'acte le plus honteux, mais encore celui qui prive l'homme du vrai bonheur; que les vraies joies de la vie sont celles qui n'ont pas besoin d'être garanties par la force; que la plus grande considération appartient non pas à celui qui amasse le plus de richesses pour lui-même au détriment des autres et a le plus de serviteurs, mais à celui qui sert le plus les autres et qui donne le plus aux autres. Au lieu de considérer comme bon et légal de prêter serment et de mettre ce que nous avons de plus précieux, c'est-à-dire notre vie, à la disposition de n'importe qui, je me figurais qu'on nous enseignait que la volonté éclairée de l'homme est la chose la plus sainte, que l'homme ne peut la mettre à la disposition de personne, et que promettre par serment quoi que ce soit, c'est renoncer à son être raisonnable et outrager ce que nous possédons de plus sacré. Je me figurais qu'au lieu de ces haines nationales qu'on nous inspire sous forme de l'amour de la patrie, au lieu de cette glorification du meurtre — la guerre, qu'on nous représente dès l'enfance comme l'acte le plus noble, on nous enseignait au contraire la terreur et le mépris de toutes ces choses d'État, militaires et diplomatiques, qui servent à diviser les hommes; qu'on nous apprenait à considérer comme un signe de barbarie la division des hommes en États politiques, la diversité des codes et des frontières; que faire la guerre, c'est-à-dire massa-

erer des étrangers, des inconnus, sans le moindre motif, est le plus horrible forfait dont seul peut être capable un homme égaré et dépravé, tombé au degré de la bête. Je me figurais que tous les hommes en étaient arrivés à cette conviction et je me suis demandé : Qu'advierait-il alors ?

Auparavant je me demandais quelles pouvaient être les conséquences pratiques de la doctrine de Christ, telle que je la comprenais, et je me répondais involontairement : néant. Nous continuerons tous à prier, à jouir de la grâce des sacrements, à croire à la Rédemption, au salut individuel et à celui du monde par Christ, et cependant ce salut ne sera pas le fruit de nos efforts ; il se fera parce que la fin du monde sera arrivée. Le Christ viendra au jour fixé dans sa gloire, pour juger les vivants et les morts, et le règne de Dieu s'établira indépendamment de notre vie. Maintenant, la doctrine de Christ, telle qu'elle se révélait à moi, avait encore une autre signification : l'établissement du royaume de Dieu sur la terre dépendait aussi de nous. Et c'était la pratique de la doctrine du Christ, formulée dans les cinq commandements, qui établissait ce règne de Dieu. Le royaume de Dieu sur la terre, c'est la paix de tous les hommes entre eux. La paix entre les hommes est le plus grand bien sur la terre qui soit à la portée de tous. C'est ainsi que tous les prophètes hébreux concevaient le royaume de Dieu. C'est ainsi que le conçut toujours, invaria-

blement, le cœur humain. Toutes les prophéties promettent la paix aux hommes.

Toute la doctrine de Christ n'a qu'un but, donner le royaume de Dieu — la paix, aux hommes. Dans le Sermon sur la Montagne, dans l'entretien avec Nicodème, dans l'instruction aux disciples, dans tous ses enseignements, il n'est question que de cela, de ce qui divise les hommes, de ce qui les empêche d'avoir la paix et d'entrer dans le royaume de Dieu.

Toutes les paraboles ne sont qu'une description de ce qu'est le royaume de Dieu et de la seule manière d'y entrer, qui est d'aimer ses frères et d'être en paix avec eux. Jean-Baptiste, précurseur du Christ, dit que le royaume de Dieu approche et que Jésus-Christ le donnera au monde.

Christ dit qu'il a apporté la paix en ce monde (Jean, xiv, 27) : « Je vous laisse la paix ; je vous donne ma paix : je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne craignez point. »

Et voici que ses cinq commandements donnent en effet la paix au monde. Tous n'ont qu'un seul but : la paix parmi les hommes. Il suffit que les hommes aient foi en la doctrine du Christ et la pratiquent pour que la paix règne dans le monde, non pas cette paix partielle, incertaine, temporaire, qui est l'œuvre des hommes, mais la paix universelle, inviolable, éternelle.

① Le premier commandement dit : Soyez en paix avec tous, ne vous permettez pas de considérer quelqu'un comme vil ou insensé (Matth., v, 22). Si la paix est violée, faites tout ce que vous pourrez pour la rétablir. Le culte de Dieu est tout entier à faire disparaître l'inimitié entre les hommes (Matth., v, 23-24). Réconciliez-vous à la moindre discussion pour ne pas perdre la paix intérieure qui est la vraie vie. Dans ce commandement tout est dit, mais Christ prévoit les tentations du monde qui troublent la paix parmi les hommes, et il donne le second commandement contre la tentation des rapports sexuels qui troublent la paix. Ne considérez pas la beauté du corps comme un appel à la volupté : gardez-vous de cette tentation (28-30) ; que chaque homme ait une femme, chaque femme un mari, et qu'on ne se quitte plus jamais sous aucun prétexte (32). La seconde tentation qui entraîne les hommes au péché, c'est le serment. Sachez d'avance que c'est un mal et ne vous liez jamais par aucune promesse (34-37). La troisième tentation c'est la vengeance, qui prend le nom de justice humaine ; renoncez à la vengeance, ne l'exercez pas sous prétexte que vous serez molestés. Supportez les offenses et ne rendez pas le mal pour le mal (38-42). La quatrième tentation, c'est la différence des nationalités — l'hostilité, entre les peuples et les États. Sachez que tous les hommes sont frères et fils du même Dieu ; ne

②

③

④

rompez pas la paix avec qui que ce soit au nom de la nationalité (43-48). Si les hommes s'abstiennent de pratiquer un seul de ces commandements la paix sera violée. Si les hommes pratiquent tous ces commandements, le règne de la paix s'établira sur la terre. Ces commandements excluent tout le mal de la vie des hommes.

La pratique de ces commandements doit rendre la vie humaine telle que la cherche et la désire l'âme humaine. Tous les hommes seront frères, chacun sera en paix avec les autres et jouira de tous les biens de la terre jusqu'au terme qui lui est accordé par Dieu. Les hommes feront de leurs glaives des charrues et de leurs épées des faux. Alors viendra ce royaume de Dieu, ce règne de la paix qu'ont annoncé tous les prophètes, qui était proche du temps de Jean-Baptiste et que Christ proclama et annonça en citant les paroles d'Esaië : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint; il m'a envoyé pour annoncer l'évangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour publier la liberté aux captifs et le recouvrement de la vue aux aveugles; pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression, et pour publier l'année favorable du Seigneur (Luc, iv, 19; Esaïe, lxi, 1-2).

Les commandements de la paix donnés par Christ, simples, clairs, prévoyant tous les cas de discussion et les prévenant tous, découvrent le

royaume de Dieu sur la terre. Donc Christ est bien réellement le Messie. Il a accompli ce qui a été promis. Nous seuls n'accomplissons pas ce que l'humanité désire éternellement, ce pourquoi nous avons prié et prions.

VII

Pourquoi donc les hommes ne font-ils pas ce que Christ leur a dit, ce qui leur donnerait le bonheur qu'ils ont toujours désiré? De tous côtés j'entends la même chose : « La doctrine de Christ est admirable et sa pratique, il est vrai, établirait le royaume de Dieu sur la terre, mais elle est difficile et, par conséquent, impraticable ».

La doctrine du Christ qui enseigne comment les hommes doivent vivre est divine, bienfaisante, mais elle est difficile à pratiquer. Nous répétons cela et l'entendons répéter si souvent que la contradiction que renferment ces paroles ne nous frappe pas.

Le propre de la nature humaine est de faire ce qui lui convient le mieux. Toute doctrine sur la vie de l'homme n'est que l'enseignement de ce qui convient le mieux aux hommes. Si les hommes

savent ce qui vaut le mieux pour eux, comment peuvent-ils dire qu'ils voudraient le faire mais ne le peuvent pas ? Les hommes ne peuvent pas faire ce qui est le pire pour eux et ils ne peuvent pas faire ce qui pour eux est le mieux.

L'activité raisonnable de l'homme s'est toujours appliquée à rechercher ce qui lui convient le mieux parmi les contradictions dont est remplie la vie de l'individu et de toute l'humanité.

Les hommes se disputent la terre, les objets qui leur sont nécessaires, puis ils arrivent à tout se partager et appellent cela propriété, et, malgré ses inconvénients, ils maintiennent la propriété.

Puis, les hommes se disputent les femmes et abandonnent leurs enfants, puis ils trouvent qu'il vaut mieux avoir chacun sa famille, et bien qu'il soit très difficile de nourrir une famille, ils maintiennent la propriété, la famille, et beaucoup d'autres choses. Lorsque les hommes trouvent une chose avantageuse, ils l'adoptent malgré ses difficultés. Que peut donc signifier cette phrase : La doctrine de Christ est admirable, la vie selon la doctrine de Christ est la meilleure, mais nous ne pouvons pas vivre autrement parce que « c'est difficile » ?

Si le mot « difficile » doit être compris dans ce sens qu'il est difficile de sacrifier ses convoitises passagères pour acquérir un bien plus grand, pourquoi ne disons-nous pas qu'il est difficile de labourer pour se procurer du pain, de planter un

pommier pour avoir des pommes ? Chaque homme doué de quelque raison sait qu'il faut supporter des difficultés pour se procurer le moindre bien. Et voilà que nous disons que la doctrine du Christ est admirable, mais impossible à pratiquer parce qu'elle est difficile. Elle est difficile parce qu'elle exige que nous nous privions de certaines jouissances. On croirait que nous n'avons jamais entendu dire qu'il est parfois préférable de supporter des privations au lieu de satisfaire tous ses désirs.

L'homme peut tomber à l'état de bête. Mais quand il raisonne, l'homme ne peut pas dire qu'il voudrait se ravalier à l'état de bête. Du moment qu'il raisonne, il a la conscience d'être doué de raison, et il distingue ce qui est raisonnable de ce qui ne l'est pas. La raison ne prescrit rien, elle ne fait qu'éclairer.

Dans l'obscurité, je me meurtris les mains et les genoux en cherchant la porte. Quelqu'un entre avec de la lumière et je vois la porte. Je ne puis plus aller me heurter contre le mur quand je vois la porte, et encore moins puis-je dire que je vois la porte, qu'il est mieux de passer par la porte, mais, comme c'est difficile, que je veux continuer à me meurtrir les genoux contre le mur.

Dans cet admirable raisonnement : la doctrine chrétienne est très belle et assure le bonheur au monde ; mais les hommes sont faibles, les hommes sont méchants, ils veulent faire le mieux et font

le pire, c'est pourquoi ils ne peuvent faire le mieux, — il y a un malentendu évident.

Ici, évidemment, il ne s'agit pas d'une faute de raisonnement, mais de tout autre chose. Il doit y avoir là quelque conception fausse.

La conception fausse qui a conduit à cette aberration, c'est ce qu'on appelle la religion chrétienne dogmatique, celle qui est enseignée dès l'enfance à tous ceux qui professent le christianisme de l'Église, d'après les différents catéchismes orthodoxes, catholiques et protestants.

Cette religion, d'après la définition des fidèles mêmes, consiste à accepter comme réel ce qui ne l'est pas. (Cela est dit chez Paul et se répète dans toutes les théologies et dans tous les catéchismes comme la meilleure définition de la foi). Et voilà, cette foi en l'existence de ce qui n'est pas a conduit les hommes à cette affirmation singulière que la doctrine de Christ est excellente pour les hommes, mais qu'ils ne peuvent sur elle fonder leur vie.

Voici ce que dit cette religion : Un Dieu unique en trois personnes, qui existe de toute éternité, s'avisa un jour de créer tout un monde d'esprits. Ce Dieu de bonté créa ce monde d'esprits pour leur bien, mais il arriva qu'un de ces esprits devint méchant, et, partant, malheureux. Beaucoup de temps s'écoula et Dieu créa un autre monde matériel. Puis Dieu créa l'homme bienheureux, im-

mortel et sans péché. La félicité de l'homme consistait à jouir de la vie sans travail ; son immortalité, en ce qu'il devait toujours vivre ainsi ; son innocence, en ce qu'il n'avait pas la notion du mal.

Cet homme fut séduit dans le paradis par cet esprit de la première création qui était devenu méchant. Ce fut la chute de l'homme qui engendra une humanité déchue comme lui, et à dater de ce moment les hommes durent travailler, et ils connurent les maladies, la souffrance, la mort, la lutte physique et morale ; c'est-à-dire que l'homme est devenu réel, tel que nous le connaissons. L'état de l'homme qui travaille, qui souffre, qui choisit le bien et repousse le mal, qui meurt, cet état qui est la réalité et en dehors duquel nous ne pouvons rien concevoir n'est pas, selon la doctrine de cette religion, l'état normal de l'homme, mais un état accidentel et temporaire.

Bien que cet état, selon cette doctrine, dure depuis l'expulsion d'Adam du paradis, c'est-à-dire depuis le commencement du monde, les fidèles doivent croire que c'est un état accidentel et temporaire. D'après cette doctrine, le Fils de Dieu — Dieu lui-même, la seconde personne de la Trinité, fut envoyé par Dieu sur la terre, sous l'aspect d'un homme, pour tirer les hommes de cet état anormal, accidentel, pour les délivrer de tous les maux que leur a infligés ce même Dieu à cause du péché

d'Adam, et les ramener à leur état antérieur, normal, de félicité, d'innocence et d'oisiveté. D'après cette doctrine, la seconde personne de la Trinité, Christ, justement parce que les hommes l'ont mis à mort, a racheté le péché d'Adam et a mis fin à cet état anormal de l'homme qui durait depuis le commencement du monde. A partir de ce moment l'homme qui a foi en Christ est redevenu tel qu'était l'homme dans le paradis, c'est-à-dire immortel, innocent et oisif.

Cette doctrine s'étend peu sur la partie pratique de la rédemption en vertu de laquelle la félicité serait revenue sur terre, parce qu'il est difficile d'affirmer à ceux qui sont exténués par le travail et qui souffrent, quelque croyants qu'ils soient, qu'il n'est pas pénible de travailler ni pénible de souffrir. Mais la partie de la doctrine d'après laquelle la mort ni le péché n'existent plus est affirmée avec une force particulière.

On affirme que les morts ne sont pas morts. Et comme ils ne peuvent dire qu'ils sont morts ni qu'ils sont vivants, de même qu'une pierre ne peut pas affirmer qu'elle peut ou ne peut pas parler, cette absence de dénégation est admise comme preuve, et on affirme que les morts ne sont pas morts. Avec plus de solennité et d'assurance encore, on affirme que, depuis la venue du Christ, l'homme qui a foi en lui se délivre du péché, c'est-à-dire que depuis la venue du Christ, l'homme n'a

plus besoin de s'éclairer dans la vie par la raison ni de choisir ce qui est préférable pour lui. Il lui suffit de croire que Christ l'a racheté du péché, et le voilà infaillible et parfait. D'après cette doctrine, les hommes doivent se persuader que leur raison est impuissante et que, précisément à cause de cela, ils sont infaillibles.

Le vrai croyant doit être convaincu que, depuis Christ, la terre produit sans travail, que les enfants naissent sans souffrances, que les maladies n'existent plus, ni la mort, ni le péché; en un mot, il doit croire que ce qui n'est pas est et que ce qui est n'est pas.

Telle est la doctrine de la religion chrétienne dogmatique.

Cette doctrine paraît inoffensive. Mais l'erreur n'est jamais inoffensive — et ses conséquences sont d'autant plus graves qu'il s'agit d'une chose plus importante. Or il s'agit ici de toute la vie de l'homme.

La vraie vie, d'après cette doctrine, c'est la vie bienheureuse, sans péché et éternelle, c'est-à-dire une vie chimérique. Mais la vie que nous connaissons, dont nous vivons, est, d'après cette doctrine, une vie déçue, mauvaise, une simple illusion.

La lutte entre les instincts de la vie animale et de la vie raisonnable telle qu'elle se présente pour chacun de nous, et qui est l'essence de la vie de l'homme, disparaît avec cette doctrine. Cette lutte,

d'après elle, ne fut éprouvée que par Adam au paradis lors de la création. Quant à la question : Mangerai-je ou ne mangerai-je pas ces pommes qui me tentent? elle n'existe pas pour l'homme, d'après cette doctrine. Cette question a été résolue une fois pour toutes par Adam, au paradis. Adam a péché et tous les hommes sont déchus, sans retour, et nos efforts pour vivre raisonnablement sont vains et même impies. Je suis irrémédiablement mauvais, et je dois le savoir. Et mon salut ne dépend pas de mes efforts pour vivre raisonnablement. Non. Adam a péché une fois pour toutes, et Christ, une fois pour toutes, a effacé le mal commis par Adam. C'est pourquoi je dois m'attrister, en spectateur, de la chute d'Adam et me réjouir de la rédemption du Christ.

Tout cet amour pour le bien et la vérité qui est au fond de l'âme de l'homme, tous ses efforts pour éclairer sa conduite par la raison, — toute la vie spirituelle, — tout cela, d'après cette doctrine, est non seulement insignifiant, mais une tentation de l'orgueil.

La vie telle qu'elle est sur la terre, avec ses joies, ses splendeurs, sa lutte de la raison contre les ténèbres, — la vie de tous les hommes qui ont vécu avant moi, toute ma vie à moi, avec ses luttes intérieures et les victoires de ma raison, tout cela n'est pas la vraie vie, c'est la vie déchue, définitivement misérable. La vie vraie, infaillible, n'est

que dans la foi, c'est-à-dire dans l'imagination, c'est-à-dire dans la folie.

Que l'homme rejette l'habitude, contractée dès l'enfance, de croire à tout cela, qu'il essaye d'envisager cette doctrine simplement, en face, qu'il essaye de s'identifier par la pensée à un homme sans préventions élevé hors de cette doctrine, et qu'il s'imagine ce que paraîtra cette doctrine à un tel homme. C'est folie pure.

Si étrange et saisissant que cela me parût, force me fut de le reconnaître, parce que cela seul me donnait l'explication de cette objection insensée faite à la possibilité de pratiquer la doctrine de Christ : *Elle est admirable et donne aux hommes le bonheur, mais les hommes ne peuvent pas la pratiquer.*

Seule une conception qui prend pour la réalité ce qui n'existe pas, et considère comme n'existant pas ce qui est, peut conduire à cette surprenante contradiction. Et cette fausse conception, je la trouvais dans la religion pseudo-chrétienne que l'on enseigne depuis 1.500 ans.

Cette idée que la doctrine du Christ est excellente mais impraticable, ne se rencontre pas seulement chez les croyants, mais chez des gens qui ne croient pas ou pensent qu'ils ne croient pas aux dogmes de la chute et de la rédemption. Et ce sont les hommes de science, les philosophes, en général les hommes instruits, ceux qui se croient

affranchis de tout préjugé qui font cette objection contre la doctrine du Christ, d'être impossible à pratiquer. Ils ne croient à rien, ou se l'imaginent, et c'est pourquoi ils se considèrent comme bien au-dessus de la superstition des dogmes de la chute et de la rédemption. Moi aussi, naguère, je pensais de même. Il me semblait que tous ces savants avaient d'autres raisons pour nier la possibilité de pratiquer la doctrine de Christ. Mais en approfondissant le principe de leur négation, je pus me convaincre que les non croyants comme les croyants ont cette même fausse conception : que notre vie n'est pas ce qu'elle est, mais ce qu'ils se figurent qu'elle devrait être, et cette conception repose bien sur le même fondement que celle des croyants. Ceux qui se disent sceptiques ne croient ni à Dieu ni à Christ ni à Adam, mais ils ont cette conception fautive du droit de l'homme à une vie de béatitude, sur lequel tout est basé. Ils croient à cela, et plus encore que les théologiens.

La science privilégiée et la philosophie ont beau se donner comme les arbitres et les guides de l'esprit humain, elles n'en sont que les servantes. La représentation de la vie leur est toujours donnée, toute prête, par la religion, et la science ne fait que travailler dans la voie que celle-ci lui a tracée. La religion révèle aux hommes le sens de la vie, et la science l'applique aux différentes circonstances de la vie. C'est pourquoi, si la religion donne un

sens faux à la vie humaine, la science, élevée sur cette base religieuse, étendra ce sens faux à la vie des hommes. Voici ce qui est arrivé avec notre science et notre philosophie européennes chrétiennes : Pour l'Eglise le sens fondamental de la vie de l'homme est le droit au bonheur, et ce bonheur n'est pas le résultat de ses efforts, mais de quelque chose d'extérieur. Cette conception du monde est devenue la base de toute notre science et de notre philosophie.

La religion, la science, l'opinion publique clament que la vie que nous menons est mauvaise, mais que la doctrine qui nous enseigne comment on peut devenir meilleur et améliorer ainsi sa vie est une doctrine impraticable.

La religion dit : La doctrine de Christ, dans la mesure où elle tend à améliorer la vie de l'homme par ses forces raisonnables, est impraticable parce qu'Adam est déchu et que le monde est plongé dans le mal.

Cette doctrine est impraticable parce que la vie humaine évolue d'après certaines lois indépendantes de la volonté de l'homme — dit notre philosophie. La philosophie et toute la science disent, en d'autres termes, exactement ce que dit la religion par son dogme du péché originel et de la rédemption.

Dans la doctrine de la rédemption, il y a deux thèses fondamentales : 1) la vie normale de

l'homme est une vie de béatitude, mais notre vie terrestre est misérable et ne peut être améliorée par nos propres efforts; et 2) notre salut est dans la foi.

Ces deux propositions sont devenues la base de la conception du monde pour les croyants et les non croyants, dans notre société pseudo-chrétienne. La seconde a donné naissance à l'Eglise. La première a formé l'opinion publique et nos théories politiques et philosophiques.

Toutes les théories politiques et philosophiques qui cherchent à justifier l'ordre existant, l'hégélianisme et ses rejetons, dérivent de cette proposition. Le pessimisme, qui demande à la vie ce qu'elle ne peut donner, en découle également.

Le matérialisme, avec son affirmation étonnante que l'homme est un processus naturel et rien de plus, est un enfant naturel de cette doctrine qui enseigne que la vie telle qu'elle existe est une vie déchue. Le spiritualisme, avec ses savants adhérents, est la meilleure preuve que le point de vue philosophique et scientifique n'est pas indépendant, mais qu'il est basé sur la doctrine religieuse d'une béatitude éternelle propre à l'homme.

La déformation du sens de la vie a dévoyé toute l'activité raisonnable de l'homme. Le dogme de la chute et de la rédemption de l'homme lui masqua la région la plus importante et la plus légitime de son activité et raya de la

sphère de toutes ses connaissances la notion de ce que l'homme doit faire pour être plus heureux et meilleur. La science et la philosophie, au lieu d'être hostiles au pseudo-christianisme comme elles s'en font gloire, ne travaillent que pour lui. La science et la philosophie traitent de tout ce qu'on veut excepté de ce que l'homme doit faire pour devenir meilleur et vivre mieux. L'éthique, l'enseignement moral, a disparu de notre société pseudo-chrétienne sans laisser de traces.

Croyants et incrédules ne recherchent pas comment nous devons vivre ; ils se demandent pourquoi notre vie terrestre n'est pas telle que nous nous la figurons, et quand elle deviendra telle que nous la souhaitons ?

C'est à cause de cette fausse doctrine, qui a pénétré dans la chair et dans le sang de nos générations, que nous voyons l'homme rejeter cette pomme de la connaissance du bien et du mal qu'il a, selon la légende, mangée en paradis, et, oubliant que toute l'histoire de l'humanité n'est que la solution des contradictions entre la nature raisonnable et la nature animale, il s'obstine à employer sa raison à rechercher les lois historiques de sa nature animale seule.

Les doctrines religieuses et philosophiques de tous les peuples, excepté les doctrines philosophiques du monde pseudo-chrétien, toutes les doctrines que nous connaissons : le judaïsme, le con-

fucianisme, le bouddhisme, le brahmanisme, la sagesse des Grecs — toutes ont pour but de régler la vie humaine et d'expliquer aux hommes ce que chacun doit faire pour devenir meilleur et vivre mieux. Toute la doctrine de Confucius consiste dans le perfectionnement individuel ; le judaïsme dans l'observance des commandements de Dieu ; le bouddhisme ne fait qu'enseigner à chacun comment se soustraire au mal de la vie. Socrate enseignait le perfectionnement personnel au nom de la raison ; les stoïciens reconnaissent la liberté raisonnable comme la seule base de la vraie vie.

— Toute l'activité raisonnable de l'homme ne pouvait avoir d'autre objet que d'éclairer par la raison son aspiration au bien. Le libre arbitre, — dit notre philosophie, — est une illusion, et elle est fière de la hardiesse de cette déclaration. Mais le libre arbitre est non seulement une illusion, c'est un mot vide de sens. Le mot a été inventé par les théologiens et les criminalistes, et le réfuter c'est se battre contre les moulins. Mais la raison, cette raison qui éclaire notre vie et nous pousse à modifier nos actions, n'est pas une illusion et ne peut être niée. Obéir à la raison pour réaliser le bien, en cela consista toujours la doctrine de tous les vrais maîtres de l'humanité, et c'est là aussi toute la doctrine de Christ ; elle est la raison et il est absolument impossible de nier la raison en faisant usage de sa raison.

La doctrine de Christ est la doctrine du fils de l'homme, c'est-à-dire la doctrine de l'aspiration au bien commun à tous les hommes, et c'est la raison, commune à tous les hommes, qui les éclaire dans cette aspiration. (Il est tout à fait superflu de prouver que fils de l'homme veut dire fils de l'homme. Pour sous-entendre dans ces mots quelque chose d'autre que ce qu'ils signifient, il faut établir que Christ employait intentionnellement, pour dire ce qu'il voulait, des mots qui avaient un tout autre sens. Mais si même, comme le veut l'Église, fils de l'homme signifiait fils de Dieu, même dans ce cas, fils de l'homme ne se rapporterait pas moins à l'homme, à son essence, car Christ appelle tous les hommes fils de Dieu).

La doctrine du Christ sur le fils de l'homme — le fils de Dieu, qui est la base de tous les évangiles, est exprimée plus clairement dans l'entretien de Christ avec Nicodème. Chaque homme, dit-il, possède outre la conscience de sa vie matérielle, individuelle, et de sa naissance charnelle d'un père et d'une mère, la conscience de sa naissance divine (Jean, III, 5, 6, 7.) La conscience de ce qu'il y a de libre en chacun de nous, de ce qui existe par soi-même, vient de l'infini, de ce que nous appelons Dieu (11-14). Or, c'est cela même, ce qui est né de Dieu, ce fils de Dieu dans l'homme, que nous devons rehausser en nous, pour posséder la vie véritable (14-17). Le fils de l'homme est fils homo-

gène de Dieu (et non fils unique). Quiconque élèvera en lui-même ce fils de Dieu au-dessus de tout, quiconque croira que la vie n'est qu'en lui, celui-là ne sera pas séparé de la vie. Les hommes s'éloignent de la vie parce qu'ils ne croient pas à la lumière qui est en eux (18-21). (Cette lumière dont parle Jean dans son Évangile quand il dit qu'en elle était la vie, et que la vie était la lumière des hommes.)

Christ enseigne à élever au-dessus de tout le fils de l'homme qui est le fils de Dieu et la lumière des hommes. Il dit : Quand vous aurez élevé (c'est-à-dire mis au-dessus de tout) le fils de l'homme, alors vous reconnaîtrez que je ne dis rien de mon propre chef (Jean, XII, 32, 44, 49). Les Juifs ne comprennent pas sa doctrine et lui demandent qui est ce fils de l'homme qu'on doit élever? (Jean, XII, 34). A cette question il répond (Jean, XII, 35) : « La lumière est encore en vous (1) pour un peu de temps ; marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Car celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. » A la question : Que signifie élever le fils de l'homme? Christ répond : Vivre dans la lumière, qui est en chaque homme.

(1) Dans toutes les traductions de l'Église, on commet à cet endroit une erreur intentionnelle; au lieu des mots *en vous*, ἐν ὑμῖν, partout où se rencontrent ces mêmes mots on lit : *avec vous*.

Le fils de l'homme, d'après la réponse de Christ, c'est la lumière où les hommes doivent marcher tant qu'elle est en eux.

Luc, xi, 35. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres.

Matth., vi, 23. Si donc la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ! dit-il, enseignant les hommes.

Avant et après Christ, les hommes disaient la même chose : Dans l'homme vit la lumière divine descendue du ciel, et cette lumière c'est la raison, et il faut la servir seule et en elle seule réside le bonheur. Cela a été dit par les maîtres des brahmines, par les prophètes hébreux, par Confucius, Socrate, Marc-Aurèle, Épictète, par tous les vrais sages, et non par les compilateurs des théories philosophiques, mais par des hommes qui cherchaient la vérité pour leur bien et pour le bien de tous (1).

(1) Marc-Aurèle dit : « Honore ce qui est le plus puissant dans le monde, ce qui régit le monde et le pénètre ; honore également la puissance qui est en toi. Car elle est semblable à la première. Elle régit et pénètre toute ta personne et dirige toute ton activité. »

Épictète dit : « Dieu a semé sa semence non seulement dans mon père et mon aïeul, mais dans tous les êtres vivants sur la terre, surtout dans les êtres raisonnables, parce que eux seuls entrent en rapport avec Dieu par la raison qui les unit avec lui. »

Dans le livre de Confucius il est dit : « La loi de la grande science consiste à développer et à rétablir le principe lumineux de la raison que nous avons reçue du ciel. » Cette sentence se répète plusieurs fois et constitue la base de la doctrine de Confucius.

Et tout à coup nous déclarons, en vertu du dogme de la rédemption, qu'il est complètement superflu de penser à cette lumière qui est en l'homme, et d'en parler. Songeons, disent les croyants, à la Trinité, aux sacrements, car le salut des hommes dépend non de leurs efforts, mais de la Trinité et de l'accomplissement régulier des sacrements. Songeons, disent les non-croyants, d'après quelles lois l'infiniment petite parcelle de la matière accomplit son évolution dans l'espace et le temps infinis; mais il est superflu de penser aux exigences de la raison humaine au sujet du vrai bien, parce que l'état de l'homme ne s'améliore pas par lui-même, mais par des lois générales que nous découvrirons.

Je suis persuadé que dans quelques siècles, l'histoire de ce qu'on appelle l'activité scientifique de nos fameux siècles de la civilisation européenne sera un sujet fécond d'hilarité et de pitié pour les générations futures. Pendant plusieurs siècles, les savants d'une partie occidentale du grand continent se trouvaient dans un état de folie épidémique, s'imaginant être les possesseurs d'une vie éternelle de béatitude, et ils s'occupaient de diverses élucubrations ayant pour but de préciser comment, d'après quelles lois, cette vie se réalisera pour eux, sans effort de leur part. Et ce qui paraîtra encore plus touchant à l'historien futur, c'est qu'il trouvera que ces hommes avaient eu un

maître qui leur avait indiqué clairement ce qu'ils devaient faire pour rendre leur vie plus heureuse, et que les paroles de ce maître signifiaient pour les uns qu'il viendrait sur les nuages organiser la société; d'autres tenaient ces paroles pour admirables mais impossibles à mettre en pratique, car la vie humaine, différente de ce que nous aurions voulu qu'elle fût, est sans intérêt, et c'est sur l'étude des lois de cette vie que la raison doit se concentrer sans se préoccuper du bien de chaque homme.

L'Église dit : La doctrine de Christ est irréalisable parce que la vie en ce monde est nécessairement mauvaise. Il faut mépriser cette vie et avoir la foi, c'est-à-dire croire en une vie future, bienheureuse, éternelle; il faut continuer ici-bas à vivre comme on vit, et prier.

La philosophie, la science, l'opinion publique disent : La doctrine de Christ est irréalisable parce que la vie de l'homme dépend non pas de sa raison mais de lois générales; aussi, il est inutile de tâcher de vivre conformément à sa raison, mais il faut garder la ferme conviction que, d'après les lois du progrès, notre vie s'améliorera.

Des gens arrivent dans une ferme; ils y trouvent tout ce qu'il faut pour vivre : la maison est fournie de tout, le grenier regorge de blé, les caves et les celliers sont bien garnis; dans la cour il y a des instruments aratoires, des outils, des harnais, des

chevaux, des vaches, des brebis, en un mot tout ce qu'il faut pour une vie d'abondance. Les hommes, de différents côtés, viennent dans cette ferme et commencent à profiter de tout ce qui s'y trouve, mais chacun pour soi, sans penser à rien laisser ni pour ceux qui sont présents ni pour ceux qui pourront venir plus tard. Chacun veut tout accaparer; chacun s'empresse de jouir de ce qu'il peut saisir. Alors commence la destruction de tout, la lutte pour la possession des choses : les vaches à traire, les moutons couverts de toison sont abattus pour la boucherie; les chariots, les établis sont convertis en bois de chauffage; on se bat pour le lait, pour le grain; on renverse, on gaspille plutôt qu'on ne consomme. Personne ne mange tranquillement; on est sans cesse sur le qui-vive, à la merci du plus fort.

Tous ces gens, harassés, battus, affamés, quittent la ferme. Le maître reprend possession de la ferme et l'installe de façon que les hommes y puissent vivre tranquillement. La ferme est de nouveau pleine de vivres. De nouveau les passants s'y rendent, et ce sont les mêmes rixes, le même tumulte : tout est mis au pillage, et de nouveau ces gens harassés, battus et irrités s'en vont pleins de haine en maudissant le maître qui a mal organisé les choses. De nouveau le maître arrange la ferme et de nouveau les mêmes désordres se reproduisent. Enfin, parmi les hôtes de la ferme se

trouve un sage qui leur dit : Frères! ce que nous faisons est mal. Voyez quelle abondance et comme tout est bien ordonné! Il y a ici assez de biens pour nous tous et pour ceux qui viendront après nous, seulement il faut en user raisonnablement. Ne nous arrachons pas ces richesses, mais prêtons-nous mutuellement secours. Labourons, semons, soignons le bétail et tout le monde sera satisfait. Il arriva que certains comprirent ce que disait le sage, et ceux-ci commencèrent à agir de la façon suivante : ils cessèrent de se battre, de s'arracher les choses par la violence et se mirent à travailler. Mais d'autres, qui n'avaient pas entendu les paroles du sage ou qui n'y croyaient pas, continuaient de se battre après avoir gaspillé le bien du maître. D'autres survinrent et il en fut de même. Ceux qui avaient suivi les paroles du sage répétaient : Ne vous battez pas, ne gaspillez pas le bien du maître, vous ne vous en trouverez que mieux. Faites comme l'a dit le maître. Mais il y avait toujours beaucoup de gens qui ne s'en souciaient pas. On raconte qu'il arriva un temps où tout le monde dans la ferme entendit et comprit les paroles du sage et reconnut que Dieu avait parlé par sa bouche, et que le sage lui-même était Dieu en personne, et tous, tenant ses paroles pour sacrées, eurent foi en elles. Mais on raconte qu'après tout cela, au lieu de vivre selon les conseils du sage, personne ne se contenta plus : on se mas-

sacra sans pitié dans une mêlée générale, et tous se mirent à dire : Maintenant nous savons indubitablement qu'il en doit être ainsi, que cela ne peut être autrement.

Que veut donc dire tout cela ? La bête elle-même s'arrange pour manger sans arracher aux autres la nourriture, et les hommes, après avoir appris comment il faut vivre et cru que Dieu lui-même leur avait prescrit de vivre ainsi, vivent encore plus mal sous prétexte qu'il est impossible de vivre autrement. Comment ces gens ont-ils pu continuer de vivre comme auparavant après avoir cru aux paroles du sage ? Voici ce qu'ils ont imaginé. Le sage avait dit : Votre vie dans cette ferme est mauvaise, vivez mieux et elle deviendra bonne. Alors ils se figurèrent que le sage avait condamné toute vie dans cette ferme et leur avait promis une autre vie meilleure, quelque part ailleurs, hors de cette ferme. Et alors ils décidèrent tous que cette ferme n'était qu'une *auberge*, et qu'il ne valait pas la peine de tâcher d'y bien vivre, et que l'important était de ne pas être frustré de cette autre vie promise. C'est la seule manière d'expliquer comment les gens de la ferme, qui ont cru que le sage était Dieu, ou qu'il n'était qu'un sage, aient continué néanmoins à vivre comme par le passé, contrairement aux conseils du sage.

Ces gens ont tout entendu, tout compris, seulement ils n'ont pas voulu entendre que le sage di-

sait : les hommes doivent être les propres artisans de leur bonheur, ici, dans cette ferme où ils se rencontrent; ils se sont imaginé que ce n'était qu'une auberge, et que la ferme promise était quelque part ailleurs. Et voilà l'origine de cet étrange raisonnement qui proclame que les préceptes du sage sont admirables, qu'ils sont la parole de Dieu même, mais qu'il est actuellement difficile de les pratiquer.

Que les hommes cessent seulement de courir d'eux-mêmes à leur perte et d'attendre que quelqu'un vienne à leur aide : Christ sur les nuages, au son des trompettes, une loi historique quelconque, la loi de différenciation et d'intégration des forces. Personne ne viendra à leur aide s'ils ne s'aident eux-mêmes. Et pour s'aider soi-même il ne faut rien attendre ni du ciel, ni de la terre, mais cesser de travailler à sa propre perte.

VIII

Supposons que la doctrine de Christ donne le bonheur au monde; supposons qu'elle est raisonnable et que l'homme, en se basant sur la raison, n'ait pas le droit de la nier; mais que peut faire un seul parmi les hommes qui ne pratiquent pas la doctrine du Christ? Si tous les hommes à la fois s'accordaient pour suivre la doctrine du Christ, alors la pratique en serait possible. Mais un seul homme ne peut agir à l'encontre du monde entier. « Si je suis seul au milieu de gens qui ne pratiquent pas la doctrine du Christ », dit-on ordinairement, « si j'abandonne ce que je possède, si je présente la joue sans me défendre, si je refuse de prêter serment et d'aller à la guerre, on me dépouillera, et, si je ne meurs pas de faim, on me battra à mort; si je survis on me jettera en prison, on me fusillera, et j'aurai sacrifié en vain tout le bonheur de ma vie, toute ma vie. »

Cette objection repose sur le même malentendu que l'objection concernant l'impossibilité de pratiquer la religion de Christ.

On parle ordinairement ainsi et moi-même je pensais de la sorte jusqu'au moment où je me suis affranchi complètement de la doctrine de l'Église.

Christ propose sa doctrine sur la vie comme le salut de cette vie de perdition où sont plongés ceux qui ne suivent pas sa parole, et soudain je me dis que je serais bien aise de la suivre, cette doctrine, mais que je crains de perdre ma vie. Christ apprend à se sauver d'une vie de perdition, et moi je crains de perdre cette vie. C'est donc que je considère cette vie comme excellente et comme quelque chose de réel, et qui m'appartient. C'est dans cette idée que ma vie personnelle, dans le monde, est quelque chose de réel, qui est mon bien, que git le malentendu qui nous dérobe la doctrine de Christ. Christ connaît cette erreur des hommes qui leur fait prendre cette vie personnelle pour quelque chose de réel, leur appartenant, et il leur démontre, par toute une série d'enseignements et de paraboles, qu'ils n'ont aucun droit à la vie jusqu'à ce qu'ils s'assurent la vraie vie, en renonçant à ce mirage de la vie qu'ils appellent la vie.

Pour comprendre la doctrine de Christ sur le salut de la vie, il faudrait auparavant comprendre tout ce qu'ont dit les prophètes, Salomon, Bouddha et tous les sages du monde sur la vie personnelle

de l'homme. On peut, selon l'expression de Pascal, ne pas penser à cela, et porter devant soi un écran qui nous cache l'abîme de la mort où nous allons ; mais il suffit de réfléchir à ce qu'est cette vie isolée, personnelle, de l'homme, pour se convaincre que cette vie, en tant qu'elle est personnelle, n'a pas le moindre sens pour chacun de nous séparément, mais encore qu'elle est une cruelle raillerie pour le cœur et la raison et pour tout ce qui est bon en l'homme. Ainsi, pour comprendre la doctrine de Christ, il faut, avant tout, rentrer en soi-même, réfléchir, il faut qu'il se fasse en nous cette μετανοία, dont parle le précurseur de Christ — Jean-Baptiste, quand il s'adresse à des hommes au jugement brouillé, comme est le nôtre. Il disait : « Avant tout, repentez-vous, c'est-à-dire ressaisissez-vous, sans quoi vous périrez tous. » Il disait : « Déjà la cognée est mise au pied de l'arbre pour l'abattre. La mort et la perdition sont là devant nous. Ne l'oubliez pas ; ressaisissez-vous. » Et Christ commence également son enseignement en disant : « Si vous ne vous amendez, vous périrez tous » (Luc, XIII, 4-5.) On vient raconter à Christ la mort des Galiléens, massacrés par Pilate. Et il dit : « Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert ces choses ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous amendez, vous périrez tous aussi bien qu'eux. Ou pensez-vous que ces

dix-huit personnes sur qui la tour de Siloé est tombée, et qu'elle a tuées, fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem? Non, vous dis-je; mais si vous ne vous amendez, vous périrez aussi bien qu'eux. »

S'il avait vécu de notre temps, en Russie, il aurait dit : Croyez-vous que les personnes qui ont péri dans le cirque de Berditchey, ou sur le talus de Koukouievka, fussent plus coupables que tant d'autres? — Non, mais vous périrez tous également si vous ne vous amendez, si vous ne vous ressaisissez pas, si vous ne trouvez pas dans votre vie ce qui est impérissable. La mort des gens écrasés par la tour, brûlés dans le cirque, vous épouvante, mais votre mort, tout aussi affreuse et tout aussi inévitable, est là, devant vous tous. Et vous avez tort de tâcher de l'oublier. Mais elle viendra à l'improviste et n'en sera que plus hideuse.

Il dit (Luc, XII, 54 57) : Quand vous voyez une nuée qui s'élève du côté d'Occident, vous dites d'abord : Il va pleuvoir; et cela arrive ainsi. Et quand le vent du Midi souffle, vous dites qu'il fera chaud; et cela arrive ainsi. Hypocrites! Vous savez bien discerner ce qui paraît au ciel et sur la terre; et comment ne discernez-vous pas ce temps-ci? Et pourquoi ne discernez-vous pas aussi vous-mêmes ce qui est juste?

Vous savez bien prévoir le temps qu'il fera d'après des indices, comment donc ne voyez-vous

pas ce qui vous arrivera ? Vous aurez beau fuir le danger, protéger votre vie matérielle par tous les moyens imaginables, malgré tout, si ce n'est Pilate, c'est une tour qui vous tuera, et, si ce n'est ni l'un ni l'autre, vous mourrez dans votre lit dans des souffrances bien plus grandes.

Faites un simple calcul, comme celui que font les gens du monde, quand ils projettent quelque chose, une entreprise quelconque, la construction d'une maison ou l'achat d'une campagne, par exemple.

Luc, xiv, 28-31 : Car qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne s'asseye premièrement et ne calcule la dépense, pour voir s'il a de quoi l'achever ; (29) de peur qu'après qu'il en aura posé les fondements, et qu'il n'aura pu achever, tous ceux qui le verront ne viennent à se moquer de lui, (30) et ne disent : Cet homme a commencé à bâtir et n'a pu achever ? (31) Ou qui est le roi qui, marchant pour livrer bataille à un autre roi, ne s'asseye premièrement, et ne consulte s'il pourra avec dix mille hommes aller à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille ?

Quoi de plus insensé, en effet, que de travailler à ce qui ne sera jamais terminé, quoi qu'on fasse. La mort arrivera toujours avant que soit achevée l'édification de la tour de ton bonheur de ce monde. Et si tu sais d'avance que, quoi que tu fasses pour lutter avec la mort, ce n'est pas toi,

mais elle, qui aura le dessus, ne vaut-il pas mieux renoncer à lutter avec elle, et ne point mettre tout ton cœur dans ce qui périt sûrement, mais l'attacher à ce qui ne peut pas être détruit par la mort inévitable?

Luc, XII, 22-27. Alors il dit à ses disciples : C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez point en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez ; ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtu. (23) La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. (24) Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'ont point de cellier ni de grenier, et toutefois Dieu les nourrit : combien ne valez-vous pas plus que des oiseaux? (25) Et qui de vous peut, par ses inquiétudes, ajouter une coudée à sa taille? (26) Si donc vous ne pouvez pas même faire les plus petites choses, pourquoi vous inquiétez-vous du reste? (27) Considérez comment les lis croissent : ils ne travaillent ni ne filent ; cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a point été vêtu comme l'un d'eux.

Quelque peine que l'on prenne pour sa nourriture et son corps, nul ne peut ajouter une heure à sa vie (1). N'est-il pas absurde de s'inquiéter d'une chose que nous ne pouvons accomplir?

(1) Ces mots sont inexactement traduits : le mot *ἡλικία*, veut dire âge de la vie. Par conséquent toute la phrase veut dire : ne peut ajouter une heure à sa vie.

Vous savez que votre vie matérielle finira par la mort, et vous prenez la peine de vous l'assurer par la richesse. La vie ne peut pas être assurée par ce que l'on possède. Sachez que c'est un leurre.

Le sens de la vie, dit Christ, n'est pas dans ce que nous possédons ou accumulons; il doit être dans quelque chose d'autre.

Il dit (Luc, XII : 16-21). Les terres d'un homme riche avaient rapporté avec abondance; (17) et il disait en lui-même : Que ferai-je? car je n'ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte (18). Voici, dit-il, ce que je ferai : J'abattrai mes greniers et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens; (29) puis je dirai à mon âme : Mon âme tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois et te réjouis. (20) Mais Dieu lui dit : Insensé! cette même nuit ton âme te sera redemandée; et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il? (21) Il en est ainsi de celui qui amasse des biens pour soi-même, et qui n'est point riche en Dieu.

La mort nous menace à chaque instant. Il dit (Luc, XII, 35, 36, 38, 39, 40) : Que vos reins soient ceints et vos chandelles allumées. (36) Et soyez comme ceux qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. (38) Que s'il arrive à la seconde ou à la troisième veille, et qu'il

les trouve dans cet état, heureux ces serviteurs-là. (39) Vous savez que si un père de famille était averti à quelle heure un larron doit venir, il veillerait, et ne laisserait pas percer sa maison. (40) Vous donc aussi soyez prêts ; car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penserez point.

La parabole des vierges attendant le fiancé, celle de la fin du siècle et du jugement dernier, tous ces passages, de l'avis de tous les commentateurs, concernent la fin du monde, et rappellent toujours à chaque homme la mort qui l'attend.

La mort, la mort, la mort vous attend à chaque seconde. Votre vie se passe toujours en vue de la mort. Si vous travaillez pour vous seul, pour votre avenir personnel, vous savez bien que dans l'avenir il n'y a pour vous qu'une chose : la mort. Et cette mort détruit tout ce pour quoi vous avez travaillé. Par conséquent, la vie pour soi ne peut avoir aucun sens. Si la vie raisonnable existe, elle doit être autre, son but ne peut être dans la vie personnelle, dans l'avenir. Pour vivre raisonnablement, il faut vivre de telle façon que la mort ne puisse anéantir la vie.

Luc, x, 41-42 : « Marthe ! Marthe ! tu te mets en peine et tu t'embarrasses de plusieurs choses, mais une seule chose est nécessaire. » Les innombrables choses que nous faisons pour notre avenir ne sont pas nécessaires pour nous : ce n'est qu'un leurre. Une seule chose est nécessaire.

L'homme est condamné à une vie dépourvue de sens et à une mort absurde, s'il ne découvre cette seule chose nécessaire pour la vraie vie. Or c'est précisément cette seule chose qui assure la vraie vie que Christ révèle aux hommes. Il n'invente pas, il ne promet rien de par sa puissance divine; il révèle seulement aux hommes, qu'à côté de cette vie personnelle qui est un leurre, il doit exister quelque chose qui est vérité et non chimère.

Dans la parabole des Vignerons (Matth., xxi, 33-42), Christ montre cette illusion des hommes, qui leur cache la vérité et les pousse à prendre l'apparence de la vie, leur vie personnelle, pour la vraie vie.

Des hommes s'étant établis dans le jardin cultivé d'un propriétaire se figurent qu'ils en sont les maîtres. De cette conception fautive de ces hommes découle toute une série d'actions insensées et cruelles qui aboutissent à leur exil, à leur mort. C'est ainsi que chacun de nous se figure que la vie est sa propriété personnelle, qu'il a droit à cette vie, et peut en jouir comme bon lui semble, sans reconnaître nulle obligation envers qui que ce soit. La conséquence fatale de cette erreur est également pour chacun de nous une série d'actes insensés et cruels suivis de malheurs et de mort. Et de même que les vigneronnes tuent les envoyés du propriétaire et son fils, se figurant que plus ils seront cruels, mieux ils seront garantis, de même

nous nous figurons que plus nous serons cruels, plus nous serons garantis.

Les vigneron qui ne donnent à personne les fruits du jardin, finissent inévitablement par être chassés par le maître; de même pour les hommes qui s'imaginent que leur vie personnelle est la vraie vie. La mort les expulse de la vie; ce n'est pas une punition, c'est une nécessité. parce que les hommes n'ont pas compris le sens de la vie. Comme les habitants du jardin oublient ou ne veulent pas se rappeler qu'ils ont reçu un jardin entouré d'un mur et d'un fossé, pourvu d'un puits, que quelqu'un a travaillé pour eux et compte sur eux pour travailler à leur tour, ainsi les gens qui veulent vivre pour eux-mêmes oublient ou ne veulent pas se rappeler tout ce qui a été fait pour eux avant leur naissance et pendant leur vie; ils oublient qu'ils sont tenus par cela même à travailler à leur tour, et que tous les biens de la vie dont ils jouissent sont des fruits qui doivent être partagés avec d'autres.

Cette nouvelle manière d'envisager la vie, cette *μετάνοια* est la pierre angulaire de la doctrine de Christ, comme il le dit à la fin de cette parabole. D'après la doctrine de Christ, de même que les vigneron vivant dans le jardin qui n'est pas travaillé par eux doivent comprendre et sentir qu'ils sont débiteurs insolubles du propriétaire, de même les hommes doivent comprendre et sentir qu'ils sont

les débiteurs insolvable de quelqu'un, des hommes qui ont vécu avant eux, de ceux qui vivent maintenant et de ceux qui vivront après eux, de celui qui est, fut et sera le principe de tout. Ils doivent comprendre que par chaque heure de leur existence ils confirment cette obligation, et que tout homme qui vit pour soi repousse cette obligation qui le lie à la vie et à son principe, et se prive lui-même de la vie. L'homme doit comprendre qu'en vivant ainsi, il se perd. C'est ce que Christ répète plusieurs fois.

La vraie vie est celle qui ajoute quelque chose au bien accumulé par les générations passées, qui augmente cet héritage dans le présent et le lègue aux générations futures.

Pour participer à cette vie, l'homme doit renoncer à sa volonté personnelle et observer la volonté du Père qui a donné la vie au fils de l'homme.

Jean, VIII, 35 : Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le fils y demeure toujours. Le fils seulement qui observe la volonté du Père a la vie pour toujours, dit Christ, exprimant la même idée en d'autres passages.

Or la volonté du Père de la vie n'est pas la vie personnelle, égoïste, individuelle, mais la vie du fils unique animant les hommes ; c'est pourquoi l'homme ne conserve la vie que quand il la considère comme un gage, comme un talent qui lui est confié par le Père pour le mettre en œuvre au

profit de tous, c'est-à-dire quand il vit de la vie du fils de l'homme.

Matthieu, xxv, 14, 16. Un maître laisse à chacun de ses esclaves une partie de son bien et les quitte sans rien leur dire. Sans avoir reçu d'ordres du maître au sujet de ce bien, les uns comprennent que le bien n'est pas à eux, mais au maître, qu'il faut l'augmenter, et ils travaillent pour le maître. Et les esclaves qui ont travaillé au bien du maître deviennent les associés de la vie du maître ; tandis que ceux qui n'ont pas travaillé sont privés de ce qu'ils avaient reçu.

La vie du fils de l'homme est donnée à tous les hommes, sans qu'il leur ait été dit pourquoi elle leur a été donnée. Les uns comprennent que la vie n'est pas leur propriété personnelle, mais un don qui doit servir à vivre de la vie du fils de l'homme, et ils vivent ainsi. D'autres feignent de ne pas comprendre le but de la vie et ne travaillent pas à cette vie commune. Et les hommes qui travaillent à la vie conservent la vie ; ceux qui ne travaillent pas à la vie la perdent. Christ dit (31-46) en quoi consiste le service du fils de l'homme et quelle est la récompense de ce service. Le fils de l'homme parlera, selon l'expression de Christ, comme un roi (34). Il dira : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif

et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli. Vous n'avez pas vécu de la vie personnelle, mais de la vie du fils de l'homme, c'est pourquoi vous avez la vie éternelle. »

D'après tous les évangiles, Christ n'enseigne que cette vie éternelle, et, quelque étrange que cela paraisse, Christ, qui est ressuscité en personne et qui a promis la résurrection générale, Christ non seulement n'a jamais rien dit pour affirmer la résurrection individuelle et l'immortalité individuelle d'outre-tombe; au contraire, chaque fois qu'il rencontrait cette superstition de la résurrection des morts à la venue du Messie, introduite à cette époque dans le Talmud, et dont il n'y a pas de trace chez les prophètes hébreux, il ne manquait jamais de la repousser.

Les Sadducéens discutaient la résurrection des morts. Les Pharisiens la reconnaissaient comme maintenant les Juifs orthodoxes.

Le rétablissement des morts (et non la résurrection des morts suivant la traduction erronée de ce mot) d'après les croyances des Juifs s'accomplira à la venue du Messie et à l'avènement du royaume de Dieu sur la terre.

Mais lorsque Christ rencontre cette croyance en la résurrection provisoire, locale et charnelle, il la repousse et enseigne sa doctrine sur l'établissement de la vie éternelle en Dieu.

Quand les Sadducéens, qui ne reconnaissent pas

la résurrection des morts, supposant que Christ partage les idées des Pharisiens sur la résurrection, lui demandent « auquel des sept appartiendra la femme des sept frères ? » il répond avec clarté et précision aux uns et aux autres.

Il dit (Matth., xxii, 29-32, Marc, xii, 24-27; Luc, xx, 34-38) : Vous êtes dans l'erreur et ne comprenez ni les écritures ni la toute-puissance de Dieu. Et, contrairement aux idées des Pharisiens, il dit : La résurrection des morts s'opère, mais non charnellement ni personnellement. Ceux qui sont dignes de ressusciter deviennent les fils de Dieu et deviennent comme les anges (la force de Dieu) au ciel, (c'est-à-dire avec Dieu), et pour eux ne peut se poser la question personnelle : à qui sera la femme ? puisqu'en s'unissant à Dieu ils cessent d'exister personnellement. « Quant à la résurrection des morts », dit-il, répondant aux Sadducéens qui ne reconnaissent que la vie terrestre et rien de plus, « n'avez-vous pas lu ce qui a été dit par Dieu dans le buisson ardent : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Si Dieu a dit à Moïse qu'il est le Dieu de Jacob, alors Jacob n'est pas mort pour Dieu, parce que Dieu est le Dieu des vivants et non des morts. *Pour Dieu tous sont vivants.* Dieu étant vivant, cet homme vit qui s'était uni au Dieu éternellement vivant. »

Christ dit, contrairement aux Pharisiens, que le rétablissement de la vie ne peut être charnel et

personnel. Et, contrairement aux Sadducéens, il dit qu'outre la vie personnelle et temporaire, il y a encore la vie dans la communion avec Dieu.

Christ nie la résurrection personnelle, charnelle, mais il reconnaît le rétablissement de la vie en ceci : que l'homme transporte sa vie en Dieu. Christ enseigne le salut de la vie personnelle et suppose ce salut dans la glorification du fils de l'homme et dans la vie en Dieu. Rapprochant sa doctrine de celle des Juifs sur la venue du Messie, il parle aux Juifs de la résurrection du fils de l'homme d'entre les morts, entendant par là non la résurrection charnelle et personnelle des morts, mais l'éveil à la vie en Dieu. Quant à la résurrection personnelle, charnelle, il n'en parle jamais. La meilleure preuve que Christ ne parle jamais de la résurrection des morts est fournie par ces deux passages que citent les théologiens pour confirmer sa doctrine sur la résurrection. Ces deux passages sont ceux de Matthieu, xxv, 31-46, et Jean, v, 28-29.

Dans le premier il est fait mention de la venue comme du rétablissement, du relèvement du fils de l'homme (comme il est dit ailleurs chez Matthieu, x, 23), et ensuite la grandeur et la puissance du fils de l'homme sont comparées aux rois. Dans le second passage il est question de l'établissement de la vraie vie ici-bas, sur cette terre, ainsi qu'il est dit dans le précédent verset 24.

Il suffit de réfléchir au sens de la doctrine de

Christ sur la vie éternelle en Dieu, il suffit de se remémorer la doctrine des prophètes juifs, pour comprendre que si Christ avait voulu propager la doctrine de la résurrection des morts, qui commençait seulement à se glisser dans le Talmud et était l'objet de discussions, il eût alors exprimé nettement et clairement cette doctrine. Au contraire, il a nié cette doctrine, et dans tous les Évangiles on ne peut trouver un seul passage qui la confirme, car les deux passages précités signifient tout autre chose.

Quant à sa propre résurrection, quelque étrange que cela paraisse à ceux qui n'ont pas étudié l'Évangile, *Christ n'en parle jamais nulle part*. Si, comme l'enseignent les théologiens, la base de la foi chrétienne est la résurrection de Christ, le moins qu'on pourrait souhaiter, semble-t-il, c'est que Christ, sachant qu'il ressusciterait et que cela serait le dogme principal de la foi en lui, en eût parlé au moins une fois en termes clairs et précis. Or, non seulement il ne l'a pas dit en termes clairs et précis, mais il n'en a pas dit un mot; pas une seule fois, d'après tous les Évangiles canoniques, il n'en est fait mention. La doctrine de Christ consiste à élever le fils de l'homme, — c'est-à-dire le sens de la vie de l'homme, — à lui permettre de se reconnaître fils Dieu. Dans sa propre individualité, Christ personnifie l'homme qui a reconnu sa filiation avec Dieu (Matthieu, xvi, 13-20). Il

demande à ses disciples ce que disent les hommes de lui — *filis de l'homme*? Ses disciples répondent que les uns le prennent pour saint Jean miraculeusement ressuscité ou pour un prophète; d'autres pour Élie descendu du ciel. Mais vous autres, pour qui me prenez-vous? demande-t-il. Et Pierre, ayant compris Christ comme il se comprenait lui-même, répond : Tu es le Messie, fils du Dieu vivant. Et Christ dit : Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais notre Père qui est aux cieux; c'est-à-dire tu as compris cela non parce que tu as ajouté foi aux explications humaines, mais parce que, te sentant fils de Dieu, tu m'as compris. Et, après avoir expliqué à Pierre que la vraie foi est basée sur le sentiment de cette filiation avec Dieu, Christ dit aux autres disciples (20) de ne pas divulguer d'avance que lui, Jésus, est le Messie.

Après cela Christ dit : que bien qu'on le tourmentera et le mettra à mort, lui, fils de l'homme qui se reconnaît fils de Dieu, ressuscitera cependant et triomphera de tous. Ce sont ces paroles qu'on interprète comme la prophétie de sa résurrection.

Jean, II, 19-22. Matthieu, XII, 40. Luc, XI, 30. Matthieu, XVI, 4, 21. Marc, VIII, 31. Luc, IX, 22. Matthieu, XVII, 23. Marc, IX, 31. Matthieu, XX, 19. Marc, X, 34. Luc, XVIII, 33. Matthieu, XXVI, 32. Marc, XIV, 28. Voilà les quatorze passages que l'on interprète comme prophéties de Christ sur sa résurrection. Dans trois de ces passages, il est question

du séjour de Jonas dans le ventre de la baleine, et, dans un autre, du rétablissement du temple. Dans les dix autres se trouve exprimée l'idée que le fils de l'homme ne peut être anéanti; mais il n'y a pas un mot sur la résurrection de Jésus-Christ.

Dans tous ces passages, le mot « *résurrection* » ne se trouve pas dans l'original. Demandez-en la traduction à des gens qui ignorent les commentaires théologiques mais qui connaissent le grec, jamais personne ne les traduira comme ils sont traduits. Dans le texte original de ces passages nous rencontrons deux mots différents : ἀνίστημι, et ἐγείρω. L'un de ces mots veut dire « rétablir », l'autre : « éveiller, se lever, s'éveiller. » Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent jamais, en aucun cas, signifier « ressusciter ». Pour se convaincre complètement que ni ces mots grecs, ni le mot hébreu *koum*, qui leur correspond, ne peuvent signifier « ressusciter », il suffit d'énumérer les passages de l'Évangile où ces mots sont employés, et ils le sont très fréquemment, et jamais ils ne sont traduits par le mot « ressusciter », « *aufstehen* »; ce mot ne se trouve ni en grec ni en hébreu, parce que la conception qui correspond à ce mot n'existait pas. Pour exprimer en grec ou en hébreu l'idée de résurrection, il faut employer une périphrase; il faut dire : « s'est levé » ou « s'est réveillé d'entre les morts ». Ainsi dans l'Évangile, Matthieu, xiv, 2, où il est question d'Hérode qui croit que Jean-

Baptiste est « ressuscité », il est dit : « réveillé d'entre les morts. » Ailleurs, chez Luc, xvi, 31, dans la parabole de Lazare, pour exprimer cette idée que quand même quelqu'un ressusciterait on ne croirait pas qu'il est ressuscité, il est dit : « Si quelqu'un d'entre les morts se levait. » Mais dans les passages où les mots : *d'entre les morts* ne sont pas ajoutés aux mots : « s'est levé », ou « s'est réveillé », ceux-ci ne peuvent jamais signifier « ressusciter ». Quand Christ parle de lui-même il n'emploie pas une seule fois « d'entre les morts », dans tous les passages que l'on cite pour établir qu'il a prédit sa « résurrection. »

Notre conception de la résurrection était à tel point étrangère à l'idée des Hébreux sur la vie qu'on ne peut pas même se figurer comment Christ aurait pu leur parler de résurrection et d'une vie éternelle, individuelle, réservée à chaque homme. L'idée de la vie future individuelle ne nous vient ni de la doctrine hébraïque ni de celle de Christ. Elle s'est introduite dans la doctrine de l'Église d'un tout autre côté. Si étrange que cela paraisse, on ne peut s'empêcher de dire que la croyance en une vie future individuelle est une conception très basse et très grossière fondée sur la confusion du sommeil et de la mort, idée commune et propre à tous les peuples sauvages. La doctrine hébraïque, et, à plus forte raison, la doctrine chrétienne, était très supérieure à cette conception. Mais nous

sommes tellement convaincus que cette superstition est quelque chose de très élevé, que nous tâchons de prouver le plus sérieusement possible la supériorité de notre doctrine sur les autres, précisément parce que nous avons cette superstition que d'autres, les Chinois ou les Hindous, par exemple, n'ont pas. Ce raisonnement n'appartient pas exclusivement aux théologiens, mais aussi aux libres penseurs, aux historiens savants des religions, Tiele, Max Muller et d'autres, qui, dans leur classification des religions, mettent au premier rang, comme bien supérieures, celles qui partagent cette superstition. Le libre penseur Schopenhauer appelle carrément la religion hébraïque la plus vile (*niederträchtigste*) de toutes les religions parce qu'on n'y trouve pas de trace (*keine Idee*) de l'immortalité de l'âme. Le mot, pas plus que l'idée, n'existait en effet dans la religion hébraïque. La vie éternelle est, en hébreu « *haié-oïlom* ». *Oïlom* veut dire : infini, inébranlable dans le temps. *Oïlom* veut dire aussi : monde — cosmos. La vie universelle, et à plus forte raison la vie éternelle, *haié-oïlom*, est, selon la doctrine hébraïque, l'apanage de Dieu seul. Dieu est le Dieu de la vie, le Dieu vivant. L'homme, selon l'idée hébraïque, est toujours mortel. Dieu seul est toujours vivant. Dans le Pentateuque, l'expression « vie éternelle » se rencontre deux fois : une fois dans le Deutéronome, 169-173, et une fois dans

la Genèse. Dans le Deutéronome, xxxii, 39,40, Dieu dit : « Regardez maintenant que c'est moi, que c'est moi-même, qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi : je fais mourir et je fais vivre, je blesse et je guéris, et il n'y a personne qui puisse se délivrer de ma main ; car je lève ma main vers les cieux et je dis : *Je suis vivant éternellement.* » Dans l'autre passage, Genèse, iii, 22, Dieu dit : « Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous sachant le bien et le mal. Mais maintenant il faut prendre garde qu'il n'avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne *vive éternellement.* » Ces deux seuls cas dans tout l'Ancien Testament (à l'exception d'un chapitre du livre apocryphe de Daniel) de l'emploi de l'expression *vie éternelle*, déterminent clairement la conception des Juifs sur la vie de l'homme, en général, et sur la vie éternelle. La vie en elle-même, selon les Hébreux, est éternelle, elle l'est en Dieu ; mais l'homme est toujours mortel, telle est sa nature.

Nulle part, dans l'Ancien Testament, on ne trouve ce qu'on nous enseigne dans les histoires sacrées — que Dieu insuffla dans l'homme une *âme immortelle*, ou que le premier homme, avant le péché, était immortel. D'après le premier chapitre de la Genèse (chap. I, 26), Dieu a créé l'homme de la même façon que les animaux, de sexes mâle et femelle, et de même leur a ordonné de croître et de

se multiplier. De même qu'à propos des animaux il n'est pas dit qu'ils sont immortels, de même on ne le dit pas de l'homme. Dans le chapitre III, il est dit que l'homme a connu le bien et le mal. Mais, quant à la vie, il est dit très nettement que Dieu a chassé l'homme du paradis, en lui fermant le passage devant l'arbre de la vie. Mais l'homme n'a pas mangé le fruit de l'arbre de la vie et n'a pas reçu « *haié-oïlom* », c'est-à-dire la vie éternelle, et il est resté mortel.

Selon la doctrine des Juifs, l'homme en tant qu'homme est mortel. Il n'a la vie que dans ce sens qu'elle se transmet d'une génération à l'autre et se perpétue dans un peuple. D'après la doctrine des Juifs, la faculté de la vie n'appartient qu'au peuple. Quand Dieu dit : Vous vivrez et ne mourrez point, il s'adresse au peuple. La vie que Dieu a soufflée dans l'homme est mortelle pour chaque être humain en particulier; cette vie se perpétue de génération en génération si les hommes remplissent l'alliance avec Dieu, c'est-à-dire les conditions imposées pour cela par Dieu.

Après avoir formulé toutes les lois et avoir dit que ces lois ne sont pas au ciel mais dans leurs cœurs, Moïse ajoute (Deutéronome, xxx, 15.16): « Regarde, j'ai mis aujourd'hui devant toi tant la vie et le bien, que la mort et le mal; car je te commande aujourd'hui d'aimer l'Eternel, ton Dieu, de marcher dans ses voies, et de garder ses comman-

dements, ses statuts et ses ordonnances, afin que tu vives. » Et, versets 19 et 20 : « Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre contre vous, que j'ai mis devant toi et *la vie* et *la mort*, la bénédiction et la malédiction ; choisis donc la vie afin que tu vives toi et ta postérité, en aimant l'Éternel, ton Dieu, en obéissant à sa voix et en demeurant attaché à lui, car c'est lui qui est ta vie et la longueur de tes jours. »

La principale différence qui existe entre notre conception de la vie humaine et celle des Juifs, c'est que nous considérons notre vie mortelle, qui se transmet de génération en génération, non comme la vraie vie, mais comme une vie déchue, gâtée temporairement par une cause quelconque, tandis que pour les Juifs, au contraire, cette vie est la véritable vie, le bien suprême donné à l'homme à condition qu'il observe la volonté de Dieu. Pour nous, la transmission de cette vie déchue de génération en génération est la transmission d'une malédiction. Pour les Juifs c'est le bien suprême auquel l'homme peut prétendre, à la condition qu'il accomplisse la volonté de Dieu.

C'est précisément sur cette conception de la vie que Christ fonde sa doctrine de la vie véritable ou éternelle qu'il oppose à la vie personnelle et mortelle.

Sondez les Ecritures, dit Christ aux Juifs (Jean, v, 39), car c'est par elles que vous croyez avoir

la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi.

Le jeune homme demande à Christ (Matth., xix, 46) : Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? Christ, en réponse à la question sur la vie éternelle, lui dit : Que si tu veux entrer dans *la vie*, garde les commandements. (Il ne dit pas la vie éternelle, mais tout simplement la *vie*). Il répond la même chose au scribe (Luc, x, 28) : Fais cela et tu vivras. Et de nouveau il dit : « tu vivras », sans ajouter « éternellement ». Christ détermine dans les deux cas ce qu'il faut entendre par vie éternelle. Chaque fois qu'il en parle, il dit aux Juifs exactement ce qui est si souvent formulé dans leur loi : L'accomplissement de la volonté de Dieu est la vie éternelle.

Christ, comme contraste de la vie temporaire, isolée, personnelle, enseigne la vie éternelle que, selon le Deutéronome, Dieu promet à Israël, avec cette différence que, selon les idées des Juifs, la vie éternelle se perpétue seulement dans le peuple élu d'Israël et que, pour posséder cette vie, il faut observer les lois particulières données par Dieu à Israël, tandis que selon la doctrine de Christ, la vie éternelle se perpétue dans le fils de l'homme et, pour la conserver, il faut pratiquer les commandements de Christ qui résument la volonté de Dieu pour toute l'humanité.

Christ oppose à la vie personnelle non pas la vie d'outre-tombe, mais la vie commune qui se fond

avec la vie présente, passée et future de toute l'humanité, la vie du fils de l'homme.

Selon la doctrine des Juifs, on ne pouvait sauver sa vie personnelle de la mort qu'en accomplissant la volonté de Dieu formulée dans la loi de Moïse, d'après ses commandements. A cette condition, seulement, la vie des Juifs ne périssait pas mais passait d'une génération à l'autre, dans le peuple élu de Dieu. Selon la doctrine de Christ, on sauve sa vie personnelle de la mort également en accomplissant la volonté de Dieu formulée dans les commandements de Christ. A cette condition seule, selon la doctrine de Christ, la vie personnelle ne périt pas mais devient éternelle et immuable dans l'union avec le fils de l'homme. La différence consiste en ceci : que le culte rendu au Dieu de Moïse était le culte d'un peuple pour son Dieu, tandis que le culte rendu au Père de Christ est le culte du Dieu de tous les hommes. La perpétuité de la vie dans la postérité d'un peuple était douteuse, parce que le peuple lui-même pouvait disparaître et aussi parce que cette perpétuité dépendait de la postérité selon la chair. La perpétuité de la vie selon la doctrine de Christ est certaine parce que la vie, selon sa doctrine, se transporte dans le fils de l'homme, qui vit selon la volonté de Dieu.

Admettons que les paroles de Christ sur le jugement dernier, la fin du siècle, et autres phrases de l'Évangile de Jean aient le sens d'une promesse de

la vie d'outre-tombe pour les âmes des hommes trépassés; son enseignement sur la lumière de la vie, sur le règne de Dieu garde pour nous le même sens que pour ses auditeurs de jadis, c'est-à-dire que la seule vraie vie, c'est la vie du fils de l'homme conforme à la volonté du Père. Cela est d'autant plus facile à admettre que la doctrine de la vraie vie, conforme à la volonté du Père de la vie, implique la conception de l'immortalité, de la vie d'outre-tombe.

Peut-être est-il préférable de penser que l'homme, après cette vie terrestre employée à satisfaire ses désirs personnels, entrera tout de même en possession d'une vie éternelle, personnelle, dans le paradis, qu'il goûtera toutes les jouissances imaginables; mais croire qu'il en est ainsi, tâcher de se persuader que, pour nos bonnes actions, nous serons récompensés par la félicité éternelle, et que nos mauvaises actions nous vaudront des tourments éternels, croire tout cela ne facilite pas l'intelligence de la doctrine de Christ; au contraire, cela lui enlève sa base principale.

Toute la doctrine de Christ consiste en ce que ses disciples, ayant compris la chimère de la vie personnelle, renoncent à cette vie personnelle et la fassent rentrer dans la vie commune de toute l'humanité, dans la vie du fils de l'homme. Or la doctrine de l'immortalité individuelle de l'âme, non seulement ne porte pas à renoncer à la vie personnelle,

mais au contraire affirme cette individualité pour l'éternité.

D'après les idées des Juifs, des Chinois, des Hindous, et de tous les hommes qui ne croient pas au dogme de la chute et de la rédemption, la vie est la vie telle qu'elle est. L'homme s'unit à une femme, engendre des enfants, les élève, vieillit, et meurt. Ses enfants grandissent ; ils continuent sa vie, qui passe ainsi d'une génération à une autre, comme tout dans le monde : les pierres, la terre, les métaux, les plantes, les animaux, les astres et tout dans l'univers. La vie est la vie et il faut en profiter de son mieux. Vivre pour soi seul n'est pas raisonnable. C'est pourquoi les hommes, depuis qu'ils existent, cherchent une raison de vivre en dehors d'eux-mêmes : ils vivent pour leurs enfants, pour leur famille, pour le peuple, pour l'humanité, pour tout ce qui ne meurt pas avec la vie personnelle.

Au contraire, selon la doctrine de notre Eglise, la vie humaine, ce bien suprême que nous possédons, est représentée comme une petite partie de cette autre vie dont nous sommes privés temporairement. Notre vie n'est pas la vie que Dieu nous réservait, celle qu'il nous devait, c'est une vie dégénérée, mauvaise, déçue, une dérision de la vraie vie, celle que Dieu devait nous donner.

D'après cette conception, la tâche principale de notre vie ne consiste pas à vivre cette vie mortelle

conformément à la volonté de celui qui nous l'a donnée, ou à la rendre éternelle dans les générations, comme l'enseignent les Juifs, ou à l'identifier à la volonté du Père, comme l'enseigne Christ, elle consiste à croire qu'après cette vie commencera la vraie vie.

Christ ne parle pas de cette vie chimérique, que Dieu devait nous donner mais qu'il ne nous donne pas, on n'a jamais su pourquoi. La théorie de la chute d'Adam, de la vie éternelle dans le paradis, et de l'âme immortelle communiquée à Adam, était inconnue à Christ; il n'en a pas parlé et n'a jamais fait la moindre allusion à son existence.

Christ parle de la vie telle qu'elle est, telle qu'elle sera toujours. Nous parlons d'une vie que nous nous sommes figurée et qui n'a jamais existé; comment donc pourrions-nous comprendre la doctrine du Christ ?

Christ ne pouvait supposer chez ses disciples une interprétation aussi étrange. Il suppose que tous les hommes comprennent nécessairement l'anéantissement de la vie personnelle et il leur révèle une vie impérissable. Il offre le vrai bien à ceux qui souffrent, mais à ceux qui croient posséder plus que ne donne Christ, sa doctrine ne peut rien donner. J'exhorte un homme à travailler en lui garantissant pour cela la nourriture et les vêtements; mais cet homme se figure soudain qu'il est déjà millionnaire; évidemment il ne tiendra aucun

compte de mes exhortations. Il en va de même avec la doctrine de Christ. Pourquoi travailler pour gagner mon pain, quand je puis être riche sans cela ? Pourquoi me donnerais-je la peine de vivre cette vie selon la volonté de Dieu, quand je suis assuré de ma vie personnelle pour l'éternité ?

On nous enseigne que Christ a sauvé les hommes — en tant que seconde personne de la Trinité, — qu'il est Dieu et qu'il s'est fait homme; qu'il s'est chargé du péché d'Adam et de tous les hommes; qu'il a racheté les péchés de l'humanité devant la première personne de la Trinité et qu'il a institué pour notre salut l'Eglise et les sacrements. Si nous croyons tout cela, nous sommes sauvés et nous entrons en possession de la vie éternelle et personnelle d'outre-tombe. Mais on ne peut pourtant pas nier qu'il a sauvé et qu'il sauve les hommes en leur démontrant leur perte inévitable, en leur indiquant, par ces paroles : *Je suis le chemin, la vie et la vérité*, le vrai chemin de la vie au lieu du faux chemin de la vie personnelle que les hommes suivaient auparavant.

S'il peut se rencontrer des hommes qui doutent de la vie d'outre-tombe et du salut basé sur la rédemption, nul ne peut douter du salut de tous les hommes et de chacun en particulier basé sur l'évidence de l'anéantissement de la vie personnelle et du vrai chemin du salut par l'union de chaque volonté personnelle avec celle du Père. Que chaque

homme raisonnable s'interroge sur la vie et la mort et qu'il essaye de donner à cette vie et à cette mort un autre sens que celui révélé par Christ.

On cherchera vainement un sens à la vie personnelle, si on ne lui donne pour base le renoncement à l'égoïsme, si elle n'a pas pour but de servir les hommes, l'humanité, le fils de l'homme. Que ma vie personnelle me condamne à périr et qu'une vie conforme à la volonté du Père soit impérissable, qu'elle seule me conduise au salut, cela ne peut être mis en doute. C'est bien peu, dira-t-on, à côté de ces croyances sublimes en la vie future ! C'est peu, mais c'est certain.

Je suis égaré dans une tourmente de neige. Je crois apercevoir au loin les feux d'un hameau — mais je sais que c'est une illusion. — Un de mes compagnons s'enfonce résolument dans la neige ; il cherche, il trouve le chemin et nous crie :

« N'allez pas là ; ces feux sont un mirage ; vous périrez ; voici le chemin sûr, j'y suis ; nous serons en sûreté. » C'est bien peu. Quand nous avons confiance en ces feux qui s'allumaient dans nos yeux trompés, il y avait là, tout près, un hameau, un abri chaud, la délivrance, le repos, et maintenant on ne nous propose rien que la route. Mais si nous écoutons les premiers nous périrons ; au contraire, si nous écoutons les seconds, nous serons sauvés.

Ainsi donc, que faut-il que je fasse si je suis seul à comprendre la doctrine de Christ, si seul je

lui ai donné toute ma foi, au milieu de gens qui ne la comprennent ni ne la pratiquent ?

Que dois-je faire ? Vivre comme tout le monde ou vivre suivant la doctrine de Christ ? J'ai compris la doctrine de Christ dans ses commandements, et je vois que la pratique de ces commandements me donne la béatitude à moi et à tous les hommes. J'ai compris que ces commandements sont la volonté de cet être qui est la source de ma vie.

J'ai compris en outre que, quoi que je fasse, je mourrai inévitablement après une existence absurde, avec tout ce qui m'entoure, si je n'accomplis pas cette volonté du Père, et que l'unique chance de salut est encore dans l'accomplissement de cette volonté.

En agissant comme tout le monde, j'agis contrairement au bien de tous les hommes, et surtout contrairement à la volonté du Père de la vie ; je me prive, sans aucun doute, de l'unique possibilité d'améliorer ma situation désespérée. En faisant ce que Christ m'a enseigné, ce qu'ont fait des hommes qui ont vécu avant moi, je contribue au bien de mes semblables actuellement vivants et de ceux qui vivront après moi, je fais ce que demande de moi celui auquel je dois la vie ; je fais la seule chose qui puisse me sauver.

Le cirque de Berditchev est en flammes ; on se bouscule et on étouffe devant la seule issue, une porte qui s'ouvre en dedans. Soudain paraît le

sauveur qui dit : « Retirez-vous de devant la porte, plus vous vous presserez contre la porte, moins il y aura d'espoir de salut. Faites place, vous trouverez une issue et vous serez sauvés. » Que je sois seul ou que nous soyons plusieurs à prêter l'oreille et à croire à ces paroles, peu importe; mais dès l'instant où j'ai entendu et cru, que puis-je faire sinon me retirer de la porte et exhorter les autres à être attentifs à la voix du sauveur? Qu'on m'étouffe, qu'on me foule aux pieds, qu'on me tue, tout de même, le salut pour moi est de m'efforcer vers la seule issue. Et je ne puis pas n'y pas aller. Un sauveur doit être vraiment un sauveur, c'est-à-dire sauver vraiment. Et le salut de Christ est vraiment le salut. Il paraît, il parle, et l'humanité est sauvée.

Le cirque peut brûler en une heure et il faut se hâter, les hommes n'auront peut-être pas le temps de se sauver. Mais le monde brûle déjà depuis dix-huit cents ans; il brûle depuis que Christ a dit : J'ai fait descendre le feu sur le monde; et comme je souffre jusqu'à ce qu'ils s'enflamme, — il continuera à brûler jusqu'à ce que les hommes soient sauvés. Ce feu n'a-t-il pas embrasé le monde pour que les hommes aient la félicité du salut?

Et, ayant compris cela, je compris et crus que Christ est non seulement le Messie, Christ, mais qu'il est en vérité le sauveur du monde.

Je sais qu'il n'y a pas d'autre issue ni pour moi

ni pour tous ceux qui se tourmentent avec moi dans cette vie. Je sais que, pour moi comme pour les autres, le salut est dans l'accomplissement des commandements de Christ, qui donnent à toute l'humanité la plus grande somme de biens que je puisse concevoir.

Peu importent les ennuis, les persécutions, la mort, qui m'attendent si je suis la doctrine de Christ. Cela peut paraître effrayant à quiconque ne voit pas le néant et l'absurdité de sa vie personnelle isolée, et qui croit qu'il ne mourra pas. Mais je sais que ma vie, au point de vue de mon bonheur individuel, considéré isolément, est le plus grand non-sens, et que cette existence stupide finira par une mort aussi stupide. Je mourrai comme tout le monde, comme tous ceux qui n'observent pas la doctrine ; mais ma vie et ma mort auront un sens pour moi et pour tous. Ma vie et ma mort auront servi au salut et à la vie de tous, et c'est précisément ce qu'enseignait Christ.

IX

Si tous les hommes pratiquaient la doctrine de Christ, ce serait le règne de Dieu sur la terre; si je suis seul à la pratiquer, je ferai ce qu'il y a de mieux pour tous et pour moi-même. En dehors de l'accomplissement de la doctrine de Christ, il n'y a pas de salut.

« Mais où puiser la foi pour la pratiquer, la suivre sans cesse et ne jamais y faillir? Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité. »

Les disciples demandent à Christ de raffermir leur foi. « Je veux faire le bien et je fais le mal », dit l'apôtre Paul. « Il est difficile de faire son salut », voilà ce que l'on dit et pense généralement.

Un homme se noie et appelle au secours. On lui tend une corde qui seule peut le sauver, et l'homme qui se noie dira : Raffermissez en moi la croyance que cette corde sera mon salut. Je crois, dit

l'homme, que cette corde me sauvera, mais venez en aide à mon incrédulité.

Que veut dire cela? Si un homme ne saisit pas ce qui doit le sauver, cela veut dire évidemment que cet homme n'a pas compris sa situation.

Comment un chrétien, qui fait profession de croire à la divinité du Christ et à sa doctrine, quelque sens qu'il lui attribue, peut-il dire qu'il veut croire et ne le peut pas? Dieu même, descendu sur la terre, a dit : Le feu, les tourments, les ténèbres éternelles vous attendent et voici votre salut — une doctrine qu'il faut accomplir. Il n'est pas possible qu'un pareil chrétien ne croie pas au salut qu'on lui offre, qu'il n'en profite pas et qu'il dise : « Viens au secours de mon incrédulité ».

Pour parler ainsi, il faut que l'homme non seulement ne croie pas à sa perdition, mais qu'il soit certain de ne pas périr.

Des enfants sont tombés d'un bateau dans l'eau. Pour un moment leurs habits et leurs faibles mouvements les maintiennent à la surface du courant et ils ne se doutent pas du danger. Du haut du bateau qui s'éloigne on leur jette une corde. On leur crie qu'ils vont sûrement périr, on les supplie de saisir la corde (les paraboles de la femme qui retrouve une drachme, du berger qui retrouve la brebis perdue, du fils prodigue, ne parlent que de cela), mais les enfants ne le croient pas. Ce n'est pas à la corde qu'ils ne croient pas : ils ne croient

pas qu'ils vont périr. Des enfants, frivoles comme eux, leur ont assuré qu'ils peuvent continuer à se baigner gaiement, même quand le bateau se sera éloigné. Les enfants ne croient pas que bientôt leurs habits seront trempés, leurs petits bras épuisés, qu'ils s'enfonceront et se noieront. C'est cela qu'ils ne croient pas et c'est pourquoi ils ne croient pas à la corde de salut.

De même que ces enfants tombés d'un bateau ne saisissent pas la corde qu'on leur lance, persuadés qu'ils ne périront pas, de même les hommes qui croient à l'immortalité de l'âme, se sont convaincus qu'ils ne périront pas, et c'est pourquoi ils ne pratiquent pas les commandements du Christ-Dieu. Ils ne croient pas en ce qu'on ne peut ne point croire uniquement parce qu'ils croient à ce qui n'est pas.

Et voilà qu'ils implorent quelqu'un : « Raffermissiez-nous dans la foi que nous ne périrons pas. »

Mais cela n'est pas possible. Pour qu'ils croient qu'ils ne périront pas, il faut qu'ils cessent de faire ce qui les mène à leur perte et se mettent à faire ce qui les sauvera — saisir la corde de salut. Et c'est ce qu'ils ne veulent pas faire; ils veulent se persuader qu'ils ne périront pas quoiqu'ils voient périr, sous leurs yeux, leurs camarades l'un après l'autre. Or c'est précisément ce désir de se persuader de ce qui n'est pas qu'ils appellent la foi. Naturellement ils n'en ont jamais assez et voudraient en avoir davantage.

Quand j'eus compris la doctrine de Christ, alors seulement je compris que ce que les hommes appellent la foi n'est pas la foi, et que c'est précisément cette foi mensongère que l'apôtre Jacques dénonce dans son épître. (Cette épître fut longtemps repoussée par l'Eglise, et quand on l'accepta elle fut l'objet de quelques retouches : certains mots sont omis, d'autres sont interpolés ou traduits arbitrairement. Je conserve la traduction usitée en rétablissant seulement les passages inexacts d'après le texte de Tischendorf.)

II, 14 : « Mes frères, dit Jacques, que servira-t-il à un homme de *dire* qu'il a la foi s'il n'a point les œuvres ? Cette foi le pourra-t-elle sauver ? 15. Si, par exemple, un frère ou une sœur sont nus et qu'ils manquent de la nourriture qui leur est nécessaire chaque jour ; 16, et que quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en paix, chauffez-vous et vous rassasiez, et que vous ne leur donniez point ce qui leur est nécessaire pour le corps, à quoi cela servira-t-il ? 17. De même ainsi la foi, si elle n'a pas les œuvres, est morte en elle-même. 18. Quelqu'un dira : Tu as la foi, et moi j'ai les œuvres ; montre-moi donc ta foi sans tes œuvres, et moi je te montrerai ma foi par mes œuvres. 19. Tu crois qu'il y a un seul Dieu ; tu fais bien : les démons le croient aussi et ils en tremblent. 20. Homme vain, veux-tu savoir que la foi qui est sans les œuvres est morte ? 21. Abraham, notre père, ne fut-il pas justifié par les

œuvres, lorsqu'il offrit Isaac, son fils, sur un autel? 22. Ne vois-tu pas que la foi agissait avec les œuvres, et que, par ses œuvres, sa foi fut rendue parfaite 24. Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement. 26. Car comme un corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte. »

Jacques dit que l'unique indice de la foi ce sont les actes qui en découlent, et que par conséquent une foi dont ne découlent pas d'actes consiste uniquement en paroles, avec lesquelles on ne peut ni apaiser la faim de qui que ce soit, ni se justifier, ni se sauver. Et une foi qui n'engendre pas d'actes n'est pas la foi. Ce n'est qu'une disposition à croire à quelque chose, ce n'est qu'une vaine affirmation, sur paroles, que je crois à quelque chose à quoi je ne crois guère en réalité.

La foi, d'après cette définition, c'est le mobile des actions, et les œuvres sont une manifestation de la foi.

Les Juifs disaient à Christ (Jean, vi, 30) : « Quel miracle fais-tu donc, afin que nous le voyions et que nous croyions en toi? Quelle œuvre fais-tu? »

On lui disait la même chose quand il était sur la croix :

Marc, xv, 32 : « Qu'il descende maintenant de la croix, afin que nous le voyions, et que nous croyions! »

Matthieu, xxvii, 42 : « Il a sauvé les autres, et il

ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix et nous croirons en lui. »

A cette exigence de fortifier leur foi, Christ leur répond que leur désir est vain, et qu'on ne peut point les forcer à croire ce qu'ils ne croient pas. (Luc, xxii, 67). Il dit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez point. »

Jean, x, 25 : « Je vous l'ai dit et vous ne le croyez pas. 26. Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes point de mes brebis, comme je vous l'ai dit. »

Les Juifs exigent exactement ce qu'exigent les chrétiens élevés par l'Église ; ils demandent quelque signe extérieur qui leur permette de croire à la doctrine de Christ. Il leur répond que c'est impossible, et il leur explique pourquoi. Il dit qu'ils ne peuvent pas croire parce qu'ils ne sont pas de ses brebis, c'est-à-dire ne suivent pas le chemin de la vie qu'il a montré à ses brebis. Il explique (Jean, v, 44) quelle est la différence entre ses brebis et les autres ; il explique pourquoi les unes croient et les autres non, et sur quoi est basée la foi. « Comment pouvez-vous croire, dit-il, vous qui empruntez votre doctrine, δόξα (1) les uns aux autres, mais la doctrine qui vient de Dieu seul vous ne la cherchez point. »

(1) Δόξα, comme dans d'autres passages, est traduit inexactement par le mot gloire. Δόξα, du verbe δοκέω, veut dire manière de voir, jugement, doctrine.

Pour croire, dit Christ, il faut chercher la doctrine qui vient de Dieu seul. Celui qui parle de son propre chef cherche sa doctrine personnelle ($\delta\delta\zeta\alpha\nu$ τήν ἰδίαν), mais celui qui cherche la doctrine de celui qui l'a envoyé, celui-là est fidèle à la vérité, et il n'y a point de mensonge en lui (Jean, vii, 18).

La doctrine de la vie ($\delta\delta\zeta\alpha$) est le fondement de la foi.

Tous les actes découlent de la foi. Toutes les religions découlent de ce sens ($\delta\delta\zeta\alpha$) que nous attribuons à la vie. Il peut y avoir une quantité incalculable d'actes, il y a aussi beaucoup de religions, mais il n'y a que deux doctrines ($\delta\delta\zeta\alpha$) de la vie : Christ renie l'une et reconnaît l'autre. L'une de ces doctrines — celle que Christ renie, consiste à enseigner que la vie personnelle est quelque chose de réel, d'existant, propre à l'homme. C'est la doctrine qu'a suivie et que suit encore la majorité des hommes, celle qui inspire les diverses croyances des hommes de ce monde ainsi que tous leurs actes. L'autre doctrine — celle qui a été enseignée par tous les prophètes et par Christ — se résume en ceci : que notre vie personnelle n'acquiert de sens que par l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Si un homme s'approprie une doctrine qui place au-dessus de tout la vie propre, personnelle, il considérera son bien personnel comme la chose du monde la plus importante et la plus désirable,

et il considérera comme le vrai bien, la richesse, les honneurs, la gloire, la volupté; sa foi correspondra à ses penchants et ses actes seront toujours conformes à sa foi.

Si un homme confesse une doctrine différente, s'il fait consister la vie uniquement dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, ainsi que le faisait Abraham et comme l'enseigne Christ, sa foi correspondra à cette conception et ses actes seront conformes à sa foi.

Ainsi, ceux qui croient que la vie personnelle est le vrai bien ne peuvent avoir foi en la doctrine de Christ.

Ils auront beau essayer, ils ne parviendront pas à en faire leur foi. Pour y croire il faut qu'ils envisagent autrement la vie. Tant qu'ils ne l'envisageront pas autrement, leurs actes coïncideront toujours avec leur foi et non avec leurs désirs et leurs paroles.

Le désir de croire en la doctrine de Christ de ceux qui lui demandaient des miracles et des croyants de nos jours ne concorde pas et ne peut concorder avec leur vie, quelques soins qu'ils prennent. Ils auront beau prier Christ-Dieu, communier, donner aux pauvres, bâtir des églises, convertir les autres, malgré tout cela ils ne font pas les œuvres de Christ parce que ces œuvres découlent d'une foi basée sur une tout autre doctrine (δοξα) que celle qu'ils confessent. Ils ne pourraient

offrir en sacrifice un fils unique, comme le fit Abraham, tandis qu'Abraham ne pouvait même pas avoir d'hésitation pour savoir s'il offrirait ou non son fils en sacrifice à Dieu, à ce Dieu seul qui était pour lui le sens et le vrai bien de la vie. De même Christ et ses disciples ne pouvaient pas ne point donner leur vie pour les autres parce que cela seul constituait, pour eux, le sens et le bien de leur vie. C'est précisément de cette incapacité de comprendre ce qui constitue l'essence de la foi que découle ce désir étrange des hommes de croire qu'il est mieux de vivre selon la doctrine du Christ, tandis que de toute la force de leur âme ils aspirent à vivre contrairement à cette doctrine et conformément à leur croyance que la vie personnelle est le souverain bien.

La foi a pour base le sens qu'on attribue à la vie, et d'après lequel on décide de ce qui est important et bon, peu important et mauvais. La foi même, c'est l'appréciation de la vie de tous les chrétiens. Les hommes de notre temps, qui ont une foi basée sur leurs propres doctrines, ne parviennent pas à la mettre d'accord avec la foi qui découle de la doctrine de Christ; il en était de même autrefois pour les disciples. Ce malentendu apparaît très nettement et fréquemment dans l'Évangile. A plusieurs reprises, les disciples demandent à Christ de raffermir leur foi en ses paroles (Matth., xx, 20-28 et Marc, x, 33-45). Selon ces deux évangiles,

après ces paroles si terribles pour quiconque croit à la vie personnelle et fait consister son bien dans les richesses de ce monde, après les paroles : Le riche n'entrera pas dans le royaume de Dieu, et après celles-ci, plus terribles encore pour ceux qui croient uniquement à la vie personnelle : Celui qui ne renoncera pas à tout, même à sa vie, pour la doctrine de Christ ne pourra pas faire son salut, Pierre demande : Quelle récompense aurons-nous, nous qui avons renoncé à tout et t'avons suivi ? Puis, d'après Marc, Jacques et Jean lui demandent (et, selon Matthieu, leur mère) de faire en sorte qu'ils prennent place à ses côtés quand il sera dans sa gloire. Ils lui demandent de raffermir leur foi par une promesse de récompense. A la question de Pierre, Jésus répond par la parabole des ouvriers loués à différentes heures (Matth., xx, 1-16); à la question de Jacques, il répond : Vous ne savez pas vous-mêmes ce que vous voulez, c'est-à-dire, vous demandez l'impossible; vous ne comprenez pas la doctrine. La doctrine — c'est le renoncement à la vie personnelle, et vous demandez la gloire personnelle, une récompense personnelle. Vous pouvez boire la coupe que je bois (vivre comme je vis), mais pour ce qui est de vous asseoir à ma droite et à ma gauche, c'est-à-dire comme mes égaux, cela m'est impossible. Et Christ ajoute : Ce n'est que dans la vie terrestre que les grands de ce monde profitent et jouissent de la gloire et de la

puissance personnelles ; quant à vous, mes disciples, vous devez savoir que le vrai sens de la vie humaine n'est pas dans le bonheur personnel mais dans le fait de servir les autres et de s'humilier devant tous. L'homme n'est pas venu au monde pour être servi mais pour servir et donner sa vie personnelle comme la rançon de tous. Christ, en réponse à l'exigence de ses disciples, qui lui montre qu'ils ne comprennent pas sa doctrine, ne leur commande pas d'avoir la foi, c'est-à-dire de modifier leur représentation des biens et des maux de la vie qui découle de leur doctrine (il sait que c'est impossible), mais il leur explique ce sens de la vie sur lequel est basée la foi, c'est-à-dire le véritable discernement du bien et du mal, de ce qui est essentiel ou secondaire.

A la question de Pierre (Marc, x, 28) : Que recevrons-nous, quelle récompense aurons-nous de nos sacrifices ? Christ répond par la parabole des ouvriers loués à différentes heures et qui ont reçu le même salaire. Christ explique à Pierre qu'il ne comprend pas la doctrine et que de là provient son manque de foi. Christ dit : La rémunération proportionnée au travail n'a d'importance qu'au point de vue de la vie personnelle. La foi dans la récompense pour le travail, proportionnellement au travail, découle de la doctrine de la vie personnelle. Cette foi repose sur la présomption de prétendus droits que nous croyons avoir, mais l'homme n'a pas de

droits et n'en peut avoir, il n'a que des obligations pour le bien qu'il a reçu, c'est pourquoi il ne peut compter avec personne. Et si même il donnait toute sa vie, il ne rendrait pas tout ce qu'il a reçu, c'est pourquoi le Seigneur ne peut-être injuste pour lui. Mais si l'homme excipe de ses droits sur la vie, s'il veut régler ses comptes avec le principe de tout, source de sa vie, il prouve seulement qu'il ne comprend pas le sens de la vie.

Les hommes, après avoir reçu le bonheur, exigent encore autre chose. Des gens se tenaient au marché oisifs, malheureux — ils ne vivaient pas. Un seigneur les engage et leur donne le bonheur suprême de la vie : le travail. Ils acceptent le bienfait du seigneur mais sont mécontents. Ils sont mécontents parce qu'ils n'ont pas la conscience exacte de leur situation, parce qu'ils sont allés au travail avec leur doctrine fausse du droit au travail et à la vie, par conséquent avec l'idée qu'une rémunération leur est due pour leur travail. Ils ne comprennent pas que ce travail est précisément le bien suprême qu'on leur a octroyé, pour lequel ils doivent être reconnaissants et non pas exiger de paiement. Voilà pourquoi les hommes qui ont des idées erronées sur la vie, comme ces ouvriers, ne peuvent pas avoir vraiment la foi.

La parabole du maître et de l'ouvrier qui revient des champs, réponse aux disciples qui demandent à être raffermis dans leur foi, précise encore plus

nettement quelle est la base de la foi enseignée par Christ.

(Luc xvii, 3-10). Lorsque le Christ dit qu'il faut pardonner à son frère non pas une fois, mais septante fois sept fois, les disciples, épouvantés de la difficulté d'observer cette règle, répondent : Oui, mais... il faut avoir la foi pour pratiquer cela; raffermis donc notre foi, augmente-la en nous; comme précédemment ils demandaient : Que recevrons-nous pour cela? et, comme disent maintenant les soi-disant chrétiens : Je veux croire mais je ne puis, raffermissez en nous la foi que nous serons sauvés. Ils disent : Fais que nous croyions — ce que disaient les Juifs quand ils demandaient des miracles à Christ. Par des miracles ou par des promesses de récompenses fais que nous ayons foi dans notre salut.

Les disciples disent ce que nous disons nous-mêmes : Tout en vivant de notre vie égoïste et personnelle, tâchons de croire que si nous pratiquons la doctrine de Dieu, nous en serons récompensés dans le monde futur. Nous vivons contrairement à la doctrine du Christ, et ensuite nous déplorons notre peu de foi. A ce malentendu, qui existait alors comme maintenant, Christ répond par une parabole où il montre ce que c'est que la vraie foi. La foi ne peut provenir de la confiance en ses paroles; la foi provient uniquement de la conscience de notre situation. La foi est basée unique-

ment sur la conscience raisonnée de ce qu'il est préférable de faire dans une situation donnée. Il démontre qu'on ne peut pas éveiller cette foi chez les autres par des promesses de récompense ou des menaces de châtement, qu'une telle foi ne serait qu'une confiance très faible qui s'évanouirait à la première épreuve, mais que la foi qui déplace les montagnes, celle que rien ne saurait ébranler, se fonde sur la conscience de notre perte inévitable et de l'unique salut possible dans cette situation.

Pour avoir la foi, il ne faut compter sur aucune récompense. Il faut comprendre que l'unique moyen d'échapper à l'inévitable perte de la vie c'est la vie conforme à la volonté du maître. Celui qui aura compris cela ne cherchera plus à se raffermir dans sa foi mais travaillera à son salut sans avoir besoin d'aucune exhortation.

Lorsque les disciples demandent à Christ de raffermir en eux la foi, Christ dit : Quand le maître revient des champs avec l'ouvrier, il ne lui dit pas de dîner aussitôt, mais il lui ordonne de soigner le bétail, et de le servir, lui, le maître. Alors seulement, l'ouvrier se met à table et dîne. L'ouvrier fait tout cela et le trouve tout naturel; il ne se vante pas de ses travaux et ne demande ni reconnaissance, ni récompense, car il sait que les choses doivent se passer ainsi, qu'il ne fait que ce qu'il doit, que c'est la condition inévitable de son service et, en même temps, le vrai bien de sa vie. Ainsi

vous, dit Christ, quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, comptez que vous n'avez fait que ce que vous deviez faire. Celui qui comprend sa situation vis à vis du maître comprendra qu'il n'est pas de vie hors de la soumission à la volonté du maître, il saura en quoi consiste son bien, et il aura cette foi pour laquelle il n'est rien d'impossible. Voilà la foi qu'enseigne Christ. La foi, selon la doctrine de Christ, est basée sur la conscience parfaite du vrai sens de la vie.

La base de la foi selon la doctrine de Christ c'est la lumière.

(Jean, I, 9-12.) C'était la véritable lumière, qui éclaire tous les hommes en venant au monde. 10. Elle était dans le monde et le monde a été fait par elle; mais le monde ne l'a pas connue. 11. Il est venu chez soi et les siens ne l'ont point reçu. 12. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu.

(Jean, III, 19-21.) Or voici la cause de la condamnation (1) : c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. 20. Car quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises. 21. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière afin

(1) (Χρῆσις) est mal traduit. Ce mot signifie ici division et non pas condamnation.

que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

Pour celui qui a compris la doctrine de Christ, il ne peut être question de raffermir sa foi. La foi, selon la doctrine de Christ, est basée sur la lumière de la vérité. Christ ne dit jamais d'avoir foi en sa personne, il demande la foi en la vérité.

(Jean, VIII, 40.) Il dit à Judas : Vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous ai dit la vérité, que j'ai apprise de Dieu.

46. Qui de vous me convaincra de péché ? Et si je vous dis la vérité pourquoi ne me croyez-vous pas ?

(Jean, XVIII, 37.) Il répond : Tu le dis : Je suis roi ; je suis né pour cela et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Qui-conque est pour la vérité écoute ma voix.

(Jean, XIV, 6.) Il dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie. 16-17 : Et je prierai mon Père qui vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous ; savoir l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point ; mais vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous.

Il dit que sa doctrine tout entière est la vérité, et que lui-même est la vérité.

La doctrine de Christ est la doctrine de la vérité. C'est pourquoi la foi en Christ n'est pas la croyance en un système sur la personne de Jésus, mais la connaissance de la vérité. On ne peut convaincre

personne de croire à la doctrine de Christ, on ne peut pas exhorter personne, par aucune promesse, à la pratiquer. Quiconque comprend la doctrine de Christ aura foi en lui, parce que cette doctrine est la vérité. Et quiconque connaît la vérité, indispensable à son bonheur, ne peut pas n'y pas croire ; un homme qui a compris qu'il se noie ne peut pas ne point saisir la corde de salut. Et la question : comment faire pour croire ? est une question qui prouve que l'on n'a pas compris la doctrine de Jésus-Christ.

Nous disons : « Il est difficile de vivre selon la doctrine de Christ ! » Oui, comment ne le serait-ce pas quand, par toute notre vie, nous nous dissimulons soigneusement notre véritable situation, quand nous tâchons à nous persuader que notre situation n'est pas du tout ce qu'elle est, mais qu'elle est tout autre. Et nous appelons cela la foi, nous en faisons quelque chose de sacré, et nous nous efforçons d'attirer les hommes à cette foi fautive, par tous les moyens — la violence, l'action sur les sens, les menaces, la flatterie, le mensonge. Nous poussons à un tel degré cette exigence de la confiance envers ce qui est impossible et déraisonnable, que nous prenons pour un indice de la vérité l'absurdité de ce envers quoi nous exigeons la confiance. Il s'est trouvé un chrétien qui a dit : *Credo quia absurdum*, et d'autres chrétiens répètent

cela avec enthousiasme, supposant que l'absurde est le meilleur moyen d'enseigner aux hommes la vérité. Récemment, un homme intelligent et savant me disait que la doctrine chrétienne n'a pas d'importance comme règle morale de la vie. « On peut tout trouver, me disait-il, chez les stoïciens, chez les brahmines, et dans le Talmud. La substance de la doctrine chrétienne n'est pas en cela mais dans la doctrine théosophique formulée dans les dogmes. » En d'autres termes, ce qui est important et humain dans la doctrine chrétienne n'est pas précieux. Mais l'importance et la validité du christianisme résident dans sa partie tout à fait incompréhensible et même inutile, au nom de quoi on a fait périr des milliers d'hommes.

Nous nous sommes formé une fausse conception de notre vie et de la vie individuelle, uniquement d'après notre méchanceté et nos passions personnelles ; et cette fausse conception nous a fait adopter ce que la doctrine du Christ a de plus extérieur. Sans cette foi en quelque chose de mensonger, soutenue par des hommes pendant des siècles, cette fausse conception de notre vie aurait été mise à nu, ainsi que la vérité de la doctrine du Christ.

C'est terrible à dire, (mais parfois cela me semble) ; si la doctrine de Christ et celle de l'Eglise qui y est greffée n'avaient jamais existé, ceux qui s'appellent aujourd'hui chrétiens seraient beaucoup plus près qu'ils ne le sont de la doctrine du Christ,

c'est-à-dire de la doctrine raisonnable qui enseigne le vrai bien de la vie. Les doctrines morales des prophètes du monde entier ne seraient pas restées stériles pour eux. Ils auraient eu leurs petits docteurs de la vérité et auraient cru en eux. Aujourd'hui, toute la vérité est révélée ; mais cette vérité a tellement épouvanté ceux dont les œuvres étaient mauvaises qu'ils l'ont transformée en mensonge, et les hommes ont perdu confiance dans cette vérité. Dans notre société européenne, les paroles où Christ affirme qu'il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, et que quiconque est enfant de vérité entend sa parole, ont été depuis longtemps écartées par la question de Pilate : *Qu'est-ce que la vérité ?* Ces paroles, citées comme une amère et profonde ironie contre un Romain, nous les avons prises au sérieux et en avons fait un article de foi. Dans notre monde, tous les hommes non seulement vivent sans vérité mais sans le moindre désir de la connaître et avec la ferme conviction que, de toutes les occupations inutiles, la plus inutile est la recherche de la vérité qui règle la vie humaine.

La doctrine sur la vie — ce qui chez tous les peuples, jusqu'à notre société européenne, était toujours considéré comme la chose la plus importante, dont Christ disait qu'elle était la seule chose nécessaire — est précisément ce qui est exclu de notre vie et de toute l'activité humaine. Une insti-

tution appelée Église, à laquelle personne ne croit plus depuis longtemps, même ceux qui en font partie, s'en occupe exclusivement.

L'unique fenêtre par où pénètre la lumière vers laquelle se dirigent les regards de tous ceux qui réfléchissent et souffrent est obstruée. A la question : Que suis-je, que dois-je faire, ne pourrais-je pas alléger ma vie selon les paroles de ce Dieu, qui, d'après vos propres dires, est venu me sauver? on me répond : Fais ce que te prescrivent les autorités, et crois à l'Église. Mais pourquoi vivons-nous si mal dans ce monde? demande une voix désespérée. Pourquoi tout ce mal et ne puis-je m'abstenir d'y participer? Ne peut-on atténuer tout ce mal? On répond : C'est impossible. Ton désir de vivre bien et d'aider les autres à faire de même — n'est qu'orgueil, *tentation*. Une chose est possible — te sauver, sauver ton âme pour la vie future. Et si tu ne veux pas prendre part au mal du monde, va-t-en de ce monde. Cette voie est ouverte à chacun, dit la doctrine de l'Église, mais sache qu'en la choisissant, tu ne dois plus prendre part à la vie du monde, mais cesser de vivre et te tuer peu à peu. Il n'y a que deux issues, nous disent nos maîtres : croire et obéir à nous et aux pouvoirs, prendre notre part du mal que nous avons organisé, ou bien quitter le monde, s'enfermer dans un cloître, se priver de sommeil et de nourriture, ou bien pourrir sur un pilier, se pros-

terner et se redresser sans jamais rien faire pour les hommes; ou bien déclarer la doctrine de Christ impossible à pratiquer, accepter l'iniquité de la vie sanctionnée par la religion, ou bien enfin renoncer à la vie, ce qui est une sorte de suicide lent.

Si surprenante que paraisse, à quiconque a compris la doctrine de Christ, cette affirmation que la doctrine du Christ est excellente mais impossible à pratiquer, il est encore plus surprenant de croire qu'un homme, pour pratiquer la doctrine du Christ, doit se retirer du monde.

Cette erreur — qu'il vaut mieux pour un homme s'éloigner du monde que de s'exposer aux tentations, — est une ancienne erreur depuis longtemps connue des Hébreux bien qu'étrangère non seulement à l'esprit du christianisme, mais même au judaïsme. C'est contre cette erreur que fut écrite, longtemps encore avant Christ, l'histoire très aimée et souvent citée par Christ du prophète Jonas. Jonas, le prophète, veut rester seul juste et il s'éloigne des hommes pervers. Mais Dieu lui signifie qu'en sa qualité de prophète, il doit précisément communiquer aux hommes égarés sa connaissance de la vérité; c'est pourquoi il ne doit pas fuir ces hommes égarés mais vivre avec eux. Jonas, dégoûté de la dépravation des gens de Ninive, les fuit. Mais Jonas a beau fuir sa vocation, Dieu le ramène, par l'entremise de la baleine, chez les

Ninivites et la volonté de Dieu s'accomplit, c'est-à-dire que les Ninivites reçoivent par Jonas la doctrine de Dieu — et leur vie s'améliore. Jonas non seulement ne se réjouit pas d'être l'instrument de la volonté de Dieu, mais il est fâché, il est jaloux de ce que Dieu protège les Ninivites, — il voudrait être seul raisonnable et bon. Il s'éloigne dans le désert, s'apitoie sur son sort et adresse des reproches à Dieu. Et alors Jonas voit pousser en une nuit une plante de citrouille qui le garantit du soleil, et la nuit suivante un ver dévore cette plante. Jonas adresse des reproches encore plus amers à Dieu parce que la citrouille qui lui était si chère a péri. Alors Dieu lui dit : Tu regrettes la citrouille que tu dis être tienne; elle a poussé et péri en un jour. Comment n'aurais-je pas pitié d'un immense peuple qui périssait en vivant comme les bêtes, sans savoir distinguer sa gauche de sa droite! Ta connaissance de la vérité n'était nécessaire que pour que tu la transmises à ceux qui en étaient privés.

Christ connaissait cette histoire et la citait souvent; mais, dans les Évangiles, on raconte en outre comment Christ lui-même, après son entrevue avec Jean-Baptiste, qui s'était retiré au désert, fut enclin à céder à la même tentation avant de commencer sa prédication, comment il fut conduit par le diable (le mensonge) dans le désert pour y être tenté, et comment il triompha de ce mensonge

et revint en Galilée, en pleine force de l'esprit, et comment désormais, n'évitant pas les hommes, même les plus dépravés, il passa sa vie au milieu des péagers, des pharisiens et des pécheurs, leur enseignant la vérité (1).

D'après la doctrine de l'Église, Christ Homme Dieu nous enseigne comment il faut vivre. Toute sa vie Christ est mêlé aux péagers, aux pécheresses, et, à Jérusalem, aux pharisiens. Les commandements principaux de Christ sont l'amour du prochain et la propagation de la doctrine. L'un et l'autre exigent une communion constante avec le monde. Et, tout à coup, on déclare que, selon la doctrine de Christ, il faut fuir le monde. Ainsi, pour imiter Christ, il faut faire tout le contraire de ce qu'il a enseigné et de ce qu'il a fait.

(1) Luc, iv, 1-2. Christ est conduit dans le désert pour y être tenté par le mensonge. Matth., iv, 3-4. Le mensonge suggère à Christ qu'il n'est pas fils de Dieu s'il ne peut faire du pain avec des pierres. Christ dit : Je puis vivre sans pain, je suis vivant par le souffle de Dieu. Alors le mensonge dit : Si tu es existant par le souffle de Dieu, jette-toi d'une hauteur, tu détruiras la chair, mais l'esprit que t'a soufflé Dieu ne périra point. — Christ dit : Ma vie de la chair est la volonté de Dieu. Détruire la chair c'est agir contre la volonté de Dieu, — tenter Dieu. Matth., iv, 8-11. Alors le mensonge dit : Si c'est ainsi, alors mets-toi au service de la chair, comme tout le monde, et la chair te donnera satisfaction. Christ répond : Je suis impuissant sur la chair; ma vie est en esprit; mais je ne puis détruire la chair parce que l'esprit est renfermé dans mon corps par la volonté de Dieu, et vivant ainsi, dans la chair, je ne peux servir que Dieu mon Père. Et Christ quitte le désert pour rentrer dans le monde.

La doctrine de Christ, d'après les interprétations de l'Église, devient, pour les gens du monde une règle de vie qui rend meilleur, pour ceux-ci une destinée en laquelle il suffit de croire pour être sauvé tout en continuant à mal vivre, et, pour les moines, la science de se rendre l'existence plus dure.

Mais Christ n'enseigne pas cela.

Christ enseigne la vérité, et si la vérité métaphysique est la vérité, elle le demeurera dans la réalité. Si la vie en Dieu est la seule vraie vie, bienheureuse en elle-même, elle l'est aussi ici-bas malgré tous les hasards de l'existence. Si la vie d'ici-bas ne confirme pas la doctrine de Christ sur la vie, alors cette doctrine n'est pas la vérité.

Christ n'invite pas à passer du mieux au pire, au contraire, — du mal au mieux. Il a pitié des hommes pareils à des brebis égarées qui périssent loin du berger, et il leur promet un berger et un bon pâturage. Il dit que ses disciples seront persécutés pour sa doctrine et qu'ils doivent endurer et supporter avec fermeté les persécutions du monde. Mais il ne dit pas qu'en suivant sa doctrine ils souffriront davantage qu'en suivant celle du monde; au contraire, il dit que ceux qui suivront la doctrine du monde seront malheureux et que ceux qui suivront sa doctrine seront bienheureux.

Christ enseigne non le salut par la foi ou par l'ascétisme, c'est-à-dire par des chimères ou par

des tortures volontaires, mais il enseigne la vie qui, tout en nous sauvant du néant de la vie personnelle, nous donne dans ce monde moins de souffrances et plus de joies que la vie personnelle.

Christ en enseignant sa doctrine dit aux hommes que si même ils la pratiquent au milieu de ceux qui ne la pratiquent pas, ils ne seront pas plus malheureux qu'auparavant, mais au contraire qu'ils seront bien plus heureux que ceux qui ne la pratiquent pas. Christ dit que le calcul mondain infailible est de ne pas avoir souci de la vie mondaine.

Et, prenant la parole, Pierre dit : Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi; que nous en arrivera-t-il donc? Christ répond : Quiconque aura quitté des maisons, ou des frères, ou des sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou des champs, à cause de moi et de l'Évangile, il en trouvera cent fois autant : des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des terres, avec des persécutions; et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. » (Matth., XIX, 27-29; Marc, X, 28-30; Luc, XVIII, 28-30.)

Christ, il est vrai, déclare que ceux qui le suivront doivent s'attendre à être persécutés par ceux qui ne le suivront pas; mais il ne dit pas que ses disciples s'en trouveront lésés. Au contraire, il dit que ses disciples auront ici, dans ce monde, plus de joies que ceux qui ne le suivront pas.

Que Christ le dise et le pense, cela est hors de

doute, si l'on s'en rapporte à ses paroles sur ce sujet, au sens de toute sa doctrine, à toute son existence ainsi qu'à celle de ses disciples. Mais est-ce exact?

Si l'on approfondit abstraitement la question de savoir laquelle des deux situations sera la meilleure : celle des disciples de Christ ou celle des disciples du monde, il paraîtra évident que la situation des disciples du Christ est préférable parce que, faisant le bien à tous, ils n'éveilleront la haine de personne. Les disciples de Christ, ne faisant de mal à personne, ne peuvent être persécutés que par les méchants ; les disciples du monde, au contraire, doivent être persécutés par tous : la loi des disciples du monde étant la loi de la lutte, c'est-à-dire de la persécution mutuelle. Quant aux souffrances accidentelles — elles sont les mêmes pour les uns comme pour les autres, avec cette différence que les disciples de Christ y seront préparés tandis que les disciples du monde feront tous les efforts possibles pour les éviter, et encore : que les disciples du Christ, en souffrant, sentiront que leurs souffrances sont utiles au monde tandis que les disciples du monde ne sauront pas pourquoi ils souffrent. Ainsi, en raisonnant abstraitement, la situation des disciples de Christ doit être plus avantageuse que celle des disciples du monde. Mais en est-il réellement ainsi ?

Pour savoir s'il en est ainsi dans la réalité, que

chacun se souvienne de tous les moments pénibles de son existence, de toutes les souffrances physiques et morales qu'il a endurées et qu'il endure, et qu'il se demande au nom de quoi il a supporté tous ces maux : au nom de la doctrine du monde ou au nom de la doctrine de Christ ? Que tout homme sincère se souvienne bien de toute sa vie et il verra que jamais, pas une seule fois, il n'a souffert en pratiquant la doctrine de Christ et que la plus grande partie des malheurs de sa vie provenaient uniquement de ce que, contrairement à son inclination, il suivait la doctrine du monde.

Dans ma vie, exceptionnellement heureuse au point de vue du monde, je puis compter une telle quantité de souffrances endurées au nom de la doctrine du monde qu'elles suffiraient à n'importe quel martyr de la doctrine de Christ. Tous les moments les plus pénibles de ma vie, à commencer par les orgies et les duels d'étudiant, les guerres, les maladies et les conditions anormales et pénibles dans lesquelles je vis maintenant, — tout cela n'est qu'un martyre subi au nom de la doctrine du monde.

Oui, je parle de ma vie exceptionnellement heureuse au point de vue du monde. Et combien de martyrs ont enduré et endurent actuellement pour la doctrine du monde des souffrances qu'il me serait difficile même d'imaginer !

Nous ne voyons pas les difficultés et les dangers

que présente la pratique de la doctrine du monde, uniquement parce que nous sommes persuadés qu'elle est nécessaire.

Nous nous sommes persuadés que tous ces tourments, que nous nous infligeons nous-mêmes, sont les conditions inévitables de notre vie ; c'est pourquoi nous ne pouvons comprendre que Christ enseigne précisément comment il faut agir pour s'en débarrasser et rendre notre vie heureuse.

Afin de pouvoir dire laquelle des deux conditions est la plus heureuse, il faut se débarrasser de cette fausse représentation, se regarder sans arrière-pensée.

Traversez la foule, surtout dans les villes, et observez ces figures hâves, malades, crispées ; considérez ensuite votre existence et celle de toutes les personnes dont l'histoire vous est connue ; souvenez-vous de toutes ces morts violentes, de ces suicides, et demandez-vous : au nom de quoi toutes ces souffrances, ces désespoirs qui mènent au suicide ? Et, quelque étrange que cela puisse vous paraître d'abord, vous verrez que les neuf dixièmes des souffrances humaines sont supportés par les hommes au nom de la doctrine du monde, que toutes ces souffrances sont inutiles et auraient pu ne pas exister, que la majorité des hommes sont des martyrs de la doctrine du monde.

Dernièrement, par une journée pluvieuse d'automne, je traversais en tramway le marché de la

Tour Soukharewa. Sur un parcours d'une demi-verste le tramway fendait une foule compacte qui se refermait aussitôt derrière lui. Depuis le matin jusqu'au soir, ces milliers d'hommes, dont la grande majorité est affamée et déguenillée, piétinent dans la boue, s'injuriant, se haïssant et se filoutant les uns les autres. Il en est de même sur tous les marchés de Moscou. Ces gens passeront la soirée dans des cabarets et des débits. La nuit — dans leurs bouges et leurs taudis. Le dimanche est pour eux le meilleur jour de la semaine. Et le lundi, dans leurs demeures infectes, ils recommencent le travail qu'ils haïssent.

Réfléchissez à la vie de tous ces hommes, à la situation qu'ils ont abandonnée pour choisir celle où ils sont; réfléchissez à ce travail sans trêve que, volontairement, supportent ces gens, hommes et femmes, et vous verrez que ce sont de vrais martyrs.

Tous ont abandonné leurs maisons, leurs champs, leurs parents, souvent leurs femmes et leurs enfants, ils ont renoncé à tout ce qui constitue la vie et ils sont venus en ville pour acquérir ce qui, selon la doctrine du monde, paraît indispensable à chacun d'eux. Et tous ces gens — sans parler de ces malheureux que l'on compte par dizaines de mille dans les asiles de nuit, qui ont tout perdu et subsistent d'eau-de-vie et d'aliments corrompus — à commencer par les ouvriers des fabriques, les cochers

de fiacre, les couturières, les prostituées, jusqu'aux riches marchands, aux ministres, et leurs femmes, tous endurent l'existence la plus pénible et la plus anormale sans pouvoir acquérir ce que chacun d'eux, selon la doctrine du monde, estime indispensable pour soi.

Cherchez parmi ces hommes, du gueux au riche, quelqu'un qui se contente de ce qu'il gagne pour se procurer tout ce qu'il juge indispensable selon la doctrine du monde, et vous verrez que vous n'en trouverez pas un sur mille. Chacun dépense toutes ses forces à vouloir acquérir ce qui lui est inutile mais qu'exige la doctrine du monde et dont la privation le rend malheureux. Et aussitôt qu'il a acquis ce que le monde exige, une autre exigence paraît, puis encore une autre, et ainsi dure sans fin ce travail de Sisyphe, qui détruit la vie des hommes. Prenez l'échelle des fortunes, depuis les individus qui peuvent dépenser par an trois cents roubles jusqu'à ceux qui en ont cinquante mille, et rarement vous trouverez quelqu'un qui ne s'épuise et ne ploie sous l'effort fait pour gagner quatre cents roubles s'il en a trois cents, cinq cents s'il en a quatre cents et ainsi de suite. Et il n'y a personne qui, possédant cinq cents roubles, adopte volontiers de vivre comme ceux qui en ont quatre cents. Si un homme s'y astreint, ce n'est pas pour se faciliter l'existence mais pour amasser de l'argent et le mettre en sûreté. Chacun, sans répit, s'emploie

à alourdir le fardeau de son existence déjà assez lourd et abandonne son âme tout entière, sans réserve, à la doctrine du monde. Aujourd'hui on s'achète un pardessus et des galoches, demain une montre et une chaîne, après-demain on s'installe un appartement avec divan et lampadaire, puis on achète un salon, des tapis, des robes de velours, puis une maison, des trotteurs, des tableaux à cadres dorés, et puis on tombe malade, surmené par un travail excessif — et on meurt. Un autre continue la même tâche et donne sa vie en sacrifice à ce même Moloch, et meurt sans savoir lui-même pourquoi il a vécu de la sorte. Mais peut-être cette existence, qui s'écoule comme nous venons de le dire, est-elle heureuse par elle-même ?

Considérons ce que les hommes ont toujours appelé le bonheur, et vous verrez qu'elle est affreuse. En effet, quelles sont les conditions incontestables du bonheur terrestre ?

Une des premières conditions de bonheur généralement admises par tout le monde, est de pouvoir jouir du ciel, du soleil, de l'air pur, de toute la nature. Toujours les hommes ont considéré comme un grand malheur d'être privés de ces choses. Les prisonniers souffrent surtout de cette privation. Considérons l'existence des hommes qui suivent la doctrine du monde : plus ils ont de succès mondain, plus ils sont privés de ces éléments de bonheur, moins ils jouissent de la

lumière du soleil, des champs, des bois. Beaucoup d'entre eux — les femmes presque toutes, arrivent à la vieillesse sans avoir vu plus d'une ou deux fois dans leur vie le lever du soleil, et n'ont jamais vu les champs et les forêts autrement que du fond de leur voiture ou de leur wagon ; jamais ils n'ont rien planté ou semé, ni élevé une vache, un cheval ou un poulet et ignorent comment naissent, grandissent et vivent les animaux. Ces gens ne voient que des étoffes, des pierres, des bois façonnés par le travail des hommes, et encore jamais à la lumière du soleil mais sous un éclairage artificiel ; ils n'entendent que le bruit des machines, des équipages, des canons, le son des instruments de musique ; ils respirent des parfums distillés et la fumée du tabac ; ils mangent, à cause de l'inertie de leurs estomacs et de leur goût dépravé, des aliments pour la plupart non frais et faisandés. Ils changent de lieux sans changer d'existence. Ils voyagent dans des boîtes fermées. A la campagne, à l'étranger, partout, ils ont sous leurs pieds les mêmes tissus, les mêmes bois, et les mêmes tentures leur cachent la lumière du soleil, et les mêmes valets les séparent d'avec les plantes et les animaux.

Comme des prisonniers ils sont toujours privés de ces causes de bonheur. Les prisonniers se consolent avec un brin d'herbe qui croît dans la cour de la prison, avec une araignée ou une souris, et ces gens-là se consolent de même quelquefois

avec des plantes d'appartement étiolées, un perroquet, un caniche, un singe, dont toutefois ils ne s'occupent pas eux-mêmes.

Une autre condition indiscutable de bonheur, c'est le travail; d'abord le travail qu'on aime et qu'on a librement choisi, puis le travail physique qui donne l'appétit et un sommeil profond et calme. Eh bien, sous ce rapport aussi, plus les hommes sont heureux selon la doctrine du monde, plus ils sont privés de cet autre élément de bonheur. Tous les heureux de notre monde, les dignitaires, les riches, sont inoccupés, comme les prisonniers, et luttent vainement contre des maladies provenant du manque de travail physique et, avec moins de succès encore, contre l'ennui qui les poursuit (je dis sans succès parce que le travail n'est un plaisir que s'il est absolument nécessaire; et eux n'ont besoin de rien); ou bien ils font un travail qui leur est odieux, comme les banquiers, les procureurs, les gouverneurs, les ministres et leurs femmes qui organisent des soirées, des raouts et combinent des toilettes pour eux et leurs enfants. (Je dis odieux, parce que je n'ai jamais rencontré, parmi ces gens, quelqu'un qui soit content de son travail et s'en occupe avec une satisfaction au moins égale à celle du portier qui nettoie la neige devant la maison). Tous ces privilégiés de la fortune sont, ou privés de travail ou attachés à un travail qu'ils n'aiment pas, c'est-à-dire qu'ils se trouvent

dans la situation des condamnés aux travaux forcés.

La troisième condition indubitable du bonheur, c'est la famille. Eh bien, plus les hommes sont esclaves du succès mondain, moins ce bonheur leur est accessible. La plupart — les libertins, renoncent volontairement aux joies de la famille dont ils n'ont que les soucis. S'ils ne sont pas des libertins, leurs enfants ne sont pas une joie pour eux mais un fardeau, et ils s'en privent volontairement, en s'efforçant par tous les moyens, parfois même les plus cruels, de rendre leur union inféconde, et s'ils ont des enfants, ils se privent de la joie d'être en communion avec eux. Pour se conformer à l'usage, ils doivent, la plupart du temps, les confier à des étrangers; au début à des personnes d'une nationalité étrangère, puis à des établissements scolaires, si bien que, de la vie de famille, ils n'ont que les soucis des enfants. Ceux-ci, dès leur jeunesse, deviennent aussi malheureux que leurs parents et bientôt ils ne souhaitent plus qu'une chose : la mort de leurs parents pour en hériter (1).

(1) Le raisonnement des parents est assez curieux. « Je n'ai besoin de rien, dit le père; cette existence m'est très pénible, mais je fais cela pour mes enfants, par amour pour eux. » Autrement dit : Je sais par expérience que notre existence est un malheur, par conséquent... j'éleve mes enfants de façon qu'ils soient aussi malheureux que moi. Et pour cela, par amour pour eux, je les mène dans une ville malsaine au physique et au moral; je les confie à des étrangers qui ne voient dans l'éducation qu'un métier lucratif; je pousse mes enfants dans la corruption phy-

Ils ne sont pas enfermés dans une prison, mais les conditions de leur genre de vie, par rapport à la famille, sont plus affreuses que la privation de la famille infligée aux gens détenus dans les prisons.

La quatrième condition du bonheur, c'est la communion libre et affectueuse avec tous les hommes. Là, encore, plus haute est la situation mondaine, plus on est haut placé sur l'échelle sociale, plus on éloigne cette cause de bonheur. Plus on s'élève, plus se rétrécit le cercle des gens avec lesquels il est permis d'entretenir des relations; et plus le niveau moral et intellectuel des hommes qui forment ce cercle s'abaisse. Le paysan avec sa femme est libre d'entrer en relations avec chacun et si un million d'hommes ne veulent avoir rien de commun avec eux, il y a 80 millions d'ouvriers comme eux, depuis Arkhangelsk jusqu'à Astrakhan, avec lesquels ils peuvent fraterniser sans qu'il soit besoin de visite ou de présentation. Un employé et sa femme trouvent des centaines de personnes de situation égale; mais les employés supérieurs ne les admettent pas, et eux, à leur tour, ne fraient pas avec leurs inférieurs. Pour un homme du grand monde et sa femme, il n'y a que quelques dizaines de familles qu'ils peuvent fréquenter; le reste leur est étranger. Pour le

sique, morale et intellectuelle. Tel est le raisonnement qui doit servir de justification à l'existence absurde des parents eux-mêmes.

ministre et le riche, et leur famille — il n'y a plus qu'une dizaine de personnes aussi riches et aussi importantes qu'eux. Pour les empereurs et les rois le cercle est encore plus étroit. Quoi, n'est-ce pas la détention cellulaire qui ne permet au détenu que des relations avec deux ou trois geôliers!

Enfin, la cinquième condition du bonheur c'est la santé et la mort sans maladie. Or plus les hommes sont placés haut sur l'échelle sociale, plus ils sont privés de cette condition de bonheur. Prenez un ménage de bourgeois aisés et un ménage de paysans et comparez-les. Malgré les privations et le travail pénible qui accablent les paysans, non par leur faute mais à cause de la cruauté des hommes, vous verrez que plus la classe est basse, plus les hommes et les femmes sont bien portants, tandis que plus la classe sociale est élevée, plus ils sont malades.

Rappelez-vous les riches et leurs femmes que vous connaissez et avez connus, et vous verrez que presque tous sont malades. Un homme bien portant qui ne se soigne pas constamment, ou au moins en été, est parmi eux une exception aussi rare qu'un malade dans la classe ouvrière. Tous ces privilégiés de la fortune commencent, sans exception, par l'onanisme, qui est devenu, dans leurs mœurs, une condition naturelle du développement; tous sont édentés, grisonnants ou chauves à un âge où l'ouvrier commence à être en pleine

vigueur. Presque tous souffrent de maladies de nerfs, de l'estomac, ou de maladies sexuelles provenant d'excès de table, d'ivrognerie, de luxure ou des drogues qu'ils prennent constamment; et ceux qui ne meurent pas jeunes passent la moitié de leur existence à se traiter, à s'injecter de la morphine et deviennent de malheureux êtres incapables de subsister par eux-mêmes et menant une existence de parasites, comme ces fourmis qui sont nourries par des esclaves. Dressez une liste de leurs morts : l'un se brûle la cervelle; l'autre tombe en pourriture à la suite de syphilis; un vieillard se tue à force de prendre des excitants, un jeune homme en se faisant battre pour réveiller la volupté; l'un est rongé par les poux, l'autre par les vers; les uns succombent à force de boire; les autres à force de manger; d'autres enfin par abus de la morphine ou à la suite d'un avortement provoqué. Les uns après les autres, ils périssent victimes de la doctrine du monde. Et on se presse en foule à leur suite, et, comme des martyrs, ils vont au-devant des souffrances et de la perte.

Une vie après l'autre est jetée sous le char de cette idole : le char passe broyant ces existences, et de nouvelles et nouvelles victimes se précipitent en foule, sous les roues, avec des malédictions, des gémissements, des lamentations!

Il est difficile d'accomplir la doctrine de Christ. Christ dit : Quiconque aura quitté des maisons, ou

des frères, ou des sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou des champs, à cause de mon nom, il en recevra cent fois autant, et héritera la vie éternelle. Et personne ne bouge. La doctrine du monde dit : Abandonne ta maison, ton champ, tes frères, la campagne pour la ville corrompue, passe ta vie à travailler comme baigneur, nu, savonnant le dos d'autrui, ou comme apprenti de bazar à compter toute ta vie les kopeks d'autrui dans un sous-sol, ou comme procureur au tribunal, à rédiger toute ta vie des papiers destinés à empirer le sort des malheureux ; ou comme ministre, à signer perpétuellement à la hâte des papiers inutiles ; ou comme chef d'armée, à tuer des hommes toute ta vie ; vis de cette vie hideuse qui se termine toujours par une mort cruelle, et tu ne recevras rien ni dans ce monde ni dans l'autre. Et tout le monde accourt. Christ dit : Prends ta croix et suis-moi ; c'est-à-dire supporte avec résignation le sort qui t'est échu en partage et obéis-moi, moi qui suis ton Dieu, et personne ne bouge. Mais que le dernier des hommes galonnés dont le métier est de tuer ses semblables, ait la fantaisie de dire : Prends, non pas ta croix, mais ton havresac et ton fusil et suis-moi à toutes sortes de souffrances et à une mort certaine, — tout le monde accourt.

Abandonnant famille, parents, femmes, enfants, et placés sous les ordres du premier venu d'un rang plus élevé revêtu d'un costume carnavalesque,

transis, affamés, éreintés par des marches forcées, ils vont sans savoir où, comme un troupeau de bœufs à la boucherie ; mais ce ne sont pas des bœufs, ce sont des hommes. Ils ne peuvent pas ne pas savoir qu'on les traîne à la boucherie, mais la question : pourquoi ? reste insoluble, et, désespérés, ils marchent et meurent de froid, de faim, de maladies jusqu'au moment où on les place à la portée des balles et des boulets en leur commandant de tuer, de leur côté, des hommes qu'ils ne connaissent pas. Ils tuent et on les tue. Et chacun d'eux n'en connaît ni le but ni la raison. Les Turcs les font brûler vifs, leur arrachent la peau, leur déchirent les entrailles. Mais que demain quelqu'un siffle de nouveau et de nouveau tous marcheront aux horribles souffrances, à la mort, et commettront le mal évident. Et personne ne trouve que cela est difficile. Non seulement ceux qui souffrent mais leurs pères et mères ne trouvent pas cela difficile. Eux-mêmes encouragent leurs enfants à le faire. Non seulement ils trouvent que cela doit être ainsi et ne peut être autrement, mais ils trouvent encore que c'est admirable et moral.

On pourrait dire que la pratique de la doctrine du Christ est difficile, effrayante, cruelle, si la pratique de la doctrine du monde était facile, agréable et sans danger. Mais la doctrine du monde est bien plus difficile, plus dangereuse et plus cruelle que celle de Christ.

On dit qu'il y a eu autrefois des martyrs pour la cause de Christ; mais c'étaient des exceptions; on en compte environ trois cent quatre-vingt mille — volontaires et involontaires — en dix-huit cents ans; mais si vous comptez les martyrs du monde, pour un martyr de la doctrine du Christ vous en trouverez mille de la doctrine du monde, dont les souffrances ont été cent fois plus cruelles. Rien que dans notre siècle on compte trente millions d'hommes victimes de la guerre.

Ce sont là des martyrs de la doctrine du monde qui auraient évité les souffrances et la mort s'ils avaient non pas suivi la doctrine du Christ, mais seulement refusé de suivre la doctrine du monde.

Qu'un homme s'avise de renoncer d'aller à la guerre, — on l'enverra creuser des fossés, et il ne sera pas torturé à Sébastopol ou à Plevna. Qu'un homme cesse d'avoir foi dans la doctrine du monde, qu'il ne croie pas indispensable de porter des galoches, une chaîne, d'avoir un salon inutile, de faire toutes les sottises que recommande la doctrine du monde, et il ne connaîtra jamais le travail abrutissant, les souffrances excessives, ni les soucis et les efforts perpétuels et sans répit; il restera en communion avec la nature; il ne sera privé ni du travail qu'il aime, ni de sa famille, ni de la santé et ne périra pas d'une mort cruelle et insensée.

La doctrine du Christ n'impose pas ce genre de martyre; ce n'est pas là ce qu'enseigne Christ. Il

enseigne le moyen de mettre un terme aux souffrances que les hommes endurent au nom de la doctrine fausse du monde.

La doctrine de Christ a un sens métaphysique profond ; la doctrine de Christ a aussi un sens des plus simples, des plus clairs, des plus pratiques pour chaque individu. A cet égard on peut dire que Christ enseigne aux hommes à ne pas faire de sottises. Voilà le sens de la doctrine de Christ, le plus simple et le plus accessible à chacun.

Christ dit : Ne te mets pas en colère, ne considère personne comme inférieur à toi, — car c'est stupide. Si tu te fâches, tu offenses les gens, ce sera pire pour toi. Christ dit encore : Ne cours pas après toutes les femmes, prends-en une et vis avec elle, — tu t'en trouveras mieux. Il dit encore : Ne te lie jamais par des promesses envers personne et pour quoi que ce soit, afin de ne pas être contraint à commettre des sottises ou des crimes. Il dit encore : ne rends pas le mal pour le mal, de peur que le mal ne fonde sur toi avec une force redoublée, comme le tronc suspendu au-dessus d'un rayon de miel, qui assomme l'ours quand il le repousse. Il dit encore : Ne considère pas les hommes comme des étrangers seulement parce qu'ils demeurent dans un autre pays et qu'ils parlent une langue différente de la tienne. Si tu les regardes comme des ennemis, eux aussi te regarderont comme un ennemi, et tu en souffriras. Ainsi

abstiens-toi de ces choses stupides et tu sera plus heureux.

« Oui, répond-on à cela, mais le monde est ainsi fait qu'on est encore plus malheureux de se mettre en opposition avec son organisation que de s'y soumettre. Qu'un homme refuse de faire son service militaire, il sera enfermé dans une forteresse, peut-être fusillé. Qu'un homme ne se mette pas à l'abri du besoin en n'accumulant pas ce qui est nécessaire pour lui et sa famille, lui et sa famille mourront de faim ». Ainsi raisonnent les gens qui s'efforcent de défendre l'organisation sociale ; mais eux-mêmes ne pensent pas ainsi. Ils disent cela uniquement parce qu'ils ne peuvent pas nier la vérité de la doctrine du Christ qu'ils professent en paroles, et qu'ils doivent s'excuser, d'une façon quelconque, de ne pas pratiquer. Non seulement ils ne pensent pas ce qu'ils disent, mais ils n'ont jamais réfléchi à ce sujet. Ils ont foi dans la doctrine du monde et se contentent de l'excuse qui leur a été enseignée par l'Église : — que pour pratiquer la doctrine de Christ, il faut beaucoup souffrir, si bien qu'ils n'ont même jamais essayé de la pratiquer. Nous voyons les souffrances sans nombre qu'endurent les hommes au nom de la doctrine du monde, tandis que, de notre temps, nous ne voyons jamais de souffrances causées par la doctrine de Christ. Trente millions d'hommes ont péri dans les guerres, au nom de la doctrine du

monde; des milliards d'êtres ont péri victimes de l'existence meurtrière, à cause de la doctrine du monde; mais je n'ai pas entendu que, de nos jours, il s'en soit rencontré non pas des millions, des milliers, quelques dizaines, mais même un seul qui ait péri d'une mort cruelle, ou qui ait souffert du froid et de la faim à cause de la doctrine de Christ. Non seulement nous ne suivons pas la doctrine de Christ, mais nous ne l'avons jamais prise au sérieux. L'Église s'est chargée de nous expliquer d'une telle façon la doctrine du Christ, qu'elle nous apparaît non pas comme la doctrine de la vie heureuse, mais comme un épouvantail.

Christ appelle les hommes à une source d'eau, qui est là tout près d'eux. Les hommes sont brûlés par la soif, ils mangent de la boue, ils boivent le sang l'un de l'autre, mais leurs docteurs leur ont dit qu'ils périraient s'ils allaient à cette source où les appelle Christ. Et les hommes les croient; ils se tourmentent et meurent de soif à deux pas de la source sans oser s'en approcher. Il suffit d'avoir foi dans les paroles de Christ, qui dit qu'il a apporté le vrai bien sur la terre, de croire qu'il peut nous donner, à nous qui sommes brûlés par la soif, une source d'eau vive, et d'aller à cette source, pour qu'aussitôt nous apparaissent l'astuce du mensonge de l'Église et l'imbécillité de souffrir quand le salut est si près. Il suffit d'accepter franchement et simplement la doctrine du Christ pour

mettre au jour l'horrible mensonge dans lequel chacun et tous nous vivons.

Génération après génération nous nous efforçons à trouver la sécurité de notre existence dans la violence et de garantir par elle la propriété. Nous croyons voir le bonheur de notre vie dans la puissance, la domination et l'abondance des biens. Nous sommes tellement habitués à cela que la doctrine de Christ, qui enseigne que le bonheur des hommes ne peut pas dépendre du pouvoir et de la fortune et que le riche ne peut pas être heureux, nous semble exiger trop de sacrifices, en vue du bien futur. Christ ne pense même pas à nous demander un sacrifice, au contraire, il nous enseigne à ne pas faire ce qui est le pis mais à faire ce qui est le mieux pour nous, ici-bas, dans cette vie. Christ, par amour des hommes, leur enseigne de renoncer aux garanties basées sur la violence et à la propriété, de même que nous enseignons aux gens du peuple, dans leur propre intérêt, de s'abstenir des querelles et de l'intempérance. Il dit qu'en ne se défendant pas contre la violence, qu'en vivant sans avoir de propriété, les hommes seront plus heureux, et il confirme ses paroles par l'exemple de sa vie. Il dit qu'un homme qui vit selon sa doctrine doit être prêt à mourir à chaque instant, à supporter la violence, la faim et le froid et à ne pas compter sur une seule heure de sa vie. Et cela nous paraît une exigence terrible, une demande de sacri-

fices quelconques, tandis que ce n'est que la confirmation des conditions dans lesquelles chaque homme vit toujours inévitablement. Un disciple de Christ doit être préparé à tout, surtout aux souffrances et à la mort. Mais le disciple du monde n'est-il pas dans la même situation? Nous sommes si habitués à nos mensonges, que tout ce que nous faisons pour la soi-disant garantie de notre existence : nos armées, nos forteresses, nos approvisionnements, nos vêtements, nos soins médicaux, tous nos biens, notre argent, — tout cela nous paraît quelque chose de stable, une garantie sûre de notre existence. Nous oublions, évidemment, ce qui arrive à chacun, ce qui arriva à celui qui voulait bâtir des greniers afin de s'assurer l'abondance pour longtemps : il mourut dans la même nuit. Tout ce que nous faisons pour assurer notre existence ressemble à ce que fait l'autruche quand elle s'arrête et cache sa tête pour ne pas voir comment on va la tuer. Bien mieux : pour établir les garanties, lointaines, dont nous ne profiterons même pas, d'une vie incertaine dans un avenir incertain, nous compromettons sûrement une vie certaine dans le présent certain.

L'erreur repose sur la fausse conviction que notre existence pourrait être garantie par la lutte avec les autres. Nous sommes tellement habitués à cette tromperie des soi-disant garanties de notre existence et de notre propriété que nous ne remar-

quons pas tout ce que nous perdons pour les établir. Et nous perdons toute la vie. Toute la vie est absorbée par le souci des garanties de la vie, par les préparatifs pour la vie, de sorte qu'il ne reste absolument rien de la vie.

Qu'on se détache pour un moment de ses habitudes et jette un regard sur notre vie, et l'on verra que tout ce que nous faisons pour la soi-disant sécurité de notre existence n'a pas du tout pour but de nous l'assurer, mais que nous cherchons uniquement, par cette activité, à oublier que l'existence n'est jamais assurée et ne peut l'être. Mais c'est peu d'affirmer que nous sommes notre propre dupe et que nous compromettons notre vie réelle pour une vie imaginaire, nous détruisons le plus souvent par ces agissements ce que nous voulons assurer. Les Français prennent les armes en 1870 pour garantir leur existence, et cette tentative a pour conséquence la perte de centaines de milliers de Français. Il en est de même pour tous les peuples qui prennent les armes. Le riche croit son existence garantie puisqu'il possède de l'argent, et cet argent attire un malfaiteur qui le tue. Le malade imaginaire garantit sa vie par des médicaments, et ces médicaments le tuent lentement; s'ils ne le tuent pas, ils l'empêchent de jouir de la vie, comme ce paralytique qui s'en était privé pendant trente-huit ans, attendant l'ange de la piscine.

La doctrine de Christ, qui enseigne qu'on ne peut pas assurer sa vie et qu'il faut être prêt à mourir à chaque instant, est incontestablement préférable à la doctrine du monde qui enseigne qu'il faut assurer sa vie. Elle est préférable parce que la certitude de la mort et l'insécurité de la vie sont exactement les mêmes et pour les disciples de Christ et pour ceux du monde; mais la vie elle-même, selon la doctrine de Christ, n'est plus absorbée par les soins inutiles en vue de garantir l'existence; elle est libre et peut être consacrée au seul but qui lui soit propre — le bien pour soi-même et pour les autres. Le disciple de Christ sera pauvre. Oui, c'est-à-dire qu'il jouira toujours de tous les biens que Dieu a prodigués aux hommes. Il ne ruinera pas son existence. Nous avons appelé la pauvreté une calamité; mais, en réalité, c'est un bonheur; et nous aurons beau l'appeler calamité, elle n'en sera pas moins un bonheur. Etre pauvre signifie : ne pas vivre dans les villes mais à la campagne; ne pas rester enfermé dans des chambres mais travailler dans les bois, dans les champs, jouir du soleil, du ciel, de la terre, des animaux; ne pas se creuser la tête à inventer ce qu'on mangera pour éveiller l'appétit, quels exercices on fera pour activer la digestion; être pauvre c'est avoir faim trois fois par jour, s'endormir sans passer des heures entières à se retourner sur ses oreillers en proie à l'insomnie, avoir des enfants et ne s'en

pas séparer, être en relation avec chacun, et, l'essentiel, ne jamais rien faire contre son gré et ne pas craindre ce qui vous attend. Le pauvre sera malade et souffrant, il mourra comme tous (à en juger par les malades et les mourants de la classe pauvre, moins péniblement que les riches), mais il vivra plus heureux, sans aucun doute. Être pauvre, mendiant, vagabond (πτωγός) c'est précisément ce qu'enseignait Christ; c'est la condition sans laquelle on ne peut entrer dans le royaume de Dieu et être heureux ici-bas.

« Mais personne ne te nourrira et tu mourras de faim », dit-on. A l'objection que l'homme vivant selon la doctrine du Christ mourra de faim, Christ a répondu par une courte sentence (celle même qu'on interprète de façon à justifier l'oisiveté du clergé) (Matth., x, 10; Luc, x, 7).

Il dit : « Ne prenez ni sac pour le voyage, ni deux habits, ni souliers, ni bâton ; *car l'ouvrier est digne de sa nourriture.* » « Et demeurez dans cette maison-là, mangeant et buvant ce qu'on vous donnera, *car l'ouvrier est digne de son salaire.* »

Celui qui travaille mérite ἔσται, mot pour mot : peut et doit avoir sa nourriture. C'est une très courte sentence ; mais pour quiconque la comprendra comme la comprenait Christ, il ne peut plus être question du danger de mourir de faim dont serait menacé quiconque ne possède aucune propriété. Pour comprendre ces mots dans leur vrai

sens il faut renoncer à l'idée devenue habituelle, grâce au dogme de la rédemption, que la félicité de l'homme consiste dans l'oisiveté. Il faut revenir à cette conception, naturelle à tous les hommes non dégénérés, que la condition indispensable du bonheur de l'être humain est le travail et non pas l'oisiveté, que l'homme ne peut s'abstenir de travailler, que c'est ennuyeux, pénible et difficile pour lui de ne pas travailler, comme il est ennuyeux, pénible et difficile à la fourmi, au cheval, à chaque animal, de ne pas travailler. Il faut oublier notre sauvage préjugé que la position d'un homme qui a un revenu fixe, c'est-à-dire qui a une place du gouvernement, ou une propriété foncière, ou des titres de rente avec coupons, qui lui donnent la possibilité de ne rien faire, est une position heureuse et naturelle. Il faut rétablir dans les cerveaux humains la manière d'envisager le travail de tous les hommes non corrompus, qui était celle de Christ quand il disait que celui qui travaille mérite sa nourriture. Christ ne pouvait pas se représenter des hommes pour lesquels le travail semblait une malédiction, et, par conséquent, il ne pouvait pas se représenter un homme ne travaillant pas ou souhaitant ne pas travailler. Il suppose toujours que son disciple travaille. C'est pourquoi il dit : Si l'homme travaille, son travail le nourrit. Et si quelqu'un s'approprie le travail d'un homme, il prend à sa charge la nourriture de l'homme qui

travaille, précisément parce qu'il profite de son travail. Ainsi, celui qui travaille aura toujours sa nourriture. Il n'aura pas de propriété, mais qu'il ait sa nourriture, cela est hors de question.

La différence entre la doctrine du Christ et celle du monde, par rapport au travail, réside en ceci que, d'après la doctrine du monde, le travail est un mérite particulier de l'homme, grâce auquel il peut entrer en règlement de comptes avec les autres et demander un salaire proportionné au travail qu'il fournit, tandis que, d'après la doctrine du Christ, le travail, la peine, est la condition inévitable de la vie humaine, et la nourriture est la conséquence inévitable du travail. Le travail produit la nourriture, la nourriture, le travail — c'est un cercle éternel : l'un est la conséquence et la raison de l'autre. Si méchant que soit le maître, il nourrira l'ouvrier, comme il nourrira le cheval qui travaille pour lui ; il nourrira l'ouvrier afin qu'il puisse travailler le plus possible, c'est-à-dire que le maître concourt précisément à ce qui constitue le bien de l'ouvrier.

« Le fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme rançon de plusieurs. » D'après la doctrine de Christ, chaque homme, pris indépendamment du monde en général, aura la vie la plus heureuse s'il a compris sa vocation — qui consiste à ne pas exiger qu'on le serve mais à travailler toute sa vie

pour les autres, à donner sa vie comme rançon pour plusieurs. L'homme qui agit ainsi, dit Christ, mérite d'avoir sa nourriture, c'est-à-dire, ne peut pas manquer de l'avoir. Par les mots : l'homme n'est pas venu au monde pour être servi, mais pour servir les autres, Christ établit le principe qui garantit indubitablement l'existence matérielle de l'homme ; et par les mots : Celui qui travaille mérite sa nourriture, Christ écarte l'objection courante contre la possibilité de pratiquer sa doctrine, objection qui consiste à dire qu'un homme qui pratiquerait la doctrine de Christ au milieu de ceux qui ne la pratiquent pas, risquerait de périr de faim et de froid. Christ montre que l'homme n'assure pas sa subsistance en accaparant la part des autres, mais qu'il l'assure en se rendant utile, indispensable aux autres. Plus il se rendra nécessaire aux autres, plus son existence sera garantie.

Dans l'organisation actuelle du monde, les hommes qui ne pratiquent pas la loi de Christ mais qui travaillent pour le prochain et n'ont pas de propriété, ne meurent pas de faim. Comment donc peut-on dire que ceux qui pratiqueraient la doctrine de Christ, c'est-à-dire qui travailleraient pour le prochain, mourraient de faim ? L'homme ne peut pas mourir de faim quand il y a du pain chez le riche. En Russie, à chaque moment donné, il y a des millions d'hommes qui vivent sans rien posséder, uniquement par leur travail.

Un chrétien aura son existence également assurée chez les païens et chez les chrétiens. Il travaillera pour les autres, leur sera nécessaire, donc il sera nourri. Un chien même, s'il est utile, est nourri et soigné; comment ne nourrirait-on pas et ne soignerait-on pas un homme qui est nécessaire aux autres?

Mais un homme malade, ou chargé de famille, ne peut pas travailler pour les autres — on cessera donc de le nourrir, diront ceux qui veulent à toute force prouver la légitimité de la vie bestiale. Ils le diront, ils le disent, et ils ne voient pas qu'eux-mêmes agissent tout autrement. Ces mêmes gens, ces gens qui n'admettent pas que la doctrine du Christ soit praticable — la pratiquent. Ils continuent de nourrir un mouton, un bœuf, un chien malade. Même une vieille rosse, ils ne la tuent pas, mais lui donnent un travail mesuré à ses forces. Ils nourrissent des familles d'agneaux, de porcelets, de caniches, dans l'espoir d'en tirer parti; comment ne nourriraient-ils pas un homme utile quand il tombe malade, comment ne trouveraient-ils pas un travail approprié aux forces d'un vieillard ou d'un enfant, comment ne se feraient-ils pas éleveurs d'hommes qui, plus tard, travailleront pour eux?

Non seulement ils le feront, mais ils ne font que cela. Les neuf dixièmes des hommes — le bas peuple — sont nourris par un dixième de gens riches,

comme on nourrit le bétail. Et, quelque profondes que soient les ténèbres dans lesquelles vivent ces gens, quelque mépris qu'ils aient pour les neuf dixièmes de l'humanité, ce dixième de gens forts, qui ont le pouvoir, ne privent jamais les neuf dixièmes de leur nourriture, bien qu'ils puissent le faire. Ils ne privent pas le bas peuple du nécessaire afin qu'il puisse se multiplier et travailler pour eux. De nos jours, ce dixième de gens riches travaillent consciencieusement à ce que les neuf dixièmes soient nourris régulièrement, c'est-à-dire puissent fournir le maximum de travail, se multiplier et donner une nouvelle génération de travailleurs. Les fourmis veillent à la fécondité et à l'élevage de leurs petites vaches nourricières, comment les hommes ne veilleraient-ils pas à la multiplication de ceux qui travaillent pour eux? Les ouvriers sont nécessaires. Et ceux qui profitent du travail veilleront toujours à ce que les ouvriers ne viennent pas à leur manquer.

L'objection contre la possibilité de pratiquer la doctrine du Christ, qui consiste à dire que si je n'acquiers rien pour moi-même, si je ne mets rien en réserve, personne ne voudra nourrir ma famille, est juste, mais seulement par rapport aux gens oisifs, inutiles, par conséquent nuisibles, comme la majorité de notre classe riche. Personne ne se souciera de nourrir des oisifs, excepté des parents insensés, parce que les gens oisifs ne sont

nécessaires à personne, pas même à eux-mêmes, tandis que les hommes les plus endurcis nourriront et élèveront des ouvriers. On élève les veaux, et l'homme est une bête de travail plus utile que le bœuf, comme on peut s'en rendre compte par les tarifs des marchés d'esclaves. C'est pourquoi les enfants ne peuvent jamais rester sans subsistance.

L'homme n'est pas au monde pour qu'on travaille pour lui ; mais pour travailler lui-même pour les autres. Celui qui travaillera aura sa nourriture.

Ce sont là des vérités prouvées par la vie de l'univers entier.

Jusqu'ici, toujours et partout où l'homme travaillait il recevait sa nourriture, comme n'importe quel cheval qui travaille. Et cette nourriture était assurée à l'ouvrier qui travaillait par contrainte, à contre-cœur, car l'ouvrier ne désirait qu'une chose — se débarrasser du travail, acquérir le plus possible et faire porter le joug à celui qui le lui imposait tout à l'heure. Un semblable ouvrier, envieux, méchant et travaillant à contre-cœur, ne manquait jamais de nourriture et était même plus heureux que celui qui, ne travaillant point, vivait du travail d'autrui. Combien donc serait plus heureux l'ouvrier qui travaillerait selon la doctrine de Christ, dont le but serait de travailler le plus possible et de recevoir le moins possible ? Et combien sa position serait meilleure quand il verrait

augmenter autour de lui le nombre des hommes qui suivraient son exemple.

La doctrine de Christ sur le travail et ses fruits trouve son expression dans le récit des cinq ou sept mille hommes rassasiés avec deux poissons et cinq pains. L'humanité jouira de la plus grande somme de bien-être accessible aux hommes sur la terre lorsque chacun, au lieu de s'efforcer de s'approprier le plus de choses possible et de tout consommer à lui tout seul, agira comme Christ l'a enseigné au bord de la mer.

Il fallait nourrir quelques milliers d'hommes. Un des disciples de Christ lui dit qu'il a vu chez un garçon quelques poissons; il y avait en outre quelques pains apportés par les disciples. Jésus comprit que certains, parmi ces gens venus de loin, avaient apporté des provisions, tandis que d'autres n'en avaient pas. (La preuve que plusieurs d'entre les personnes présentes avaient apporté des provisions, c'est que, chez les quatre évangélistes, il est dit qu'après le repas les restes furent rassemblés dans douze paniers. Si personne n'avait rien apporté, excepté le garçon, par quel hasard aurait-on trouvé en cet endroit douze paniers?) Si Christ n'avait pas fait ce qu'il a fait, c'est-à-dire le miracle d'avoir rassasié quelques milliers de gens avec cinq pains, tout se serait passé à cette occasion exactement comme cela se passe maintenant dans le monde. Ceux qui avaient des provisions

auraient mangé ce qu'ils avaient; ils auraient mangé tout, par glotonnerie, ou par avidité pour ne rien laisser. Les avares auraient peut-être rapporté les restes à la maison. Ceux qui n'avaient rien seraient restés affamés, épiant avec haine et envie les mangeurs; quelques-uns d'entre eux auraient peut-être volé des provisions à ceux qui s'en étaient munis, provoquant ainsi des querelles et des rixes, et les uns s'en seraient retournés chez eux repus, et les autres affamés et irrités; exactement comme cela se passe dans notre monde.

Mais Christ savait ce qu'il voulait faire (comme il est dit dans l'Évangile); il ordonna à tous de s'asseoir en cercle, engagea ses disciples à offrir leurs provisions à ceux qui n'avaient rien, et recommanda aux autres d'agir de même. Quand tous ceux qui avaient des provisions eurent suivi l'exemple des disciples du Christ, c'est-à-dire eurent offert aux autres ce qu'ils avaient, il arriva que tout le monde ayant mangé modérément, il resta encore assez de vivres pour les premiers qui n'avaient pas mangé. Tout le monde fut ainsi rassasié, et il resta assez de victuailles pour remplir douze paniers.

Christ enseigne aux hommes à agir dans la vie selon la raison et la conscience; car c'est la loi de l'être raisonnable pris séparément comme celle de toute l'humanité. Le travail est la condition iné-

vitale de la vie de l'homme. Le travail est la source du vrai bien pour l'homme. C'est pourquoi il est mauvais de refuser de partager avec autrui le fruit de son travail. Il est bon d'abandonner aux autres le fruit de son travail.

« Si les hommes ne s'arrachent pas la nourriture les uns aux autres, ils mourront de faim », disons-nous. Il me semble qu'il serait plus juste de dire le contraire : si les hommes s'arrachent l'un l'autre leur nourriture, certains mourront de faim, ce qui a lieu en effet.

Chaque homme, qu'il vive selon la doctrine de Christ ou selon la doctrine du monde, ne subsiste que grâce aux soins des autres hommes. Depuis sa naissance l'homme est soigné, surveillé et nourri par les autres. Mais, selon la doctrine du monde, l'homme a le droit d'exiger, par le vol et la menace, que les autres continuent à le nourrir, lui et sa famille. Selon la doctrine de Christ, l'homme, dès sa naissance, est également soigné, nourri, allaité par d'autres ; mais pour que les autres continuent à le soigner et le nourrir, il doit tâcher à son tour de servir les autres, de se rendre aussi utile que possible à tout le monde. Les hommes qui suivent la doctrine du monde désireront toujours se débarrasser d'un individu qui leur est inutile et qui les force, par la violence, à le nourrir ; à la première occasion, non seulement ils cesseront de le nourrir, mais ils le tueront comme un être inutile. Mais

toujours, les hommes, quelque méchants qu'ils soient, nourriront et garderont soigneusement quelqu'un qui travaille pour eux.

Quelle est donc la vie la plus sensée, la plus raisonnable et la plus joyeuse : la vie selon la doctrine du monde ou la vie selon la doctrine du Christ?

La doctrine de Christ instaure le royaume de Dieu sur la terre. Il est faux que la réalisation de cette doctrine soit difficile; non seulement elle n'est pas difficile, mais elle s'impose naturellement à quiconque en a reconnu la vérité. Cette doctrine donne la seule chance d'échapper à l'anéantissement inévitable qui menace la vie personnelle. Enfin, l'accomplissement de cette doctrine non seulement n'apporte pas aux hommes des privations et des souffrances dans cette vie, mais les délivre des neuf dixièmes des souffrances qu'ils endurent au nom de la doctrine du monde.

Quand j'eus compris cela, je me suis demandé pourquoi je n'avais pas pratiqué jusqu'ici cette doctrine qui donne le bonheur, le salut et la joie, et pourquoi, au contraire, j'en avais pratiqué une différente qui me rendait malheureux? La réponse

ne pouvait être que celle-ci : je ne connaissais pas la vérité ; elle m'avait été cachée.

Quand pour la première fois la doctrine du Christ se révéla à moi dans son vrai sens, j'étais loin de croire que cette découverte m'amènerait à combattre la doctrine de l'Église. Il me semblait seulement que l'Église n'était pas encore arrivée aux conclusions qui découlent de la doctrine de Christ, mais je ne pensais nullement que le nouveau sens de la doctrine du Christ qui se révélait à moi et les conclusions qui en découlaient me détacheraient de la doctrine de l'Église. Je le craignais. Aussi, pendant mes investigations, non seulement je ne recherchais pas les erreurs de la doctrine de l'Église, mais sciemment je m'appliquais à fermer les yeux sur les propositions qui me semblaient obscures et singulières sans être en contradiction flagrante avec ce que je considérais comme la substance de la doctrine chrétienne.

Cependant, plus j'avais dans l'étude des Évangiles plus le sens de la doctrine de Christ devenait clair pour moi, et ce dilemme s'imposa à moi : ou bien la doctrine de Christ, raisonnable, claire, s'accordant avec ma conscience et me donnant le salut — ou bien une doctrine diamétralement opposée, en désaccord avec ma raison et ma conscience, et ne me donnant rien sauf la certitude de ma perdition et de celle des autres. Et je ne pus faire autrement que de rejeter l'une après l'autre

les propositions de l'Église. Je le faisais malgré moi, en luttant, avec le désir d'atténuer autant que possible mon désaccord avec l'Église, de ne pas m'en séparer, de ne pas me priver du plus grand bonheur que procure la religion — la communion avec nos semblables. Mais, quand j'eus terminé mon travail, je vis que malgré mes efforts pour maintenir au moins quelque chose de la doctrine de l'Église, il n'en était rien resté. C'est peu de dire qu'il n'en restait rien; je devais me convaincre qu'il n'en pouvait rien rester.

Mon travail touchait déjà à sa fin quand se produisit la chose suivante : un enfant, mon fils, vint me raconter qu'il y avait une discussion entre deux de nos domestiques, gens sans aucune instruction, à propos d'un passage d'un livre religieux où il était dit que ce n'est pas un péché de tuer les criminels et de tuer des ennemis à la guerre. Ne pouvant croire qu'une telle chose fût imprimée, je demandai à voir le livre. Le livre qui avait provoqué cette discussion avait pour titre : *Livre de prières raisonné*, troisième édition (huitième dizaine de mille). Moscou, 1879. Dans ce livre, page 163, on lit :

« Quel est le sixième commandement de Dieu? — Tu ne tueras pas. Ne tue pas — tu ne tueras pas. — Qu'est-ce que Dieu défend par ce commandement? — Il défend de tuer, c'est-à-dire d'ôter la vie d'un homme. — Est-ce un péché de punir de

mort, d'après la loi, un criminel et de tuer l'ennemi à la guerre? Ce n'est pas un péché. On ôte la vie à un criminel pour mettre fin à tout le mal qu'il fait; on tue l'ennemi à la guerre, parce qu'à la guerre on se bat pour son souverain et pour sa patrie. »

On me demanda mon avis au sujet du différend. Je dis à celui qui soutenait la vérité de ce qui était imprimé que cette explication était incorrecte.

« Pourquoi donc imprime-t-on des explications incorrectes contre la loi? » demanda-t-il. Je ne trouvai rien à lui répondre. Je gardai le livre et le parcourus en entier.

Ce livre contient : 1° trente et une prières avec instructions sur les genuflexions et la manière de croiser les mains; 2° l'explication du Symbole des Apôtres; 3° la citation, sans explications, du chapitre v de Matthieu, appelé, on ne sait pourquoi : Commandements pour entrer en possession des béatitudes; 4° les dix commandements de Moïse accompagnés de commentaires qui, pour la plupart, les abrogent, et 5° des cantiques pour chaque fête.

Comme je l'ai dit, non seulement je tâchais d'éviter de blâmer la religion de l'Église, mais je tâchais de la voir sous son meilleur jour. Connaisant à fond sa littérature académique, je n'avais pas du tout approfondi sa littérature populaire. Ce livre de prières, répandu, dès 1879, en une énorme

quantité d'exemplaires et qui éveillait des doutes chez les gens les plus simples, me frappa.

Je ne pouvais croire que le contenu de cet ouvrage purement païen, sans aucun rapport avec le christianisme, fût une doctrine sciemment répandue dans le peuple par l'Église. Afin de m'éclairer là-dessus, j'achetai tous les livres édités par le synode ou avec « sa bénédiction » qui contiennent les brefs exposés de la religion de l'Église, pour les enfants et le peuple, et je les lus.

Cette lecture était toute nouvelle pour moi. A l'époque où l'on m'enseignait la loi de Dieu, ils n'avaient pas encore paru. Autant que je m'en souviens, les commandements sur les béatitudes n'existaient pas, de même que n'existait pas la doctrine qui enseigne que *ce n'est pas un péché de tuer*. Dans tous les anciens catéchismes russes cela ne se trouve pas. Cela ne se trouve pas non plus dans celui de Pierre Maghila, ni dans celui de Platon, ni dans celui de Biéliakow, ni dans les catéchismes catholiques abrégés. Cette innovation a été introduite par Philarète, qui a rédigé également un catéchisme à l'usage des militaires. Le *Livre de prières raisonné* a été composé d'après ce catéchisme, et l'ouvrage qui a servi de base est le *Catéchisme chrétien* de l'Église orthodoxe à l'usage de tous les chrétiens orthodoxes, édité par ordre suprême de Sa Majesté impériale.

Le livre est partagé en trois parties : de la foi, de

l'espérance et de l'amour. Dans la première — le Symbole de la foi du Concile de Nicée. Dans la deuxième — l'analyse du Pater et des huit premiers versets du chapitre v de Matthieu, qui servent d'introduction au Sermon sur la montagne et qu'on a appelé, on ne sait pourquoi, Commandements pour entrer en possession des béatitudes. (Ces deux parties traitent des dogmes de l'Église, des prières, des sacrements, mais ne contiennent aucune doctrine sur la vie). La troisième partie contient un exposé des devoirs du chrétien. Cette partie, qui porte pour titre : « De l'Amour », est un exposé non pas des commandements de Christ, mais des dix commandements de Moïse. Et cet exposé des commandements de Moïse semble être fait uniquement dans le but d'enseigner aux hommes à ne pas les observer et à agir contrairement à eux. Après chaque commandement, une remarque détruit ce commandement.

A propos du premier commandement, qui ordonne le culte de Dieu seul, le catéchisme enseigne le culte des anges et des saints, sans parler de la mère de Dieu et des trois personnes de Dieu. (*Catéchisme détaillé*, pages 107-108). A propos du second commandement — ne te fais pas d'idoles — le catéchisme enseigne le culte des icones (p. 108). A propos du troisième commandement — tu ne jureras pas en vain, — le catéchisme enseigne de

prêter serment au premier signe de l'autorité *légitime* (p. 111). A propos du quatrième commandement — la célébration du sabbat, — le catéchisme enseigne la célébration non du sabbat mais du dimanche, des treize fêtes principales et d'une quantité de fêtes moins importantes, l'observance de tous les carêmes ainsi que du jeûne les mercredis et vendredis (p. 112-115). A propos du cinquième commandement — honorez vos père et mère, — le catéchisme prescrit d'honorer « le souverain, la patrie, les Pères spirituels, *les chefs sous tous les rapports* » (*sic*); et, sur la manière d'honorer les chefs, trois pages, avec l'énumération des chefs et autorités de toutes sortes : les autorités des collèges, les *autorités civiles*, les *juges*, les *autorités militaires*, les *maîtres* (*sic*) *ès-qualité envers ceux qui les servent et qu'ils possèdent* (*sic*) (pp. 116-119). Je cite d'après le catéchisme daté de 1864. Vingt années se sont écoulées depuis l'abolition du servage, et personne ne s'est donné la peine de rayer cette phrase qui, à propos du commandement d'honorer Dieu, d'honorer ses parents, a été introduite dans le catéchisme pour soutenir et justifier le servage.

A propos du sixième commandement — tu ne tueras point — dès les premières lignes les instructions du catéchisme apprennent à tuer.

Demande — Que défend le sixième commandement?

Réponse. — De tuer, d'ôter la vie au prochain de quelque manière que ce soit.

Demande. — Est-ce que tout meurtre est une transgression de la loi ?

Réponse. — Le meurtre n'est pas une transgression de la loi quand on ôte la vie en vertu de son *mandat*, par exemple :

1° Quand on *punit de mort* un criminel condamné en justice ;

2° Quand on tue à *la guerre* pour son souverain et sa patrie. (Les italiques sont dans l'original).

Et plus loin :

Demande. — Quels sont les cas de meurtre où l'on transgresse la loi ?

Réponse. — ... quand quelqu'un *cache* un meurtrier ou *lui donne la liberté*.

Et tout cela s'imprime en centaines de milliers d'exemplaires et s'enseigne à tout le peuple russe sous le nom de doctrine chrétienne, obligatoirement, sous peine de châtement. On enseigne cela à tout le peuple russe. On enseigne cela à tous ces anges innocents, aux enfants, à ces enfants que Christ recommande de ne point éloigner de lui, car c'est à eux qu'appartient le royaume de Dieu, — à ces enfants auxquels nous devons ressembler pour entrer dans le royaume de Dieu, auxquels nous devons ressembler par l'ignorance de ces fausses doctrines, — à ces enfants que le Christ voulait défendre en disant : Malheur à celui qui

scandalisera un de ces petits. Et c'est à ces enfants qu'on enseigne tout cela obligatoirement en leur disant que c'est la loi de Dieu unique et sacrée.

Il ne s'agit point là de proclamations répandues clandestinement, sous la menace des travaux forcés; ce sont des proclamations qui entraînent le châtement des travaux forcés pour tous ceux qui ne seraient pas d'accord avec elles. J'éprouve même, en écrivant ces lignes, un sentiment d'insécurité, uniquement parce que je me permets de dire qu'on ne peut pas abroger la loi fondamentale de Dieu, inscrite dans toutes les lois et dans tous les cœurs, par ces mots dénués de sens : *en vertu de son mandat et pour son souverain et sa patrie*, parce que je me permets de dire qu'il ne faut pas enseigner cela aux hommes.

Oui, nous voyons se passer précisément ce dont Christ avertissait les hommes (Luc, xi, 33-36 et Matth., vi, 23), quand il disait : Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi n'est que ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres!

La lumière qui est en nous est devenue ténèbres. Et les ténèbres dans lesquelles nous vivons sont épouvantables.

« Malheur à vous », a dit Christ, « malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites! parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux; vous n'y entrez point et vous n'y laissez point

entrer ceux qui voudraient y entrer. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! car vous dévorez les maisons des veuves, en affectant de faire de longues prières; à cause de cela vous serez punis d'autant plus sévèrement. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! car vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte; et quand il l'est devenu, vous le rendez digne de la géhenne deux fois plus que vous. Malheur à vous, conducteurs aveugles! »

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites! car vous bâtissez les tombeaux des prophètes, et vous ornez les sépulcrés des justes, et vous dites : Si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Ainsi vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. Vous donc aussi, vous achevez de combler la mesure de vos pères. Et voici, je vous envoie des prophètes, des sages et des scribes : vous ferez mourir et vous crucifierez les uns; vous ferez fouetter les autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville; afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel. »

« Tout blasphème (calomnie) sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera point pardonné. »

On dirait néanmoins que cela a été écrit hier contre ces hommes qui ne courent plus la mer et la terre en calomniant l'Esprit-Saint et convertissant les hommes à une religion qui les rend pires qu'ils étaient, mais qui forcent tout simplement les gens à embrasser leur religion, et persécutent et font périr tous les prophètes et tous les justes qui tentent de dénoncer leurs mensonges.

Et j'ai acquis la conviction que la doctrine de l'Église, bien qu'elle ait pris le nom de chrétienne, est ces mêmes ténèbres contre lesquelles luttait Christ et contre lesquelles il recommande à ses disciples de lutter.

La doctrine de Christ, comme toute doctrine religieuse, se compose de deux parties : 1^o la doctrine sur la vie des hommes — comment les hommes doivent vivre individuellement et en société : la partie éthique ; et 2^o l'explication pourquoi les hommes doivent vivre ainsi et non autrement — doctrine métaphysique. L'une est la conséquence et en même temps la raison de l'autre. L'homme doit vivre ainsi parce que telle est sa destinée, ou encore : la destinée de l'homme est telle, par conséquent il doit vivre ainsi. Ces deux parties de toute doctrine existent dans toutes les religions du monde. Telle est la religion des Brahmines, de Confucius, de Bouddha, de Moïse, telle est la religion du Christ. Elle enseigne la vie, la manière de vivre

et explique pourquoi précisément il faut vivre ainsi. Mais il en a été de la doctrine de Christ comme de toutes les doctrines : brahmanisme, judaïsme, bouddhisme. Les hommes s'écartent de la doctrine qui règle la vie, et il se trouve toujours quelqu'un qui se charge de justifier cet écart. Ces individus qui s'assoient, selon l'expression de Christ, dans la chaire de Moïse, expliquent la partie métaphysique de telle sorte que les prescriptions éthiques de la doctrine deviennent non obligatoires et sont remplacées par le culte extérieur — le cérémonial. Ce phénomène est commun à toutes les religions, mais je ne crois pas qu'il se soit jamais manifesté avec autant de netteté que dans le christianisme. Il s'y est manifesté avec plus de netteté parce que la doctrine de Christ est la doctrine la plus élevée. Je dis qu'elle est la plus élevée parce que la métaphysique et l'éthique, dans la doctrine de Christ, sont liées l'une à l'autre si indissolublement et se fondent si complètement l'une dans l'autre qu'il est impossible de séparer l'une de l'autre sans priver cette doctrine de sa raison d'être; et encore parce que la doctrine de Christ est par elle-même une protestation non seulement contre le cérémonial judaïque, mais contre toute espèce de culte extérieur. Il résulte de cela que dans le christianisme la séparation arbitraire de la métaphysique et de l'éthique devait complètement défigurer la doctrine et la dépouiller

de toute espèce de sens. C'est ce qui est arrivé.

La séparation entre la doctrine sur la vie et l'explication de la vie a commencé avec la prédication de Paul qui ignorait la doctrine éthique formulée dans l'Évangile de Matthieu, et qui prêchait une théorie métaphysico-cabalistique étrangère à la doctrine du Christ, et elle a été achevée sous Constantin, quand on trouva possible de qualifier de chrétienne toute l'organisation sociale païenne, sans y rien changer, en la couvrant seulement du manteau chrétien.

Depuis Constantin, païen par excellence, que l'Église admet pour tous ses crimes et ses vices au nombre des saints de la chrétienté, les Conciles s'assemblent, et le centre de gravité du Christianisme se porte sur la partie métaphysique de la doctrine. Et cette doctrine métaphysique, avec le cérémonial qui y est attaché, s'éloignant de plus en plus de son vrai sens primitif, arrive à être ce qu'elle est actuellement : une doctrine qui explique les mystères de la vie céleste les plus inaccessibles, qui donne les formules les plus compliquées mais ne donne *aucune* doctrine religieuse sur la vie terrestre.

Toutes les religions, sauf la religion de l'Église chrétienne, demandent à ceux qui les professent, outre les cérémonies cultuelles, de pratiquer certaines bonnes actions et de s'abstenir des mauvaises. Le judaïsme prescrit la circoncision,

l'observance du sabbat, les aumônes, l'année jubilaire et plusieurs autres choses. Le mahométisme prescrit la circoncision, la prière cinq fois par jour, la dime des pauvres, le pèlerinage au tombeau du Prophète et d'autres choses encore. Il en est de même pour toutes les autres religions. Que ces prescriptions soient bonnes ou mauvaises, ce sont des prescriptions qui exigent des actes. Seul le pseudo-christianisme ne prescrit rien. Il n'y a rien qu'un chrétien soit obligé d'observer ni rien dont il doive obligatoirement s'abstenir, si l'on ne compte pas les carêmes et les prières que d'ailleurs l'Église elle-même ne reconnaît pas comme absolument obligatoires. Tout ce qui est nécessaire au pseudo-chrétien — c'est le sacrement. Mais le sacrement ne s'accomplit pas par le croyant ; d'autres le lui administrent. Le pseudo-chrétien n'a rien à faire obligatoirement, il n'a à s'abstenir de rien obligatoirement pour son salut, l'Église lui administre tout ce dont il a besoin : elle le baptise, l'oint, le fait communier, lui donne l'extrême-onction, le confesse, même quand il a perdu connaissance, prie pour lui, — et il est sauvé. L'Église chrétienne, depuis Constantin, n'a exigé de ses membres aucun acte. Elle n'a même jamais exigé l'abstinence de n'importe quoi. L'Église chrétienne a reconnu et sanctionné tout ce qui existait dans le monde païen. Elle a reconnu et sanctionné le divorce, l'esclavage, les tribunaux, tous les pouvoirs

existants, ainsi que les exécutions et les guerres ; elle n'a exigé, et cela au commencement seulement, que le renoncement au mal lors du baptême ; mais plus tard, quand fut introduit le baptême des nouveau-nés, elle cessa d'exiger même cela.

L'Église, reconnaissant en paroles la doctrine de Christ, la reniait en fait dans la vie.

Au lieu de guider le monde dans sa vie, l'Église, par complaisance pour le monde, expliqua à sa manière la doctrine métaphysique de Christ, de telle sorte qu'il n'en découlait aucune obligation pour la vie, et, par conséquent, aucune obligation pour les hommes de vivre mieux qu'avant. L'Église s'est inclinée devant le monde, et, après avoir cédé une fois, elle s'est mise à sa remorque. Le monde faisait tout ce qu'il voulait, laissant à l'Église le soin de se tirer d'affaire comme elle pourrait pour sa vie d'une façon absolument contraire à la doctrine du Christ, et l'Église expliquait comment les hommes, tout en vivant contrairement à la doctrine du Christ, vivent d'accord avec elle. Il en résulta finalement que le monde vécut d'une existence pire que celle des païens et que l'Église, non seulement justifia cette vie, mais affirma qu'elle était conforme à la doctrine du Christ.

Mais le temps vint et la lumière de la vraie doctrine du Christ, qui se trouvait dans les Évangiles, se fit jour malgré l'Église, qui, se sentant cou-

pable, tâchait de l'étouffer (en prohibant la traduction de la Bible) — le temps vint, et cette lumière arriva jusqu'au peuple par l'intermédiaire des sectaires, même des libres penseurs mondains, et la fausseté de la doctrine de l'Église parut évidente aux hommes, qui commencèrent à changer leur ancienne existence, que justifiait l'Église, en se basant sur cette doctrine du Christ, parvenue jusqu'à eux en dehors de l'Église.

Ainsi, les hommes eux-mêmes, indépendamment de l'Église, abolirent l'esclavage justifié par l'Église ; ils abolirent les exécutions religieuses, le pouvoir des empereurs, sanctifié par l'Église, et celui des papes, et ils procèdent maintenant à l'abolition de la propriété et de l'État. Et l'Église n'a rien défendu de tout cela, et ne peut rien défendre maintenant, parce que ces iniquités sont ruinées par cette même doctrine chrétienne que prêche et qu'a prêchée l'Église après l'avoir faussée.

La doctrine de la vie des hommes s'est émancipée de l'Église et s'est établie indépendamment d'elle.

L'Église ne garda que ses explications, mais ses explications de quoi? Une explication métaphysique n'a d'importance que quand il y a une doctrine de la vie qu'elle supporte. Mais l'Église n'a gardé aucune doctrine de la vie. Elle ne possède que l'explication de la vie qu'elle avait jadis sanctionnée et qui n'existe plus. Si l'Église garde

encore certaines explications de la vie d'autrefois, telles que les explications du catéchisme : qu'il faut tuer selon ses fonctions, personne maintenant n'y croit plus. Et l'Église n'a plus rien, excepté les temples, les images, les draps d'or et les mots.

L'Église a porté la lumière de la doctrine chrétienne sur la vie à travers dix-huit siècles et, voulant la cacher dans ses vêtements, elle s'est brûlée elle-même à cette lumière. Le monde, avec son organisation sanctionnée par l'Église, a repoussé l'Église, au nom de ces mêmes principes du christianisme que l'Église apporta involontairement. C'est un fait accompli, et il est impossible de le cacher. Tout ce qui vit vraiment et ne croupit pas dans son isolement, tout ce qui est vivant dans notre monde européen s'est détaché de l'Église, de toutes les Églises, et vit par soi-même, indépendamment de l'Église. Et qu'on ne dise pas qu'il en est ainsi seulement dans l'Europe occidentale tombée en pourriture; notre Russie, par ses milliers de chrétiens rationalistes, instruits et ignorants, qui ont rejeté la doctrine de l'Église, prouve incontestablement que, sous le rapport de l'émancipation du joug de l'Église, elle est, Dieu merci, beaucoup plus pourrie que l'Europe.

Tout ce qui est vivant est indépendant de l'Église.

Le pouvoir de l'État est basé sur la tradition, sur la science, sur le suffrage du peuple, sur la

force brutale, sur tout ce que vous voudrez, mais jamais sur l'Église.

Les guerres, les relations d'État à État, reposent sur le principe de nationalité, d'équilibre, sur tout ce que l'on voudra, mais non pas sur le principe de l'Église.

Les institutions de l'État ignorent franchement l'Église; l'idée que l'Église puisse servir de base à la justice, à la propriété est ridicule à notre époque.

La science non seulement ne soutient pas la doctrine de l'Église, mais, sans le vouloir, elle est toujours hostile à l'Église dans son développement.

L'art, qui ne servait jadis que l'Église, l'a complètement abandonnée.

Ainsi, le monde s'est émancipé de l'Église, et n'a aujourd'hui envers elle que du mépris, tant que l'Église ne se mêle pas de ses affaires, et de la haine dès que l'Église essaye de lui rappeler ses anciens droits. Si la forme que nous appelons Église existe encore, c'est uniquement parce que les hommes ont peur de briser le vase qui contenait jadis quelque chose de précieux. C'est la seule manière de s'expliquer l'existence à notre époque du catholicisme, de l'orthodoxie, et des différentes Églises protestantes.

Toutes les Églises — catholique, orthodoxe et protestante, ressemblent à des sentinelles qui gardent soigneusement un prisonnier, alors que celui-

ci, depuis longtemps en liberté, se promène parmi les sentinelles, et leur fait même la guerre. Tout ce qui anime vraiment le monde : le socialisme, le communisme, les théories politico-économiques, l'utilitarisme, la liberté et l'égalité des hommes, des classes sociales et des femmes ; toutes les conceptions morales de l'humanité, la sainteté du travail, de la raison, de la science, de l'art, tout ce qui vivifie le monde et paraît hostile à l'Église — tout cela n'est autre chose que des débris de la même doctrine du Christ, apportée sans le savoir par l'Église, et qu'elle s'efforçait de cacher soigneusement.

De notre temps, la vie du monde suit son cours tout à fait indépendamment de la doctrine de l'Église. Cette doctrine est restée si loin en arrière que les hommes de ce monde n'entendent plus la voix des doctrines de l'Église. Et il n'y a rien à entendre, parce que l'Église parle d'une organisation de la vie du monde qui n'existe plus ou qui se détruit fatalement.

Des gens naviguaient en bateau et ramaient, le pilote gouvernait. Ces gens se fiaient au pilote, et le pilote gouvernait bien ; mais le temps vint où le bon pilote fut remplacé par un autre, qui ne gouvernait pas. Le bateau marchait vite et sans efforts. D'abord, ces gens ne remarquaient pas que le nouveau pilote ne gouvernait pas et ils ne songeaient qu'à se réjouir de la vitesse du bateau. Mais bien-

tôt, ils virent que le nouveau pilote était inutile et ils se moquèrent de lui et le chassèrent.

Malheureusement ces gens, mécontents du pilote incapable, oublièrent que sans pilote on ne peut pas naviguer. C'est ce qui arrive à notre société chrétienne. L'Église ne gouverne pas, on navigue facilement, nous sommes allés bien loin et toute la science dont les succès enorgueillissent le XIX^e siècle s'égaré aussi; cela vient de l'absence de pilote. Nous naviguons sans savoir où. Nous vivons et organisons notre vie sans savoir aucunement pourquoi. Et l'on ne peut pas plus naviguer et ramer sans savoir où l'on va, qu'on ne peut vivre sans savoir pourquoi l'on vit.

Si les hommes, sans rien faire par eux-mêmes, étaient placés par une force extérieure dans la situation où ils se trouvent, à la question : pourquoi êtes-vous dans cette situation? ils pourraient raisonnablement répondre : Nous l'ignorons; nous sommes dans cette situation et nous la subissons. Mais les hommes se créent eux-mêmes leur situation pour eux et pour les autres, surtout pour leurs enfants; c'est pourquoi, quand on demande : Pourquoi réunissez-vous des millions de soldats et vous faites-vous soldats vous-mêmes, pour vous entre-tuer et vous estropier les uns les autres; pourquoi avez-vous dépensé et dépensez-vous une somme énorme de forces humaines, qui représente des milliards, à construire des villes inutiles et mal-

saines ; pourquoi organisez-vous vos tribunaux ridicules et envoyez-vous des gens, que vous considérez comme criminels, de France à Cayenne, de Russie en Sibérie, d'Angleterre en Australie, bien que vous sachiez que c'est insensé ; pourquoi abandonnez-vous l'agriculture, que vous aimez, pour travailler aux fabriques et aux usines que vous n'aimez pas ; pourquoi élevez-vous vos enfants de façon qu'ils continuent à mener cette existence que vous n'approuvez pas ; pourquoi faites-vous tout cela ? A tout cela vous ne pouvez ne point répondre. Si tout cela était quelque chose d'agréable, que vous aimiez, même alors vous seriez tenus de dire pourquoi vous agissez ainsi. Mais puisque ces choses sont excessivement difficiles et que vous les accomplissez en peinant et murmurant, vous ne pouvez pas ne pas réfléchir sur le motif qui vous porte à les faire. Il faut ou cesser de faire ces choses ou expliquer pourquoi nous les faisons. Jamais les hommes n'ont vécu et ne peuvent vivre sans répondre à cette question. A toutes les époques, on trouve une réponse.

Le Juif vivait comme il vivait, c'est-à-dire faisant la guerre, exécutant des hommes, bâtissant le temple, organisant toute son existence d'une certaine façon et pas autrement, parce que tout cela était inscrit dans la loi que Dieu lui-même, à ce qu'il croyait, avait promulguée. On peut dire la

même chose de l'Indou, du Chinois, du Romain et du mahométan, la même chose du chrétien d'il y a un siècle, et la réponse est encore la même maintenant pour la masse ignorante des chrétiens. Le chrétien qui ignore ces questions répond maintenant ainsi : la conscription, les guerres, les tribunaux, la peine de mort, tout cela existe en vertu de la loi de Dieu, qui nous est transmise par l'Église. Le monde d'ici-bas est un monde déchu. Tout le mal qui existe est voulu par Dieu, comme punition pour les péchés du monde, c'est pourquoi nous ne pouvons pas remédier à ce mal. Nous pouvons seulement sauver notre âme par la foi, les sacrements, les prières et la soumission à la volonté de Dieu, laquelle nous est transmise par l'Église. Et l'Église nous enseigne que tous les chrétiens doivent obéir sans hésitation aux souverains, aux oints du Seigneur et aux chefs préposés par eux ; qu'ils doivent défendre par la force leur propriété et celle des autres, faire la guerre, infliger la mort et s'y soumettre sur l'ordre des autorités instituées par Dieu.

Bonnes ou mauvaises, ces raisons suffisaient à un chrétien, à un juif, à un bouddhiste, à un mahométan, pour expliquer toutes les contingences de la vie, et l'homme ne renonçait pas à sa raison en vivant d'après une loi qu'il tenait pour divine. Mais le temps est venu où ce ne sont que les gens les plus incultes qui ajoutent foi

à ces explications, et le nombre de ces gens diminue chaque jour, chaque heure. Arrêter ce mouvement est tout à fait impossible.

Tous les hommes suivent irrésistiblement ceux qui marchent en avant et tous finiront par rejoindre l'avant-garde. Et l'avant-garde se tient au bord de l'abîme. Cette avant-garde se trouve dans une terrible situation : elle organise la vie pour elle-même, elle la prépare pour tous ceux qui suivent et qui ignorent absolument pourquoi ils font ce qu'ils font. Pas un seul homme civilisé, de l'avant-garde, n'est capable de donner actuellement une réponse à cette question précise : pourquoi mènes-tu la vie que tu mènes ? Pourquoi fais-tu tout ce que tu fais ? J'ai essayé de poser cette question ; je l'ai posée à des centaines de personnes, et je n'ai jamais obtenu de réponse directe. Toujours, au lieu d'une réponse directe à une question personnelle : pourquoi vis-tu de cette façon et agis-tu ainsi ? j'ai reçu une réponse non pas à ma question mais à une question que je n'avais pas posée.

Un catholique croyant, un protestant, un orthodoxe, quand on lui demande pourquoi il mène l'existence qu'il mène, c'est-à-dire une existence contraire à la doctrine du Christ-Dieu qu'il confesse, commence toujours, au lieu de répondre directement, à parler du déplorable esprit de scepticisme de la génération actuelle, des gens mal intentionnés qui sèment l'incrédulité, de l'importance et de

l'avenir de l'Église véritable. Mais il ne dit pas pourquoi lui-même ne fait pas ce que lui commande sa religion. Au lieu de parler de soi, il vous parle de la situation générale de l'humanité et de l'Église comme si sa propre vie n'avait pour lui aucune signification, comme si sa seule préoccupation était le salut de l'humanité et de ce qu'il appelle l'Église.

Un philosophe, de quelque école qu'il soit, idéaliste, spiritualiste, pessimiste ou positiviste, à la question : pourquoi vit-il ainsi? c'est-à-dire en désaccord avec sa doctrine philosophique — toujours, au lieu de répondre directement à cette question, commencera à parler du progrès de l'humanité, de la loi historique de ce progrès qu'il a découverte et suivant laquelle l'humanité s'achemine vers le bien. Mais jamais il ne dira pourquoi il ne fait pas pour son propre compte ce qu'il tient pour raisonnable. Le philosophe, tout comme le croyant, paraît être occupé non pas de sa vie personnelle, mais du soin d'observer l'action générale des lois sur l'humanité.

L'homme moyen, l'immense majorité des gens civilisés mi-croyants mi-sceptiques, ceux qui toujours, sans exception, se plaignent de l'existence, de son organisation et prévoient la ruine de toute chose, cet homme moyen, à la question : Pourquoi vit-il de cette vie qu'il blâme sans rien faire pour la rendre meilleure? — toujours, au lieu

d'une réponse directe, commencera aussitôt à parler non de lui-même mais des choses, en général : de la justice, du commerce, de l'État, de la civilisation. S'il est sergent de ville ou procureur, il dira : « Et que deviendrait l'État si moi, à seule fin d'améliorer mon existence, cessais de le servir ? » « Et que deviendrait le commerce ? » dira-t-il s'il est marchand. « Et que deviendra la civilisation, si je cesse d'y coopérer pour ne m'occuper que d'améliorer ma propre existence ? » Il répondra toujours d'une façon analogue, comme si la tâche de sa vie consistait non pas à faire le bien auquel le porte sa nature, mais à servir l'État, le commerce, la civilisation. Un homme quelconque répond exactement ce que répondent le croyant et le philosophe. A la place de la question personnelle il glisse la question générale, et, comme le croyant et le philosophe, il use de ce subterfuge parce qu'il n'a point de réponse à donner à la question personnelle concernant sa vie, parce qu'il n'a aucune doctrine positive de la vie. Et il en est honteux.

Il a honte parce qu'il se sent dans la situation humiliante des gens qui ne possèdent aucune doctrine de la vie, qui n'en ont pas même la moindre idée, tandis que l'homme, en réalité, n'a vécu et ne peut vivre sans doctrine de la vie. Pour notre monde chrétien, au lieu de la doctrine de la vie, c'est-à-dire au lieu de la religion, on a introduit une

explication qui justifie pourquoi la vie doit être telle qu'elle était autrefois; et ce qu'on appelle religion, c'est quelque chose dont personne n'a besoin; si bien que la vie s'est émancipée de toute doctrine et demeure sans aucune définition.

Bien plus : la science, comme il arrive toujours, a érigé cet état accidentel et anormal de notre situation en loi de l'humanité. Les savants — Tiele, Spencer et d'autres, traitent très sérieusement de la religion, comprenant par ce mot les doctrines métaphysiques du principe universel, sans se rendre compte qu'ils ne parlent pas de la religion tout entière, mais seulement d'une de ses parties.

De là ce merveilleux phénomène que nous observons dans notre siècle : nous voyons des hommes intelligents, savants, naïvement persuadés qu'ils se sont affranchis de toute religion uniquement parce qu'ils n'admettent aucune des explications métaphysiques du principe universel qui, autrefois, expliquaient la vie. Il ne leur vient pas à l'idée qu'il faut vivre d'une façon quelconque et qu'ils vivent, et que c'est précisément le principe au nom de quoi ils vivent qui est leur religion. Ces gens sont persuadés qu'ils ont des convictions très élevées et qu'ils n'ont aucune religion. Mais, quoi qu'ils puissent prétendre, ils ont une religion du moment qu'ils accomplissent des actes raisonnés, car un acte raisonné est toujours déterminé

par une foi quelconque. La foi de ces gens n'a pour objet que d'exécuter ce qu'on ordonne. La foi des gens sans religion est la religion de l'obéissance à la majorité puissante, c'est-à-dire, simplement, la religion de la soumission aux pouvoirs établis.

On peut vivre d'après la doctrine du monde, c'est-à-dire de la vie animale, sans reconnaître rien de plus élevé, de plus obligatoire pour notre conscience que les prescriptions du pouvoir établi. Mais celui qui vit ainsi ne peut pas affirmer qu'il vit raisonnablement. Avant d'affirmer que nous vivons raisonnablement il faut répondre à la question : Quelle est la doctrine de la vie que nous reconnaissons comme raisonnable ? Hélas, malheureux ! non seulement nous manquons totalement d'une semblable doctrine, mais nous avons perdu même toute conscience de la nécessité d'une doctrine raisonnable de la vie.

Demandez aux gens de notre époque, croyants ou incrédules, quelle est la doctrine qu'ils suivent dans la vie ? Ils devront avouer qu'ils ne suivent qu'une doctrine — les lois rédigées par les employés de la II^e section, ou par les assemblées législatives, et mises en vigueur par la police. C'est là l'unique doctrine reconnue par nous autres Européens. Ils savent que cette doctrine ne vient ni d'en haut, ni des prophètes ni des sages ; ils blâment constamment les lois rédigées par ces employés ou ces assemblées législatives, mais cepen-

dant ils les respectent et se soumettent à ceux qui sont chargés de les mettre en vigueur — la police ; ils se soumettent docilement et cèdent aux exigences les plus terribles. Ces fonctionnaires ou ces assemblées décident que tout jeune homme doit être prêt à prendre les armes, à mourir lui-même et à tuer les autres, et tous les pères et mères qui ont élevé des fils obéissent à cette loi, rédigée hier par un employé mercenaire, et révoicable demain.

L'idée d'une loi raisonnable, indiscutable et obligatoire pour chacun, dans sa conscience, est si bien abolie dans notre société que l'existence chez le peuple juif d'une loi qui réglait toute la vie, d'une loi obligatoire non par contrainte, mais d'après la conscience de chacun, est considérée comme quelque chose de particulier au peuple hébreu. Le fait que les Hébreux n'aient obéi qu'à ce qu'ils reconnaissaient comme la vérité incontestable émanée de Dieu, c'est-à-dire qu'ils n'agissaient que d'accord avec leur conscience, ce fait est considéré comme une particularité des Juifs. Mais obéir à ce qui est édicté, au su de tout le monde, par des hommes méprisables, à des lois imposées par des gendarmes, à ce que chacun, ou au moins la majorité des hommes regarde comme inique, c'est-à-dire contraire à la conscience, voilà ce que l'on considère comme l'état normal, naturel à l'homme civilisé.

En vain je cherche dans notre monde civilisé

quelques bases morales de la vie clairement formulées. Il n'y en a pas. Il n'y a même pas la conscience de leur nécessité. Il s'est même formé à cet égard la conviction étrange qu'elles sont superflues, que la religion n'est pas autre chose que certaines sentences sur la vie future, sur Dieu; certaines cérémonies très utiles pour le salut de l'âme, selon les uns, complètement inutiles, selon les autres, mais que la vie se fait toute seule, d'elle-même, qu'elle n'a besoin ni d'aucune base ni d'aucune règle, qu'il suffit de faire ce que l'on vous ordonne. Ce qui constitue la substance de la foi, c'est-à-dire la doctrine qui règle la vie, est considéré comme secondaire; mais, l'explication de la vie passée, les raisonnements et les conjectures sur la marche historique de la vie, cela est considéré comme important et sérieux. Pour tout ce qui constitue la vie de l'homme, l'ensemble de ses actes, quand il faut décider entre tuer ou ne pas tuer, juger ou ne pas juger, élever des enfants d'une certaine façon ou autrement, — pour tout cela les hommes de notre monde se fient humblement à d'autres gens, qui ne savent pas non plus pourquoi ils vivent et pourquoi ils prescrivent aux autres de vivre d'une certaine façon plutôt que d'une autre.

Et c'est une pareille existence que les hommes trouvent raisonnable, et dont ils n'ont pas honte!

L'antagonisme entre les principes religieux qu'on appelle la foi, et la foi elle-même qui est

appelée la vie sociale et gouvernementale est arrivée à son apogée, et la majorité des gens civilisés s'entient à la foi dans le sergent de ville et la gendarmerie.

Mais heureusement, même à notre époque, il y a des gens, les meilleurs, qui ne se contentent pas de cette religion, et qui ont une foi toute différente pour ce qui regarde la vie des hommes.

Ces gens sont considérés comme les plus mal-faisants, les plus dangereux et, principalement, les plus incroyants de tous les hommes, et cependant ce sont les seuls hommes croyants de notre temps, et non pas croyants en général, mais croyants en la doctrine du Christ, si ce n'est dans son ensemble, au moins en partie.

Ces gens, le plus souvent, ne connaissent pas la doctrine du Christ, ne la comprennent pas et n'admettent pas, tout comme leurs adversaires, la base principale de la doctrine chrétienne, qui est de ne pas résister au méchant; — souvent même ils haïssent Christ; mais toute leur foi concernant ce que doit être la vie est puisée dans la doctrine de Christ. Qu'on les persécute, qu'on les calomnie, ce sont les seuls qui ne se soumettent point sans protester aux ordres du premier venu, et, par conséquent, ce sont les seuls à notre époque qui vivent non de la vie animale mais d'une vie raisonnable — ce sont les seuls qui aient la foi.

Le lien qui reliait le monde à l'Église, et qui donne le sens au monde, est devenu de plus en plus faible à mesure que le suc de la vie se répandait de plus en plus dans le monde. Maintenant que tout le suc s'est déjà répandu, ce lien n'est plus qu'une entrave.

C'est le procédé mystérieux de l'enfantement ; et il s'accomplit sous nos yeux. Au même moment se rompt le dernier lien avec l'Église et s'établit le fonctionnement indépendant de la vie.

La doctrine de l'Église, avec ses dogmes, ses conciles, sa hiérarchie, est indubitablement liée à la doctrine de Christ. Ce lien est tout aussi évident que le lien qui reliait à sa mère l'enfant qui vient de naître. Mais comme le cordon ombilical et le délivre deviennent, après la naissance, des morceaux de chair inutiles, qu'il faudrait enterrer avec soin par égard pour ce qu'ils contenaient, ainsi l'Église est devenue un organe inutile, qui a fait son temps, qu'il faut conserver quelque part, par égard pour ce qu'elle a été auparavant. Dès que la respiration et la circulation du sang se sont établies, le lien, qui était auparavant la source de la nutrition, devient inutile ; et les efforts que l'on ferait pour maintenir ce lien et forcer l'enfant qui voit le jour à se nourrir par le cordon ombilical et non par la bouche et les poumons seraient insensés.

Mais la délivrance de l'enfant sorti du sein de sa mère n'est pas encore la vie. La vie du nouveau-

né dépend du nouveau lien qui s'établit entre lui et sa mère pour son alimentation. C'est aussi ce qui doit se produire pour notre monde chrétien. La doctrine du Christ a porté ce monde et lui a donné le jour. L'Église — un des organes de la doctrine de Christ — a fait son œuvre et est devenue inutile, une entrave. Le monde ne peut pas être guidé par l'Église, mais la délivrance du monde de la tutelle de l'Église n'est pas encore la vie. La vie commencera quand le monde aura conscience de sa faiblesse et sentira la nécessité d'une nouvelle nourriture. Et c'est là ce qui doit s'accomplir dans notre monde chrétien; il doit crier, sentant son impuissance, et ce n'est que la conscience de son impuissance, la conscience de l'impossibilité de se nourrir comme auparavant, la conscience de l'impossibilité de toute nourriture autre que le lait de la mère qui le poussera vers le sein de sa mère tout gonflé de lait.

Ce qui se passe avec notre monde européen, en apparence si sûr de soi, si hardi, si décidé, et, dans son for intérieur, si effrayé, si éperdu, ressemble à la situation d'un animal nouveau-né : il se tord, il se jette de tous côtés, il pousse des cris; il a l'air de se fâcher et ne peut comprendre ce qu'il doit faire. Il sait que la source d'où il tirait précédemment sa nourriture est tarie, mais il ne sait pas encore où trouver la nouvelle.

Un agneau qui vient de naître remue les oreilles

et les yeux, agite sa queue, saute, rue. Il nous semble, à voir ces mouvements décidés, qu'il sait tout, mais le pauvre ne sait rien. Toute cette impétuosité, cette énergie — c'est le fruit des sucres de la mère dont on a interrompu en lui le cours sans pouvoir le renouveler. Il est dans une situation à la fois bienheureuse et désespérée. Il est plein de jeunesse et de force, mais il est perdu s'il ne parvient pas à saisir la mamelle maternelle.

C'est justement ce qui se passe dans notre monde européen. Voyez comme elle est complexe, énergique, on dirait même raisonnable, la vie qui bouillonne dans notre monde européen. On dirait que tous ces gens savent tous ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Voyez avec quelle énergie, quelle vigueur, quelle jeunesse, les gens de notre monde font tout ce qu'ils font. Les sciences, les arts, l'industrie, l'activité — publique et gouvernementale — tout est plein de vie. Mais tout cela est vivant parce que, récemment encore, tout cela se nourrissait des sucres de la mère par le cordon ombilical. Il y avait l'Église par l'entremise de laquelle la vérité de la doctrine de Christ communiquait la vie au monde. Chaque phénomène du monde y puisait sa nourriture, grandissait et se développait. Mais l'Église a fait son œuvre et s'est atrophiée. Tous les organes du monde vivent; la source de son ancienne nourriture est tarie et il n'a pas encore trouvé la nouvelle; et il la cherche

partout, seulement pas chez sa mère de laquelle il vient de se délivrer. Il est comme un agneau encore plein de l'ancienne nourriture, et il n'est pas encore arrivé à comprendre que sa nourriture ne se trouve nulle part ailleurs que chez sa mère, mais qu'elle ne peut plus lui être transmise comme auparavant.

La tâche qui s'impose maintenant au monde, c'est de comprendre que la période de l'ancienne nourriture, inconsciente, est terminée et qu'un nouveau procédé de nutrition, conscient, est indispensable.

Ce nouveau procédé consiste à reconnaître consciemment les vérités de la doctrine chrétienne qui, auparavant, s'infiltraient inconsciemment dans l'humanité par l'organe de l'Église et par lesquelles elle vit encore maintenant. Les hommes doivent relever le flambeau qui naguère encore éclairait leur vie, mais qu'on leur a caché, et le placer bien haut devant eux et devant les autres et vivre consciemment de cette lumière.

La doctrine de Christ, comme religion qui règle la vie des hommes et leur en explique le sens, est maintenant devant le monde comme elle l'était il y a dix-huit cents ans. Mais jadis le monde avait les explications de l'Église qui, voilant la doctrine, lui paraissaient néanmoins assez satisfaisantes pour son ancienne vie. Aujourd'hui, l'Église a fait son temps et le monde n'a aucune explication de sa

nouvelle vie. Il sent son impuissance et ne peut point ne pas accepter la doctrine de Christ.

Christ enseigne aux hommes, avant tout, de croire à la lumière tant que la lumière est en eux. Christ enseigne aux hommes d'élever au-dessus de tout cette lumière de la raison, de vivre en se guidant par cette lumière, de ne pas faire ce qu'eux-mêmes regardent comme contraire à la raison. Considérez-vous comme insensé d'aller tuer les Turcs ou les Allemands — n'y allez pas; considérez-vous comme insensé de s'approprier par la force le travail des pauvres pour avoir des chapeaux haut-de-forme, vous serrer dans des corsets, meubler un salon qui vous ennuie — ne le faites pas; considérez-vous comme insensé d'entasser dans des prisons, c'est-à-dire de vouer à l'oisiveté absolue et à la dépravation la plus épouvantable des gens déjà corrompus par l'oisiveté et la dépravation — ne le faites pas; considérez-vous comme insensé de vivre dans l'air pestilentiel des villes quand vous pouvez vivre dans un air pur; considérez-vous comme absurde d'enseigner à vos enfants, avant tout et par-dessus tout, la grammaire des langues mortes — ne le faites pas. Ne faites pas, en un mot, ce que fait actuellement tout notre monde européen qui tient la vie pour insensée et n'écoute pas la raison.

La doctrine de Christ est la lumière. La lumière luit et les ténèbres ne peuvent pas l'envelopper. On

ne peut pas ne pas accepter la lumière quand elle luit. On ne peut pas disputer contre elle, il est impossible de ne pas l'accepter. On ne peut pas ne pas convenir avec la doctrine de Christ, qui enveloppe toutes les erreurs dans lesquelles vivent les hommes et les pénètre toutes, comme l'éther dont parlent les physiciens, sans se heurter à elles. La doctrine de Christ est également inévitable pour chaque homme de notre monde, dans quelque situation qu'il se trouve. La doctrine de Christ ne peut pas ne pas être acceptée par les hommes, non parce qu'on ne saurait nier l'explication métaphysique de la vie qu'elle donne (on peut tout nier), mais parce qu'elle seule donne ces règles de la vie sans lesquelles l'humanité n'a jamais pu et ne peut vivre, sans lesquelles aucun être humain n'a vécu et ne peut vivre, s'il veut vivre comme un homme, c'est-à-dire d'une vie raisonnable.

La puissance de la doctrine de Christ n'est pas dans son explication du sens de la vie, mais dans la doctrine sur la vie qui en découle. La doctrine métaphysique de Christ n'est pas neuve. C'est toujours la même doctrine de l'humanité qui est inscrite dans le cœur des hommes et qui a été prêchée par tous les vrais sages du monde. Mais la force de la doctrine de Christ est dans l'application de cette doctrine métaphysique à la vie.

La base métaphysique de l'ancienne doctrine des Hébreux et de celle de Christ est la même : l'amour

de Dieu et du prochain. Mais pour l'application de cette doctrine de la vie d'après Moïse, comme l'entendaient les Hébreux, il fallait remplir six cent treize commandements, souvent absurdes, cruels, et qui tous se basaient sur l'autorité des Ecritures. D'après la loi de Christ, la doctrine de la vie, qui découle de la même base métaphysique, est formulée en cinq commandements raisonnables et bienfaisants, renfermant en eux-mêmes leur sens et leur justification et embrassant toute la vie humaine.

La doctrine du Christ ne peut pas ne pas être acceptée par un croyant juif, ou un bouddhiste, un mahométan, qui serait arrivé à douter de la vérité de sa religion; encore moins peut-elle ne pas être acceptée par les hommes de notre monde chrétien qui n'ont maintenant aucune loi morale.

La doctrine de Christ ne peut aucunement troubler les hommes de notre époque dans leur façon d'envisager le monde; elle est d'avance d'accord avec leur représentation du monde, mais elle leur donne ce qu'ils n'ont pas, ce qui leur est indispensable et ce qu'ils cherchent : elle leur donne le chemin de la vie, non pas un chemin nouveau, mais un chemin connu depuis longtemps et exploré par tous.

Vous êtes un chrétien sincère de n'importe quelle confession. Vous croyez à la création du monde, à la Trinité, à la chute et à la rédemption

de l'homme, aux sacrements, aux prières et à l'Église. La doctrine de Christ est absolument d'accord avec votre représentation du monde ; elle vous donne seulement ce que vous n'avez pas. En conservant votre religion, vous sentez que la vie du monde, comme la vôtre, est remplie par le mal, et vous ne savez comment l'éviter. La doctrine de Christ (obligatoire pour vous parce que c'est la doctrine de votre Dieu) vous donne des règles simples et pratiques sur la vie, qui vous délivreront sûrement, vous et les autres, du mal qui vous tourmente. Croyez à la résurrection, au Paradis, à l'Enfer, au pape, à l'Église, aux sacrements, à la rédemption ; priez comme le prescrit votre religion, faites vos dévotions, chantez des psaumes, tout cela ne vous empêche pas de pratiquer ce que Christ vous a révélé pour votre bien : Ne te mets pas en colère ; ne commets pas l'adultère ; ne prête pas serment ; ne résiste pas au mal par la violence ; ne fais pas la guerre.

Il peut arriver que vous manquiez à l'un de ces commandements, que, cédant à l'entraînement, vous enfreigniez l'un d'eux comme vous enfreignez maintenant les règles de votre religion, les lois du Code civil ou celles du code mondain. De même, vous faillirez peut-être, dans un moment d'entraînement, aux commandements de Christ, mais dans les moments de calme, ne faites pas ce que vous faites maintenant, — organisez-vous une existence

où il soit plus facile de ne pas se mettre en colère, de ne pas commettre l'adultère, de ne pas prêter serment, de ne pas résister au mal par la violence, de ne pas faire la guerre, ou plutôt qui rende difficile de faire tout cela. Vous ne pouvez pas ne pas le reconnaître, car c'est Dieu qui vous a commandé tout cela.

Vous êtes un philosophe incrédule de n'importe quelle école. Vous affirmez que les choses sont régies par une loi que vous avez découverte. La doctrine de Christ n'y contredit pas; elle accepte la loi que vous avez découverte. Mais, outre cette loi, en vertu de laquelle, dans mille ans, le monde sera comblé des bienfaits que vous souhaitez pour lui, il y a encore votre vie personnelle que vous pouvez dépenser en vivant conformément à la raison ou en contradiction avec elle; et, précisément pour cette vie personnelle, vous n'avez actuellement aucune règle, sauf celles qui sont établies par des hommes que vous n'estimez pas et qui sont mises en vigueur par la police. La doctrine de Christ vous donne ces règles qui sont certainement d'accord avec votre loi, parce que votre loi de l'altruisme ou de la volonté unique n'est tout simplement qu'une mauvaise périphrase pour désigner cette même doctrine de Christ.

Vous êtes un homme à demi croyant, à demi sceptique, qui n'a pas le temps d'approfondir le sens de la vie humaine, qui n'a aucune représenta-

tion bien nette du monde, qui fait ce que font les autres. La doctrine de Christ ne vous contrarie point. Elle dit : c'est bien, vous êtes incapable de raisonner, de vérifier la vérité des doctrines qu'on vous enseigne ; il vous est plus facile de faire ce que font tous ; mais, quelque modeste que vous soyez, vous sentez tout de même, dans votre for intérieur, le juge qui tantôt approuve vos actes, tantôt les désapprouve. Quelque modeste que soit votre position sociale, néanmoins vous avez des occasions pour réfléchir et vous demander : serai-je comme tout le monde ou suivrai-je mon idée ? C'est précisément dans ces occasions, c'est-à-dire quand vous aurez à résoudre cette alternative, que les commandements de Christ apparaîtront devant vous dans toute leur force. Et ces commandements vous donneront sûrement une réponse à votre question, parce qu'ils embrassent toute votre vie, et ils vous donneront une réponse d'accord avec votre raison et votre conscience. Si vous êtes plus près de la foi que de l'incrédulité, en agissant ainsi vous agirez d'accord avec la volonté de Dieu ; si vous êtes plutôt libre-penseur, en agissant ainsi vous agirez d'accord avec les règles les plus raisonnables qui soient au monde, ce dont vous pouvez vous convaincre parce que les commandements de Christ contiennent en eux-mêmes leur sens et leur justification.

Christ dit (Jean, XII, 31) : « C'est maintenant que

se fait le *jugement de ce monde*; c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé. »

Il a dit aussi (Jean, xvi, 33) : « Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des afflictions dans le monde; mais prenez courage; j'ai vaincu le monde. »

Et en effet, le monde, c'est-à-dire le mal dans le monde, est vaincu.

Si le monde du mal existe encore, il n'est plus qu'une chose inerte; il n'existe plus que par l'ancienne force d'inertie; il n'a plus en lui le principe de vie. Il n'existe plus pour ceux qui ont foi dans les commandements de Christ. Il est vaincu par le réveil de la conscience, par le réveil du fils de l'homme. Un train lancé à grande vitesse file encore tout droit dans l'ancienne direction; mais le travail raisonnable, depuis déjà longtemps, se fait en vue d'une direction contraire.

« Car tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde. *Et la victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi.* (Première épître de Jean, v, 4.)

La foi qui a vaincu le monde, c'est la foi dans la doctrine de Christ.

XII

Je crois en la doctrine du Christ, et voici en quoi consiste ma foi :

Je crois que mon bonheur sur la terre n'est possible qu'autant que les hommes accompliront la doctrine du Christ.

Je crois que l'accomplissement de cette doctrine est facile et joyeux.

Je crois que si même cette doctrine n'était pratiquée par personne, si même j'étais le seul, pour sauver ma vie d'une perte inévitable, je n'aurais qu'une chose à faire : pratiquer cette doctrine, de même qu'il n'y a qu'un parti à prendre pour celui qui a trouvé la porte de salut d'une maison en feu.

Je crois que ma vie selon la doctrine du monde a été un tourment, et que seule ma vie selon la doctrine de Christ me donne dans ce monde le bien qui m'a été destiné par le Père de ma vie.

Je crois que cette doctrine donne le bien à tous les hommes, me sauve d'une perte inévitable, et me donne dans ce monde tout le bonheur possible. C'est pourquoi je ne puis pas ne pas la pratiquer.

La loi a été donnée par Moïse; le vrai bien et la vérité, par Jésus-Christ (Jean, 1, 7). La doctrine de Christ est le bien et la vérité. Auparavant, ne connaissant pas la vérité, je ne connaissais pas le bien. Prenant le mal pour le bien, je tombais dans le mal et doutais que ma tendance vers le bien fût juste. Maintenant j'ai compris, et je crois que le bien vers lequel je me sens attiré est la volonté du Père, l'essence même de ma vie.

Christ m'a dit : Vis pour le bien, prends garde aux pièges — aux tentations (*σκάνδαλος*), qui, en te séduisant par l'apparence du bien, te privent de ton vrai bien et te jettent dans le mal. Ton bien, c'est ton union avec tous les hommes; le mal, c'est la violation de l'unité du fils de l'homme. Ne te prive pas toi-même du bien qui t'est accordé.

Christ m'a montré que l'unité du fils de l'homme, l'amour des hommes les uns pour les autres, n'est pas seulement le but auquel doivent tendre les hommes, comme cela me semblait auparavant, mais que cette unité, cet amour des hommes les uns pour les autres, est leur état naturel, celui dans lequel naissent les enfants, comme il l'a dit, celui dans lequel vivent toujours tous les hommes jusqu'à

ce que cet état soit troublé par le mensonge, les chimères, les tentations.

Mais, non seulement Christ m'a montré cela, il m'a encore clairement, sans erreur possible, énuméré dans ses commandements toutes les tentations qui me font perdre cet état naturel d'union, d'amour et de bonheur, en faisant de moi la proie du mal. Les commandements de Christ me donnent des remèdes pour échapper aux tentations qui me privent de mon bien, c'est pourquoi je ne puis pas ne pas croire à ces commandements.

Le bien de la vie m'avait été donné, et je le détruisais moi-même. Christ m'a montré, dans ses commandements, les tentations par lesquelles je détruis mon bien; par conséquent je ne puis plus faire ce qui détruit mon bien. C'est en cela et en cela seul que consiste ma foi.

Christ m'a montré que la première tentation qui détruit mon bien, c'est mon hostilité envers les hommes, ma colère contre eux. Je ne puis pas ne pas croire à cela, c'est pourquoi je ne puis plus, sciemment, rester en état d'hostilité envers les autres; je ne puis plus, comme je le faisais auparavant, jouir de ma colère, en être fier, l'attiser, la justifier en me considérant comme un être supérieur, intelligent, et en regardant les autres comme des gens insignifiants — misérables et insensés; maintenant, quand je cède à la colère, je ne puis plus ne pas me reconnaître seul coupable

et ne pas chercher à me réconcilier avec ceux qui ont des griefs contre moi.

Mais c'est peu. Je sais maintenant que ma colère est un état anormal, mauvais, maladif, et je sais quelle tentation m'y entraînait. Cette tentation consistait en ce que je me séparais de mes semblables, ne reconnaissant comme mes égaux qu'un très petit nombre d'entre eux et tenant tous les autres pour des gens de rien (πραχά) ou des bêtes sans culture (insensés). Je vois maintenant que cette séparation d'avec les hommes, ce jugement de « race » et d'insensés porté contre les autres, était la cause principale de mon hostilité envers les hommes. Quand je me remémore ma vie antérieure, je vois maintenant que jamais je ne laissais grandir mon animosité contre les gens que je considérais comme mes égaux, et que jamais je ne les outrageais; mais en revanche, un homme que je considérais comme mon inférieur me faisait-il la moindre chose désagréable, je me mettais en colère contre lui et me laissais aller à l'outrager, et plus je me trouvais supérieur à cet homme, moins il m'en coûtait de l'outrager; parfois même il me suffisait de penser qu'un homme appartenait à une classe sociale inférieure, pour que je le traitasse d'une façon outrageante. Maintenant je comprends que celui-là seul est au-dessus des autres qui est humble avec les autres et se fait le serviteur de chacun. Je comprends maintenant pourquoi ce qui est grand

devant les hommes est une abomination devant Dieu, et ce que veut dire malheureux les riches et les glorifiés; heureux les pauvres et les humiliés. Maintenant seulement je comprends cela, j'ai foi en cela, et cette foi a changé toutes mes idées sur ce qui est bon et grand, mauvais et bas, dans la vie. Tout ce qui, auparavant, me paraissait bon et grand — les honneurs, la gloire, la civilisation, la richesse, les complications et les raffinements de l'existence, du luxe, de la nourriture, des vêtements, des manières — tout cela est devenu pour moi mauvais et bas, et, au contraire — l'obscurité, la pauvreté, la rudesse, la simplicité de la demeure, de la nourriture, des vêtements, des manières — tout cela est devenu pour moi bon et grand. Voilà pourquoi, maintenant que je sais cela, s'il m'arrive, dans un moment d'oubli, de m'abandonner à la colère et d'outrager mon frère, quand je suis calme je ne puis plus me laisser séduire par ces tentations qui, en m'élevant au-dessus des autres hommes, me privaient de mon vrai bien — l'union et l'amour; car l'homme ne peut se tendre à lui-même un piège où il a failli périr. Maintenant je ne puis contribuer à rien qui m'élève extérieurement au-dessus des autres hommes, à rien qui me sépare d'eux; je ne peux pas, comme je le faisais auparavant, reconnaître aux hommes des titres, des rangs, des qualités, en dehors du titre et de la qualité d'homme; je ne puis pas chercher la gloire, les

louanges; je ne puis pas désirer une instruction qui me sépare des autres; je ne puis pas ne pas chercher dans ma façon de vivre, dans ma demeure, dans ma nourriture, mes vêtements, tout ce qui, au lieu de me séparer des hommes, m'unit à la majorité.

Christ m'a dénoncé une autre tentation : la débauche, c'est-à-dire le désir de posséder une autre femme que celle avec laquelle on est uni. Je ne puis pas ne pas le croire, c'est pourquoi je ne puis pas, comme je le faisais auparavant, considérer ma sensualité comme quelque chose de naturel, d'humain et de sublime. Je ne puis plus la justifier par l'attrait de la beauté ou par des raisons d'amoureux, ou par les défauts de ma femme; je ne puis plus, au premier avertissement, ne pas reconnaître que je me trouve dans un état morbide, anormal, et ne pas chercher, par tous les moyens, à me débarrasser de cette obsession. Mais, outre que je sais maintenant que la débauche sensuelle est un mal pour moi, je sais encore quelle tentation m'y poussait auparavant. Puis je sais maintenant que la cause principale de cette tentation n'est pas dans le besoin naturel des rapports sexuels, mais dans l'abandon des femmes par leurs maris, et des maris par leurs femmes. Je sais maintenant que l'abandon de l'homme par la femme et de la femme par l'homme, est précisément ce divorce que Christ interdit aux hommes,

parce que les hommes et les femmes abandonnés par leur premier compagnon sont la cause principale de toute la débauche qui existe dans le monde. Parmi toutes ces choses qui me portent à la débauche, plus encore que l'éducation sauvage qui, physiquement et intellectuellement, développait en moi la passion érotique et la justifiait par toutes sortes d'arguments spécieux, le piège principal auquel je succombais était l'abandon de la femme avec laquelle je m'étais uni pour la première fois et la situation des femmes abandonnées que je voyais autour de moi. Je comprends maintenant que la force principale de la tentation se trouvait non pas dans mes désirs charnels, mais dans la non-satisfaction de ces désirs chez les femmes et les hommes abandonnés qui m'entouraient. Je comprends maintenant les paroles de Christ : Dieu au commencement fit l'homme, — mâle et femelle, en sorte que deux deviennent une seule chair, et, par conséquent, l'homme ne peut et ne doit séparer ce que Dieu a joint. Je comprends maintenant que la monogamie est la loi naturelle de l'humanité qui ne peut pas être enfreinte. Je comprends maintenant, parfaitement, les paroles qui disent que celui qui abandonne son époux, c'est-à-dire celui auquel il a été uni tout d'abord, pour en prendre un autre, oblige son conjoint à s'adonner à la débauche et introduit ainsi dans le monde un mal nouveau qui tournera contre lui. Je crois à cela, et

cette foi modifie mon ancienne manière d'apprécier ce qui est bon et grand, mauvais et bas, dans la vie. Ce qui, auparavant, me paraissait la plus belle chose du monde — l'existence raffinée, esthétique, les amours passionnées et poétiques — tout cela me paraît mauvais et abject. Au contraire, je trouve bonne la vie rude et miséreuse qui modère les désirs sexuels; je trouve importante et grave, moins l'institution humaine du mariage, qui donne à l'union d'un homme et d'une femme un cachet de légalité, que l'union même de chaque homme avec chaque femme, laquelle une fois consommée ne peut plus être rompue sans injustice. Maintenant, si, dans mes moments d'oubli, il m'arrive de céder au désir de chercher la volupté avec d'autres femmes, je ne puis plus, connaissant le piège, me livrer à ce mal comme auparavant. Je ne puis plus désirer et chercher l'oisiveté physique et l'existence plantureuse qui augmentent en moi les désirs sexuels; je ne puis plus rechercher ces amusements qui sont un excitant à la sensualité amoureuse — les romans, les poésies, la musique, le théâtre, les bals, qui, auparavant, non seulement ne me semblaient pas des amusements nuisibles, mais me paraissaient des distractions fort élevées; je ne puis plus abandonner ma femme, sachant que l'abandon de ma femme est le principal piège pour moi, pour elle et pour les autres; je ne puis plus contribuer à l'existence oisive et repue des autres;

je ne puis plus contribuer, prendre part à ces passe-temps licencieux — romans, théâtres, opéras, bals, etc. — pièges pour moi et pour les autres ; je ne puis pas encourager le célibat des personnes mûres pour le mariage ; je ne puis pas contribuer à la séparation des femmes d'avec leurs maris ; je ne puis pas faire de différence entre les unions qu'on appelle mariages, et celles auxquelles on refuse ce nom ; je ne puis pas ne pas considérer comme sacrée et obligatoire la seule et unique union par laquelle l'homme s'est lié indissolublement une fois pour toutes avec la première femme qu'il a connue.

Christ m'a montré que la troisième tentation qui détruit mon vrai bien, c'est le serment. Je ne puis pas ne pas croire à cela, c'est pourquoi je ne puis pas, comme je le faisais auparavant, promettre moi-même, par serment, quoi que ce soit, à qui que ce soit, et je ne puis plus, comme je le faisais autrefois, dire, pour me justifier d'avoir prêté serment, que cela ne fait de mal à personne, que tout le monde fait de même, que c'est nécessaire pour l'État, et qu'il en pourrait résulter du vilain pour moi ou pour d'autres si je refusais de me soumettre à cette exigence. Je sais maintenant que c'est un mal pour moi et pour les autres, et je ne peux pas le faire.

Mais c'est peu que je sache cela, je connais encore la tentation qui me faisait commettre ce

mal, et je ne puis plus m'y prêter. Je sais que la tentation consiste à associer le nom de Dieu à une imposture. Et l'imposture consiste à promettre d'avance d'obéir aux ordres d'un ou de plusieurs hommes, tandis que l'homme ne peut jamais obéir qu'à Dieu seul. Je sais maintenant que les maux les plus terribles par leurs conséquences, le meurtre à la guerre, les emprisonnements, les exécutions, les punitions, ont pour unique cause ce serment en vertu duquel les hommes qui se font l'instrument du mal se croient dégagés de toute responsabilité. Quand je me rappelle maintenant certains maux qui m'ont poussé à l'hostilité et à la haine, je vois clairement que tous ont pour cause initiale le serment — l'engagement de se soumettre à la volonté d'autrui. Je comprends maintenant la signification des paroles : tout ce qui est dit en plus de la simple affirmation ou négation — « oui » et « non », tout ce qui dépasse cela, toute promesse par laquelle on se lie d'avance, est un mal. Ainsi, je crois que le serment détruit mon vrai bien et celui des autres ; et cette croyance modifie mon appréciation du bon et du mauvais, du grand et du méprisable. Tout ce qui, auparavant, me paraissait bon et grand, — la promesse de fidélité au gouvernement appuyée par le serment, l'extorsion des serments aux autres, et tous les actes contraires à la conscience accomplis au nom de ce serment, — tout cela me paraît à présent mauvais et mépri-

sable. C'est pourquoi, maintenant, je ne puis plus m'écarter du commandement de Christ qui défend le serment, je ne puis plus m'engager par serment envers qui que ce soit, ni faire prêter serment à quelqu'un, ni contribuer à ce que les hommes prêtent serment ou le fassent prêter aux autres, ou considèrent le serment comme une chose importante et nécessaire ou même inoffensive, ce que beaucoup s'imaginent.

Christ m'a révélé que la quatrième tentation qui détruit mon bien, c'est le recours à la violence contre les hommes pour résister au méchant. Je ne saurais douter que c'est un mal pour moi et pour les autres, et, par conséquent, je ne puis plus le faire sciemment, et je ne puis plus, comme auparavant, dire pour justifier ce mal qu'il est indispensable pour ma défense et celle des autres, pour la défense de ma propriété et de celle des autres ; je ne puis plus, au premier avertissement que je me laisse aller à la violence, n'y pas renoncer aussitôt et ne pas m'en abstenir.

Mais il ne suffit pas de savoir cela, je connais encore la tentation qui me faisait tomber dans ce mal. Je sais maintenant que la tentation consiste à croire que ma vie puisse être garantie par ma défense personnelle et la défense de ma propriété contre les autres hommes. Je sais maintenant qu'une grande partie des maux dont souffrent les hommes proviennent de ce qu'au lieu de donner leur tra-

vail aux autres, non seulement ils ne travaillent pas mais ils s'approprient par la force le travail des autres. Quand je me rappelle maintenant tout le mal que j'ai fait à moi-même et aux hommes, et tout le mal que j'ai vu faire, je me rends compte que la plupart des maux provenaient de ce que chacun trouvait possible de garantir et d'améliorer sa vie par la défense personnelle. Je comprends maintenant la signification des paroles : l'homme est au monde non pour être servi par le travail des autres, mais pour servir les autres en travaillant pour eux; et la signification de celles-ci : l'ouvrier mérite sa nourriture. Je crois maintenant que mon vrai bien et celui des autres ne sont possibles que si chacun, au lieu de travailler pour soi, travaille pour les autres et non seulement ne refuse pas son travail à un autre, mais le donne joyeusement à celui qui en a besoin. Cette foi a modifié mon opinion sur ce qui est bon, mauvais et bas. Tout ce qui autrefois me paraissait bon et grand — la richesse, la propriété quelconque, le point d'honneur, le souci de ma dignité, mes droits — tout cela est maintenant pour moi quelque chose de mauvais et de bas; et tout ce qui me paraissait mauvais et bas — le travail pour les autres, la pauvreté, l'abaissement, le renoncement à toute espèce de propriétés et de droits, tout cela me semble maintenant bon et grand. Si je puis encore maintenant, dans un moment d'oubli, me

livrer à la violence pour me défendre ou défendre les autres, ou pour défendre ma propriété et celle des autres, je ne puis plus, tranquillement et sciemment, servir cette séduction qui me perd moi et les autres; je ne puis pas acquérir de propriété; je ne puis plus employer n'importe quelle force contre n'importe qui, à l'exception des enfants, et encore pour les délivrer d'un mal les menaçant directement; je ne puis prendre part à aucun acte du pouvoir qui a pour but la défense des hommes et de leur propriété par la violence; je ne puis être ni juge ni prendre part à des jugements, ni être revêtu ou faire partie d'une autorité quelconque; je ne puis pas non plus contribuer à ce que d'autres fassent partie des tribunaux ou soient revêtus d'une autorité quelconque.

Christ m'a révélé que la cinquième tentation qui me prive de mon bien, c'est la différence que nous faisons entre nos compatriotes et les peuples étrangers. Je ne puis point ne pas croire à cela; de sorte que, s'il m'arrive dans un moment d'oubli d'éprouver un sentiment d'hostilité pour un homme d'une autre nationalité, je ne puis plus, dans mes moments de calme, ne pas reconnaître que ce sentiment est faux; je ne puis plus me justifier, comme je le faisais autrefois, par l'aveu de la supériorité de mon peuple sur les autres, par l'ignorance, la cruauté où la barbarie d'un autre peuple; je ne puis plus, au premier avertissement, ne pas

tâcher d'être plus affable envers un étranger qu'envers un compatriote.

Mais c'est peu de savoir maintenant que la différence que je fais entre mon peuple et les autres peuples est un mal qui détruit mon bien, je connais encore la tentation qui me faisait tomber dans ce mal, et je ne puis plus, comme je le faisais autrefois, m'abandonner sciemment et tranquillement à cette tentation. Je sais que cette tentation consiste dans l'erreur de croire que mon bien n'est solidaire qu'avec le bien de mon peuple et non pas avec le bien de tous les hommes. Je sais maintenant que mon union avec les autres hommes ne peut pas être rompue par la ligne d'une frontière ou par le décret d'un gouvernement qui décide que j'appartiens à tel ou tel peuple. Je sais maintenant que les hommes sont partout égaux et frères. Quand je me rappelle maintenant tout le mal que j'ai fait, que j'ai éprouvé, que j'ai vu autour de moi, à cause des animosités nationales, je vois clairement que la raison en était la grossière imposture appelée patriotisme et amour de la patrie. Quand je me rappelle mon éducation, je vois maintenant que les sentiments de haine pour les autres peuples, les sentiments qui m'éloignaient d'eux, n'existaient point en moi et avaient été greffés sur moi par une éducation insensée. Je comprends maintenant la signification des mots : faites le bien à vos ennemis, agissez avec eux

comme avec vos proches. Vous êtes tous enfants du même Père ; soyez donc comme votre Père, c'est-à-dire ne faites pas de différence entre votre peuple et les autres : soyez tous égaux. Je comprends maintenant que le vrai bien n'est possible pour moi qu'à la condition de reconnaître mon union avec tous les hommes, sans exception. Je crois à cela. Et cette foi a changé toute mon estimation du bon et du mauvais, du grand et du bas. Ce qui me paraissait bon et grand — l'amour de la patrie, l'amour pour mon peuple, pour toute cette organisation qu'on appelle l'État, les services qu'on lui rend aux dépens du bien des autres hommes, les exploits militaires des hommes de guerre — tout cela me paraît mauvais et misérable. Ce qui me paraissait vilain ou mauvais — le renoncement à la patrie, le cosmopolitisme — cela me paraît au contraire bon et grand. S'il peut m'arriver maintenant, dans un moment d'oubli, de soutenir un Russe plutôt qu'un étranger, de désirer le succès de la Russie ou du peuple russe, je ne puis plus, dans mes moments de calme, me laisser asservir par ces chimères qui me perdent moi et les autres. Je ne puis plus reconnaître ni États ni peuples ; je ne puis plus prendre part à aucun différend entre peuples ou États ni à aucune discussion par paroles ou par écrit, et encore moins à quelque service de n'importe quel État. Je ne puis pas participer à toutes ces choses qui sont

basées sur la division des États — les douanes, les impôts, la fabrication des armes et des projectiles, le service militaire, et, à plus forte raison, les guerres — et je ne puis pas contribuer à ce que d'autres y prennent part.

J'ai compris en quoi consiste mon vrai bien, j'ai foi en cela, et, par conséquent, je ne puis pas faire ce qui, indubitablement, me prive de mon vrai bien.

C'est peu que je possède la foi que je dois vivre ainsi, et seulement ainsi, mais j'ai la foi que si je vis ainsi, et seulement ainsi, ma vie aura pour moi le seul sens possible, raisonnable, joyeux et indestructible par la mort.

Je crois que la vie raisonnable — ma lumière, ne m'est donnée que pour luire devant les hommes, non pas seulement en paroles mais par de bonnes œuvres, pour que les hommes glorifient le Père (Matth, v., 6). Je crois que ma vie et ma connaissance de la vérité c'est le talent qui m'est confié pour que je le fasse fructifier, que ce talent est une flamme qui n'éclaire que quand elle brûle. Je crois que je suis un Ninivite relativement à d'autres Jonas, desquels j'ai appris et apprendrai la vérité; mais que je suis Jonas par rapport à d'autres Ninivites auxquels je dois enseigner la vérité. Je crois que l'unique sens de ma vie consiste à vivre dans la clarté de la lumière qui est en moi, et à la placer non pas sous le boisseau, mais bien haut

devant les hommes pour que les hommes la voient. Et cette foi me donne de nouvelles forces pour accomplir la doctrine de Christ et anéantir tous les obstacles qui se dressaient autrefois devant moi.

Tout ce qui, autrefois, me faisait mettre en doute la vérité et la possibilité de pratiquer la doctrine de Christ, tout ce qui m'en détournait — la possibilité des privations, des souffrances et de la mort infligées par des hommes ne connaissant pas la doctrine de Christ — tout cela me prouve maintenant la vérité de cette doctrine et m'attire vers elle.

Christ a dit : Quand vous élèverez le fils de l'homme, vous serez tous attirés vers moi ; et je me suis senti attiré vers lui irrésistiblement. Il a dit encore : la vérité vous affranchira ; et je me suis senti tout à fait libre.

Que l'ennemi fasse invasion, ou tout simplement que de méchantes gens m'attaquent, pensais-je autrefois, si je ne me défends pas, ils nous dévaliseront, nous molesteront, nous tourmenteront, me tueront moi et les miens ; et cela me faisait trembler. Mais tout ce qui m'effrayait jadis me paraît maintenant quelque chose de joyeux, et le témoignage de la vérité. Je sais maintenant que l'ennemi et ces soi-disant malfaiteurs ou brigands sont tous des hommes comme moi, que, comme moi, ils aiment le bien et haïssent le mal, et vivent toujours sous le coup de la mort ; qu'ils cherchent

comme moi leur salut et le trouveront seulement dans la doctrine de Christ. Tout le mal qu'ils me feront sera un mal pour eux-mêmes, c'est pourquoi ils doivent me faire le bien. Mais si, par ignorance de la vérité, ils font le mal croyant faire le bien, moi je ne connais la vérité que pour la montrer à eux qui ne la connaissent pas. Et je ne puis pas la leur montrer autrement qu'en repoussant toute participation au mal et en confessant la vérité par mes actes.

Arrive l'ennemi : des Allemands, des Turcs, des sauvages, et si vous ne les combattez pas, ils vous extermineront. Cela n'est pas vrai. S'il y avait une société chrétienne d'hommes ne faisant de mal à personne et donnant tout le superflu de leur travail aux autres, il n'y aurait pas d'ennemis — d'Allemands, de Turcs ou de sauvages — pour tuer ou molester de pareils hommes. Ils prendraient tout ce que leur abandonneraient volontairement ces hommes, pour lesquels il n'y a pas de différence entre le Russe, l'Allemand, le Turc ou le sauvage. Si ces chrétiens se trouvaient au milieu de peuples non chrétiens qui se défendent par les armes, et que ces chrétiens fussent appelés à prendre part à la guerre, c'est alors précisément que s'offrirait à eux la possibilité de venir au secours des hommes qui ne connaissent pas la vérité. Un chrétien ne connaît la vérité que pour témoigner de la vérité devant ceux qui ne la connaissent pas. Et ce témoi-

gnage, il ne peut le rendre que par des actes. Ces actes sont de renoncer à la guerre, de faire le bien aux hommes, sans distinction de ce qu'on appelle ennemis et compatriotes.

Mais voici non plus l'ennemi étranger, voici que des compatriotes attaquent la famille d'un chrétien, et, s'il ne se défend pas, ils le pillent, lui font violence, le massacrent, lui et tous les siens. Cela aussi n'est pas juste. Si tous les membres de la famille sont chrétiens — par conséquent si tous font consister leur vie à servir les autres — il ne se trouvera pas un homme assez fou pour venir enlever le nécessaire à des gens prêts à le servir, ou pour les tuer. Mikloukha-Maklay, raconte-t-on, s'établit au milieu des sauvages les plus sanguinaires, et non seulement il ne fut pas tué, mais les sauvages le prirent en affection précisément parce qu'il ne les craignait pas, n'exigeait rien d'eux, et leur faisait le bien. Supposons un chrétien qui vit au milieu d'une famille ou de familles non chrétiennes, qui ont coutume de défendre leurs personnes et leurs biens par la violence, et qui est sollicité à prendre part à la défense. Cette demande faite à un chrétien est précisément une invite à l'accomplissement de l'œuvre de sa vie. Un chrétien ne connaît la vérité que pour la montrer aux autres, et surtout à ses proches, à ceux auxquels il est uni par les liens de la famille ou de l'amitié, et un chrétien ne peut montrer autrement la vérité

qu'en ne tombant point dans l'erreur où sont tombés les autres, en ne prenant parti ni pour les agresseurs ni pour les défenseurs, mais en abandonnant tout ce qu'il possède à qui veut le prendre, en montrant, par sa vie, qu'il n'a besoin de rien hors l'accomplissement de la volonté de Dieu, et qu'il n'a peur de rien, sauf d'enfreindre cette volonté.

Mais le gouvernement ne peut pas admettre qu'un membre de la société ne reconnaisse pas les bases de l'ordre gouvernemental et qu'il se refuse à remplir le devoir de tout citoyen. Le gouvernement exigera d'un chrétien le serment, son concours dans les tribunaux, dans l'armée, et son refus sera puni d'exil, d'emprisonnement, même de mort. Et de nouveau, ces exigences du gouvernement ne sont pour un chrétien qu'un appel à l'accomplissement de l'œuvre de sa vie. Pour un chrétien, les exigences du gouvernement sont les exigences de gens qui ne connaissent pas la vérité. C'est pourquoi un chrétien qui la connaît ne peut pas ne pas rendre témoignage de la vérité devant les gens qui ne la connaissent pas. La violence, l'emprisonnement et la mort qui pourraient en être la conséquence donnent au chrétien la possibilité de rendre ce témoignage non pas en paroles mais par des actes. Toute violence : la guerre, le brigandage, les exécutions, s'accomplit non par les forces inconscientes de la nature, mais par des

hommes aveugles et privés de la connaissance de la vérité. Et, par conséquent, plus ces hommes font de mal à un chrétien, plus ils sont loin de la vérité, plus ils sont malheureux, et plus la connaissance de la vérité leur est nécessaire. Or un chrétien ne peut transmettre sa connaissance de la vérité autrement qu'en s'abstenant de tomber dans les mêmes erreurs que ces hommes qui lui font du mal, autrement qu'en rendant le bien pour le mal. En cela est toute l'œuvre de la vie d'un chrétien et tout le sens de sa vie indestructible par la mort.

Les hommes, unis entre eux par l'erreur, forment pour ainsi dire une masse compacte. La force d'attraction de cette masse est le mal répandu dans le monde. Toute l'activité raisonnable de l'humanité a pour objet de détruire la force d'attraction de la masse.

Toutes les révolutions sont des tentatives de briser cette masse par la violence. Les hommes se figurent que s'ils la martèlent elle se brisera, et ils s'attaquent à cette masse, mais, en s'efforçant de la briser, ils ne font que la rendre plus compacte ; ils auront beau la marteler, la cohésion des molécules persistera jusqu'à ce qu'une force intérieure se communiquant à chacun des atomes ne leur donne une impulsion qui désagrège la masse.

La force qui enchaîne les hommes est le mensonge, l'erreur. La force qui détache chaque individu de la masse inerte humaine est la vérité. Et

la vérité ne se transmet aux hommes que par des actes de vérité.

Seuls les actes de vérité, en introduisant la lumière dans la conscience de chaque homme, détruisent l'homogénéité de l'erreur, détachent un à un de la masse les hommes unis entre eux par la force de l'erreur.

Et voilà déjà dix-huit cents ans que ce travail s'accomplit.

Depuis que les commandements de Christ sont placés devant l'humanité, ce travail a commencé et il ne s'interrompra pas avant que tout ne soit accompli, comme l'a dit Christ (Matth., v, 18).

L'Église, qui croyait unir les hommes en leur affirmant par des serments solennels qu'elle est la vérité, est morte depuis longtemps. Mais l'Église composée d'hommes unis non par des promesses ou des onctions de Saint-Chrême, mais par des actes de vérité et de charité — cette Église-là a toujours vécu et vivra éternellement. Cette Église, aujourd'hui comme autrefois, se compose non pas d'hommes qui disent : Seigneur ! Seigneur ! et commettent des iniquités (Matth., VII, 21, 22), mais d'hommes qui entendent les paroles de la vérité et les mettent en pratique.

Les hommes de cette Église savent que leur vie est un bienfait s'il ne porte pas atteinte à leur fraternité avec les autres hommes, à l'unité du fils de l'homme, et que ce bienfait n'est perdu que

pour ceux qui ne pratiquent pas les commandements de Christ. C'est pourquoi les hommes de cette Église ne peuvent pas ne pas pratiquer ces commandements pour eux-mêmes et en enseigner la pratique aux autres.

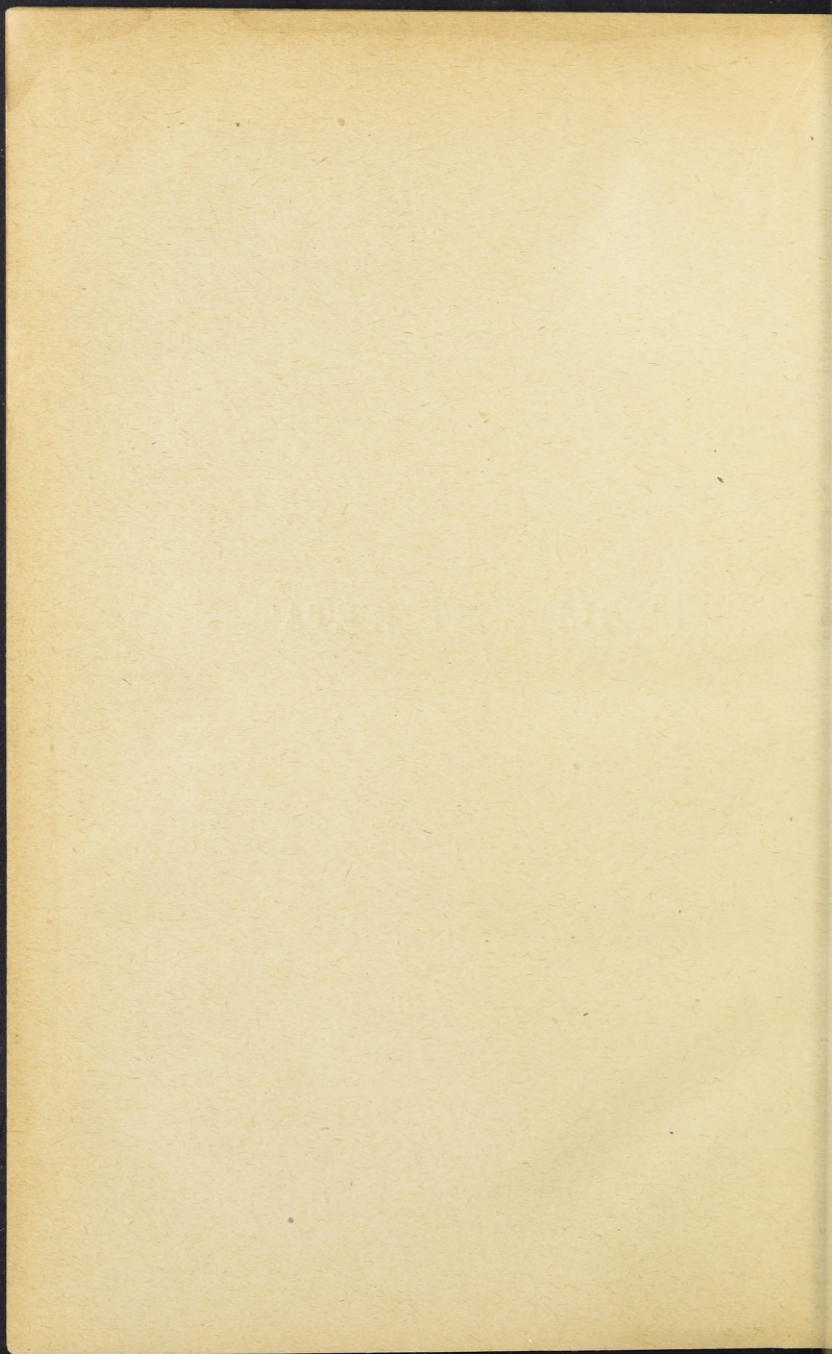
Que le nombre de ces hommes soit actuellement petit ou grand, ils n'en constituent pas moins cette Église que rien ne peut vaincre, celle à laquelle s'uniront tous les hommes.

Ne crains point, petittroupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. (Luc, XII, 32.)

Moscou, 22 janvier 1884.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY NATHANIEL BENTLEY
VOLUME I
CONTAINING THE HISTORY FROM
THE FIRST SETTLEMENT
TO THE YEAR 1630
LONDON: PRINTED BY R. CLAY AND COMPANY, ST. MARTIN'S LANE, 1825.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT



L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

La foi c'est le sens donné à la vie, c'est ce qui imprime à la vie sa force et sa direction. Chaque homme la subit et vit en s'y conformant; s'il ne l'a pas trouvée, il meurt. Dans cette recherche, l'homme profite de tout ce qu'a élaboré l'humanité. Tout ce qu'a élaboré l'humanité s'appelle la révélation. La révélation, c'est ce qui aide l'homme à comprendre le sens de la vie. Voilà le rapport direct de l'homme envers la foi.

Alors pourquoi cette chose étonnante? Des hommes paraissent qui font tout pour que d'autres hommes profitent exclusivement d'une forme de la révélation et non d'une autre; ils ne peuvent rester indifférents tant que les autres n'acceptent pas leur forme de révélation. Ils maudissent, ils supplicient, ils tuent tous ceux des dissidents qu'ils peuvent atteindre. Les autres agissent de même :

ils maudissent, supplicient, tuent tous ceux des dissidents qu'ils peuvent atteindre. Une troisième catégorie fait de même. Ainsi tous se maudissent les uns les autres, se torturent, se tuent, exigeant que tous croient comme eux. Le résultat c'est qu'il y a des centaines de croyances diverses toutes ennemies.

Tout d'abord j'étais frappé de ce qu'une pareille insanité évidente, une pareille contradiction, ne détruise pas la foi même, que des hommes croyants puissent se prêter à une telle tromperie.

En effet, au point de vue général, il est incompréhensible, mais il est prouvé indiscutablement que toute religion n'est que tromperie et superstition, ce que tâche à démontrer la philosophie qui domine aujourd'hui. En me plaçant au point de vue général, je suis arrivé à la conclusion définitive que toutes les croyances sont des tromperies humaines. Toutefois, ce fait, que malgré la sottise et l'évidence de la tromperie, toute l'humanité s'y soumet, me sembla la preuve qu'au fond de cette tromperie il y a quelque chose de vrai. Autrement tout cela est si sot, qu'on ne pourrait s'y laisser prendre. Cette soumission générale de l'humanité à la tromperie, m'a même fait reconnaître l'importance du phénomène qui en est cause; et, ainsi convaincu, je me suis mis à étudier la doctrine chrétienne, base de la tromperie de toute l'humanité chrétienne. C'est ce qui résulte de mes

observations, au point de vue général. Mais, au point de vue personnel, c'est-à-dire en partant de l'idée que chaque homme et moi devons, pour vivre, avoir foi dans le sens de la vie, et avons cette foi, le fait de la violence exercée en faveur de la foi est encore plus surprenant d'insanité.

En effet : comment, pourquoi et à qui peut-il être nécessaire qu'un autre, non seulement croie comme moi, mais professe comme moi ? L'homme vit, donc il connaît le sens de la vie. Il a établi son rapport envers Dieu, il connaît donc la vérité des vérités, et moi aussi je la connais. Leurs expressions doivent être différentes, leur sens doit être le même, étant tous deux des hommes.

Comment, pourquoi, puis-je être contraint d'exiger d'un individu quelconque qu'il exprime sa vérité comme moi ?

Je ne puis ni par la violence, ni par la ruse, ni par la tromperie (le faux miracle), forcer un homme à changer sa foi.

La foi, c'est sa vie, comment puis-je la lui ôter et lui en donner une autre ? C'est exactement comme si je lui prenais son cœur pour lui en donner un autre. Je ne puis faire cela que si sa foi et la mienne ne sont que des paroles et non l'essence même de notre vie, non le cœur. Cela on ne peut pas le faire. C'est pourquoi on ne peut tromper un homme ou le forcer de croire à ce qu'il ne croit pas. Et on ne le peut pas, parce que celui qui croit,

— c'est-à-dire qui a établi son rapport envers Dieu, et sait que la foi est le rapport de l'homme envers Dieu, — ne peut pas désirer établir le rapport d'un autre homme envers Dieu, par la violence ou la tromperie. C'est impossible mais cela se fait partout et toujours; c'est-à-dire cela ne peut pas se faire, parce que c'est impossible, mais il se fait quelque chose y ressemblant beaucoup. Il s'est fait et il se fait que des hommes imposent aux autres un semblant de foi; et les autres acceptent ce semblant de foi, — c'est-à-dire la tromperie religieuse.

La foi ne peut être imposée, de même qu'elle ne peut être acceptée ni par la violence, ni par la tromperie, ni par l'intérêt; il ne s'agit donc pas de la foi, mais de la tromperie de la foi, et cette tromperie de la foi est l'ancienne condition de la vie de l'humanité.

En quoi donc consiste cette tromperie et sur quoi est-elle basée? Par quoi est-elle excitée chez les trompeurs, par quoi se maintient-elle chez les trompés? Je ne parlerai pas du brahmanisme, du bouddhisme, du confucianisme, du mahométisme, où se sont produits les mêmes phénomènes, non parce qu'il est impossible d'y trouver la même chose, — pour tous ceux qui ont étudié ces religions il est clair qu'il s'y est produit la même chose que dans le christianisme, — mais je parlerai exclusivement du christianisme, religion qui nous est connue, nécessaire et chère. Dans le christia-

nisme toute la tromperie est basée sur la conception fantaisiste de l'Église, conception qui ne repose sur rien et qui frappe, au début de l'étude du christianisme, par son insanité inattendue et inutile.

Parmi toutes les conceptions et paroles athées, il n'y en a pas de pires que celles de l'Église. Il n'y a pas de conception qui ait engendré plus de mal, il n'y en a pas de plus contraire à la doctrine du Christ. En réalité, le mot *Ecclesias* signifie réunion et pas plus, et c'est ainsi qu'il est employé dans les évangiles. Dans les langues de tous les peuples nouveaux, le mot *ecclesias* signifie lieu de prières.

Malgré les quinze cents ans que dura la tromperie de l'Église, ce mot n'a pénétré dans aucune langue en d'autre sens. Selon les significations que donnent à ce mot les pontifes auxquels est nécessaire la tromperie de l'Église, il résulte que ce mot n'est rien d'autre que cet avertissement : Tout ce que je dirai maintenant, c'est la vérité, et si tu ne crois pas, je te brûlerai, ou te maudirai ou t'insulterai de toutes les manières. Cette conception est un sophisme nécessaire pour certain but dialectique et elle reste le bien de ceux à qui elle est nécessaire. Dans le peuple, et non seulement dans le peuple, mais dans la société, dans les milieux instruits, cette conception, bien qu'on l'enseigne dans le catéchisme, n'existe nulle part. Quelque honteux qu'il soit de discuter sérieu-

sement cette définition, il faut le faire puisque tant de gens la donnent sérieusement pour quelque chose d'important. Cette définition est tout à fait mensongère. Quand on dit que l'Église est la réunion des vrais croyants, à proprement parler, on ne dit rien, parce que si je disais que la chapelle est la réunion de tous les vrais musiciens, je n'aurais rien dit tant que je n'aurais pas défini les vrais musiciens. Selon la théologie, les vrais croyants sont ceux qui suivent la doctrine de l'Église, c'est à-dire qui font partie de l'Église.

Sans répéter ici qu'il y a des centaines de croyances pareillement vraies, cette définition ne dit rien et semble aussi insuffisante que la définition de la chapelle comme réunion des vrais musiciens. Mais derrière cela on voit le fil blanc. L'Église est vraie et unique et elle comprend les pasteurs et le troupeau, et les pasteurs, établis par Dieu, enseignent cette doctrine vraie et unique, c'est-à-dire : « Nous jurons que tout ce que nous vous disons est la vraie vérité. »

Il n'y a rien de plus. Toute la tromperie est là : dans la définition et la conception de l'Église. Et l'essentiel de cette tromperie c'est qu'il y a des gens qui veulent, coûte que coûte, inculquer leur foi aux autres.

Pourquoi donc veulent-ils si ardemment faire accepter leur foi aux autres hommes ? S'ils avaient la vraie religion, ils sauraient que la religion est le

sens de la vie, le rapport envers Dieu établi par chaque homme et qu'ainsi on peut enseigner non la foi mais la tromperie de la foi. Mais ils la veulent enseigner. Pourquoi? La raison la plus simple serait que la galette et les œufs sont nécessaires aux prêtres, et qu'il faut aux archevêques, des palais, des gâteaux et des soutanes de soie. Mais cette réponse ne suffit pas. C'est sans doute la raison intérieure, psychologique de la tromperie, le prétexte qui soutient la tromperie, mais, en raisonnant ainsi, comment pourrait-on comprendre qu'un homme (le bourreau) puisse se décider à en tuer un autre contre qui il n'a aucune colère? Ce serait insuffisant de dire que le bourreau tue parce qu'on lui donne de l'eau-de-vie, du pain blanc et une chemise rouge; de même il est insuffisant de dire que le Métropolitte de Kiev, et les moines, remplissent des sacs de paille et les appellent des reliques des saints seulement pour avoir 30.000 roubles de revenus. L'une et l'autre actions sont trop horribles et trop contraires à la nature humaine pour qu'une explication aussi simple et grossière puisse suffire. De même que le bourreau, le Métropolitte, pour expliquer son acte, donnera une série de preuves basées principalement sur la tradition historique. Le premier dira : « Il faut tuer l'homme; on a supplicié depuis que le monde existe; si ce n'est moi ce sera un autre; j'espère, avec l'aide de Dieu, le faire mieux qu'un autre! »

De même le Métropolitte dira : « L'adoration extérieure de Dieu est nécessaire ; depuis que le monde existe on a adoré les reliques des saints ; on respecte les reliques des cryptes ; on vient ici. Si je ne les dirige pas, ce sera un autre ; moi j'espère, avec l'aide de Dieu, employer plus pieusement cet argent gagné par le sacrilège. »

Pour comprendre la tromperie religieuse il faut remonter à sa source.

Parlons de ce que nous connaissons, du christianisme. S'adressant aux origines de la doctrine chrétienne, aux évangiles, nous trouvons une doctrine qui exclut nettement l'adoration extérieure de Dieu, qui la condamne et nie nettement, absolument, son enseignement. Mais depuis le Christ, jusqu'à nos jours, nous constatons que la doctrine s'écarte des bases établies par le Christ. Cet écart commence depuis les apôtres, et surtout depuis que l'apôtre amateur, Paul, enseigna cette doctrine ; et plus le christianisme s'est propagé, plus il s'est transformé et a adopté cette adoration extérieure de Dieu et son enseignement, si fortement reniés par le Christ. Dans les premiers temps du christianisme, la conception de l'Église sert seulement à définir tous ceux qui partagent cette croyance, et que je considère comme vraie. Cette conception est absolument juste, si elle s'applique à la foi non par les paroles mais par toute la vie, car la foi ne peut être exprimée par des paroles.

La conception de l'Église vraie fut encore employée comme palliatif entre les discordants. Mais jusqu'à Constantin et jusqu'au Concile de Nicée l'Église n'est qu'une conception ; et depuis Constantin et le concile de Nicée, elle devient une institution et une institution de mensonge. Or, que dire de cette tromperie du Métropolitain avec les reliques, des prêtres avec l'Eucharistie, du Saint-Synode, etc., qui frappe et terrifie tant et ne trouve pas l'explication suffisante de son ignominie dans le seul avantage de ces personnes. Cette tromperie est ancienne et elle n'a pas commencé par les seuls avantages de quelques individus : il n'y a pas de monstre pouvant se décider à agir ainsi le premier, s'il n'y avait pas d'autres causes. Les causes qui amenèrent cela étaient mauvaises : « à leur fruit vous les reconnaitrez. »

Leur origine fut le mal, la haine, l'orgueil, l'hostilité contre Arius et les autres et, mal encore plus grand : l'union des chrétiens avec le pouvoir. Le pouvoir, c'est Constantin, qui, selon la conception païenne, est au sommet de la grandeur humaine (il est considéré comme un Saint) ; il accepte le christianisme, donne l'exemple à tout le peuple, le convertit, prête main-forte contre les hérétiques, établit par un concile universel la seule religion vraie, chrétienne.

La religion catholique, chrétienne est établie pour toujours. Il était si naturel de se laisser

prendre à cette tromperie, et jusqu'ici encore on croit au bienfait de cet événement. Et pourtant la majorité chrétienne renonçait à sa foi. C'étaient les portes par lesquelles l'énorme majorité des chrétiens s'engagea précisément dans la voie païenne où elle marche encore. Charlemagne, Vladimir, continuent la même chose. Et jusqu'à présent dure la tromperie de l'Église, qui consiste en ceci : que l'acceptation du christianisme par le pouvoir est nécessaire pour ceux qui comprennent la lettre et non l'esprit du christianisme, car l'acceptation du christianisme sans le renoncement au pouvoir n'est que la parodie du christianisme et sa défiguration.

La bénédiction du pouvoir par le christianisme est un sacrilège, c'est la perte du christianisme.

Après avoir vécu quinze cents ans dans cette alliance sacrilège du pseudo-christianisme et de l'État, il faut faire un grand effort pour oublier tous les sophismes compliqués à l'aide desquels, pendant quinze cents ans, partout la doctrine chrétienne fut défigurée afin de la pouvoir concilier avec l'État, d'expliquer la sainteté, la légitimité de l'État et sa possibilité d'être chrétien.

En réalité ces mots : « l'État chrétien », c'est la même chose que la glace chaude ou tiède. Ou il n'y a pas d'État, ou il n'y a pas de christianisme.

Pour le bien comprendre il faut oublier toutes ces fantaisies qu'on nous enseigne avec tant de

soins, et demander nettement la signification de ces sciences historiques et juridiques qu'on nous enseigne. Ces sciences n'ont aucune base, toutes ne sont rien que l'apologie de la violence.

Passant l'histoire des Perses, des Mèdes, etc., arrêtons-nous à l'histoire de cet État qui le premier conclut alliance avec le christianisme.

A Rome il y avait un nid de brigands, il s'agrandit par le pillage, la violence, le meurtre; il conquiert tous les peuples. Les brigands et leurs descendants, avec des chefs appelés ou César ou Auguste, pillaient et torturaient les peuples pour la satisfaction de leurs plaisirs. Un des héritiers de ces chefs de brigands, Constantin, après avoir lu beaucoup de livres et s'être rassasié de la vie de débauches, préféra quelques dogmes du christianisme aux anciennes croyances : aux victimes humaines il préféra la messe; à l'adoration d'Apolon, de Vénus et de Zeus, il préféra celle du Dieu unique et de son fils Christ; et il ordonna d'introduire cette religion parmi ceux qu'il tenait en son pouvoir.

« Les rois règnent *sur* les peuples, et parmi vous qu'il n'en soit pas ainsi. Ne tue point, ne commets pas l'adultère, n'aie pas de richesses, ne juge pas, ne condamne pas, souffre le mal. » Personne ne lui dit cela. Mais on lui dit : « Tu veux t'appeler chrétien et continuer d'être chef de brigands : battre, incendier, faire la guerre, vivre dans la

débauche et le luxe? C'est bien. » Et on lui installe le christianisme, même plus aisément qu'on ne pouvait s'y attendre. Ils ont prévu qu'après avoir lu l'évangile il pourrait se ressaisir; or là, on exige la vie chrétienne et non la construction des temples et leur fréquentation. Ils ont pensé cela, et, avec soin, ils lui ont arrangé tel christianisme qu'il pouvait, sans se gêner, vivre en païen, comme avant. D'un côté, Christ, fils de Dieu, ne venait que pour le racheter et racheter tous. C'est pourquoi Christ est mort; c'est pourquoi Constantin peut vivre comme il veut. Ce n'est pas tout : on peut se repentir et avec un peu de pain et de vin, ce sera le salut et tout sera pardonné.

C'est peu, ils ont encore béni son pouvoir de brigand, ils l'ont déclaré divin et l'ont oint. En échange il a arrangé comme ils le désiraient la réunion des prêtres et leur a ordonné de dire quel doit être le rapport de chaque homme envers Dieu, en donnant l'ordre à chacun de le répéter.

Et tous commencèrent à le répéter, furent contents, et depuis quinze cents ans, cette religion vit et les autres chefs de brigands l'ont acceptée, et tous sont oints et tout est divin. Si un malfaiteur quelconque pille et tue beaucoup de gens, on l'oint et on déclare qu'il vient de Dieu. (Chez nous, il y avait, venant de Dieu, une débauchée, meurtrière de son mari; chez les Français, Napoléon.)

Pour cette raison, les prêtres, non seulement

viennent de Dieu, mais eux-mêmes sont presque Dieu, car ils ont en eux le Saint-Esprit; de même le Saint-Esprit est dans le pape, dans notre Saint-Synode et ses fonctionnaires.

Et quand un empereur, c'est-à-dire un chef de brigands, voudra étrangler son peuple ou un peuple étranger, on lui donnera aussitôt de l'eau bénite. On y trempera la croix (cette même croix sur laquelle mourut Christ parce qu'il dénonçait ces mêmes brigands), et l'on bénira pour l'étranglement, la pendaison, la décapitation.

Tout irait bien, mais même ici, ils ne peuvent tomber d'accord, et les souverains sacrés commencent à se traiter de brigands, — ce qu'ils sont en effet, — et le peuple commence à écouter et cesse de croire aux souverains sacrés et à la présence du Saint-Esprit, ils apprennent à les nommer justement, comme ils le font eux-mêmes, c'est-à-dire brigands et menteurs.

Je parle des brigands comme ça, pour la bonne bouche, parce qu'ils ont dépravé des trompeurs. Ici il ne s'agit que des trompeurs, c'est-à-dire des soi-disant chrétiens. Ils sont devenus tels par l'union avec les brigands. Et il ne pouvait en être autrement. Ils ont descendu la pente dès qu'ils ont sacré le premier tsar et l'ont convaincu qu'il peut, par la violence, aider à la religion, à la religion d'amour, de sacrifice, d'endurance. Toute l'histoire de l'Église vraie, non fantaisiste, c'est-à-dire l'his-

toire de la hiérarchie sous le pouvoir des souverains, n'est qu'une série de tentatives vaines de la part de cette hiérarchie malheureuse pour conserver la vérité de la doctrine en la propageant par le mensonge, et en s'écartant d'elle en réalité.

L'importance de la hiérarchie n'est basée que sur la doctrine qu'elle veut enseigner. La doctrine enseigne l'humilité, le sacrifice, l'amour, la pauvreté, mais elle se propage par la violence et le mal.

Pour que la hiérarchie ait matière à enseigner, pour qu'elle ait des disciples, elle ne doit pas s'écarter de la doctrine, mais se purifier et purifier son union illégitime avec le pouvoir ; il faut par les moyens les plus retors cacher le sens de la doctrine et, pour cela, transporter le centre de gravité de la doctrine non dans l'essence de la doctrine, mais dans sa partie extérieure. C'est précisément ce que fait la hiérarchie, — source de cette tromperie religieuse que l'Église propage. La source, c'est l'union, par la violence, de la hiérarchie, sous le nom d'Église, avec le pouvoir ; et la source de ce fait que les hommes veulent inculquer aux autres la religion est en ce que la vraie religion les dénonçant eux-mêmes, il leur faut, au lieu de la religion vraie, substituer leur religion inventée qui les justifie.

La vraie religion peut exister partout sauf où elle est clairement mensongère, c'est-à-dire violente, sauf dans la religion de l'État. La vraie reli-

gion peut être dans tout ce qu'on nomme hérésie, mais assurément elle ne peut être là où elle s'est unie à l'État. C'est étrange à dire, mais les appellations (religions orthodoxe, catholique, protestante), telles qu'elles sont établies dans le langage habituel, ne signifient rien d'autre que la « religion unie au pouvoir », la religion d'État, et, par suite, la religion mensongère.

La conception de l'Église, c'est-à-dire l'unité de pensée de plusieurs, de la majorité, et, en même temps, l'approche à la source de la doctrine, n'était pendant les deux premiers siècles du christianisme qu'un des mauvais prétextes extérieurs. Paul disait : « Je sais du Christ lui-même » ; un autre disait : « Je sais de Luc » et tous disaient : « Nous pensons juste et la preuve, c'est que nous sommes une grande réunion, *l'ecclésias*, l'église. » Mais c'est seulement depuis le concile de Nicée, établi par l'empereur, qu'a commencé, pour ceux qui professent la même doctrine, la tromperie directe, évidente.

« Obéis à nous et à l'Esprit », comme on disait alors. La conception de l'Église devenait déjà non seulement un mauvais argument, mais, pour certains, le pouvoir. Elle s'unissait au pouvoir et commençait à agir comme pouvoir, et tous ceux qui s'unissaient au pouvoir et se soumettaient à lui, cessaient d'être religieux et s'adonnaient à la tromperie.

Qu'est-ce qu'enseigne le christianisme en tant que doctrine de n'importe quelle Église ou de toutes les Églises ?

Discutez comme vous le voudrez, en unissant, ou séparant, mais toute la doctrine chrétienne se divise en deux parties bien distinctes : la doctrine des dogmes, en commençant par le fils de Dieu, le Saint-Esprit, le rapport mutuel de ces personnes, jusqu'à l'Eucharistie, avec le vin ou sans le vin, jusqu'au pain azyme ou non; et la doctrine morale : humilité, désintéressement, pureté corporelle et spirituelle, défense de condamner, affranchissement de l'esclavage et amour de la paix. Malgré tous les efforts des maîtres de l'Église, ces deux parties de la doctrine ne se mêlèrent jamais et, comme l'huile dans l'eau, furent toujours séparées en gouttes grandes et petites.

La différence de ces deux parties de la doctrine est claire pour chacun, et chacun peut voir les résultats de l'une et de l'autre dans la vie des peuples, et par ces résultats, il peut conclure quelle partie est la plus importante et si l'on peut s'exprimer ainsi, « plus vraie ». Quand on regarde d'un côté l'histoire du christianisme, on est saisi d'horreur. Sans exception, depuis le commencement et jusqu'au bout, jusqu'à nous, de quelque côté qu'on porte les yeux, quelque dogme qu'on prenne, par exemple le dogme de la divinité du Christ, jusqu'à l'apposition des mains, jusqu'à la

communion avec ou sans le vin, les résultats de tous ces efforts spirituels employés pour l'interprétation de ces dogmes sont : la colère, la haine, les supplices, l'exil, les massacres des femmes et des enfants, les bûchers, les tortures. Regarde-t-on de l'autre côté de la doctrine, du côté moral, depuis l'isolement au désert pour la communion avec Dieu jusqu'à la coutume de donner le pain dans la prison, les résultats sont toutes nos conceptions du bien, toute la joie et la consolation qui nous servent de flambeau dans l'histoire...

Les hommes aux yeux de qui ne se montraient pas encore nettement les résultats de l'une et de l'autre parties pouvaient encore se tromper, ils ne pouvaient point ne pas se tromper. Ceux qui étaient sincèrement entraînés dans les discussions sur les dogmes, sans remarquer que grâce à ces dogmes ils servent Satan et non Dieu, sans remarquer que Christ disait clairement qu'il est venu pour détruire tous les dogmes, ceux-là pouvaient aussi se tromper ; de même ceux qui, après avoir hérité de la tradition sur l'importance de ces dogmes, avaient reçu une éducation si perverse qu'il leur était impossible de voir leur erreur, pouvaient se tromper. De même pouvaient se tromper les humbles pour qui ces dogmes ne représentaient rien, sauf des paroles et des images fantaisistes. Mais nous, à qui est dévoilé le sens primitif de l'évangile qui nie tous les dogmes, nous qui avons devant les

yeux les résultats de ces dogmes dans l'histoire, nous ne pouvons nous tromper. Pour nous, l'histoire est le contrôle de la véracité de la doctrine, contrôle même mécanique.

Le dogme de l'Immaculée Conception est-il nécessaire ou non? Qu'en résulte-t-il? La colère, les injures, les railleries. Présente-t-il quelque utilité? Aucune. La doctrine qui défend de tuer la fornicatrice est-elle nécessaire ou non? Qu'en résultera-t-il? Des milliers de fois les hommes furent adoucis à son souvenir.

Autre chose. Dans n'importe quel dogme, tous étaient-ils d'accord? Non. Pour donner à celui qui demande tous étaient-ils d'accord? Oui.

Voilà donc un premier fait : les dogmes sur lesquels personne n'est d'accord, qui ne sont nécessaires à personne, qui perdent les hommes, c'est ce que la hiérarchie donnait et donne pour religion. Le deuxième : ce sur quoi tous sont d'accord, ce qui est nécessaire à tous, ce qui sauve les hommes, cela, la hiérarchie, bien qu'elle n'ose le nier, n'ose aussi le donner comme doctrine, car cette doctrine la dénoncerait elle-même.

APPENDICE

I

L'œuvre de Tolstoï *Quelle est ma foi?* écrite au cours de l'année 1883, termine le cycle de ses œuvres religieuses de la première période.

En 1884, Tolstoï essaya de faire paraître cet ouvrage en Russie, à Moscou. Connaissant la sévérité de la censure de cette époque, il le fit tirer à deux cents exemplaires seulement et fixa à 25 roubles le prix de l'exemplaire, afin de bien montrer par là que cet ouvrage n'était publié que pour un nombre très restreint de lecteurs. Néanmoins, sur l'ordre de Pobiedonotzef, procureur du Saint-Synode, le livre fut saisi. Selon la loi en vigueur à cette époque, tout ouvrage saisi devait être brûlé; mais l'intérêt suscité par l'œuvre de Tolstoï était si grand dans les hautes sphères, que presque tous les exemplaires saisis furent réclamés à Pétersbourg, et, une fois là, les hauts fonctionnaires se les partagèrent.

Cette œuvre n'ayant pu paraître ouvertement, on en commença aussitôt la publication clandestine, en lithographie et en manuscrits, et elle fut ainsi répandue en un très grand nombre d'exemplaires, dans les classes intellectuelles et dans le peuple.

A quelque temps de là *Quelle est ma foi?* fut édité en langue russe, à l'étranger : à Genève, chez Elpidine, et, peu après, parurent presque simultanément deux traductions de cet ouvrage : une traduction française due à un ami de Tolstoï, L. Ouroussoff, publiée sous le titre *Ma Religion*, chez Fichbacher, et une traduction anglaise faite par Tchertkoff.

Maintenant, cet ouvrage est traduit dans toutes les langues européennes, et enfin, après le manifeste du 17 octobre 1909, il a été publié en Russie où maintenant il se vend librement (1).

La traduction que nous donnons ici est celle de la version la plus complète.

II

L'Eglise et l'Etat, qui accompagne dans ce volume *Quelle est ma foi?* a paru, en 1905, dans la traduction de J.-W. Bienstock, dans les *Cahiers de la quinzaine* (treizième cahier de la sixième série). Je n'ai rien à ajouter dans cet appendice à la petite notice que j'écrivis alors pour présenter cet article aux lecteurs des Cahiers, et que nous donnons ci-dessous :

« Au cours d'une de mes visites à L. N. Tolstoï, à Iasnaïa Poliana, en 1885 ou 1886, je remarquai dans son cabinet, sur le rayon d'une bibliothèque ouverte, une liasse de papiers jetés négligemment. J'avais déjà le respect de chaque ligne de Tolstoï, et j'exprimai le désir de compulsier cette liasse, pensant y trouver quelque page précieuse que je demanderais à l'auteur, en souvenir. Parmi des papiers sans importance, j'avisai un petit cahier sur lequel était inscrit : *l'Eglise et*

(1) Par un ordre récent de la censure on a fait dans cette œuvre seize coupures, de sorte que de nouveau elle est interdite en Russie dans son intégralité.

l'Etat. L'ayant parcouru, je demandai à en prendre une copie. Tolstoï acquiesça ajoutant que ce manuscrit n'était pas destiné à la publicité, que c'était un fragment de son grand ouvrage : *La Critique de la Théologie dogmatique*, qu'il en avait retranché en en faisant la revision au cours des années 1879-1881.

J'emportai l'opuscule à Pétersbourg. Je le montrai à des amis qui le recopièrent et bientôt même il était lithographié par des étudiants de l'Université.

Comme L. N. Tolstoï ne destinait pas cet article à l'impression, nous, ses amis, longtemps nous nous sommes fait scrupule de le publier; nous nous le permettons maintenant que nous faisons paraître ses œuvres complètes. Jusqu'aujourd'hui cet article n'a été inséré nulle part, sauf dans une éphémère revue anglaise, *The New Order*. J'ai raconté ceci pour ôter à Tolstoï la responsabilité de la forme de ces pages. »

P. BIRUKOV.

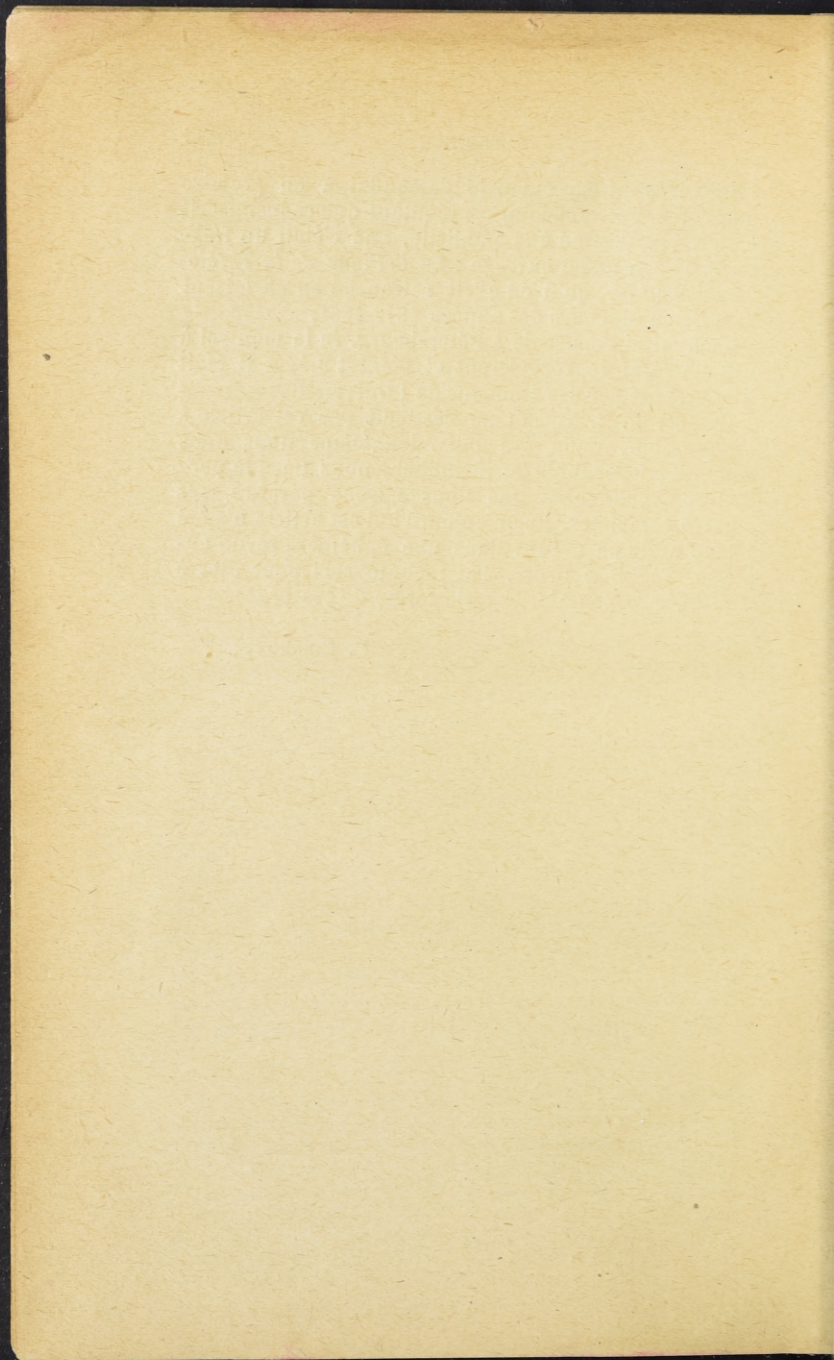
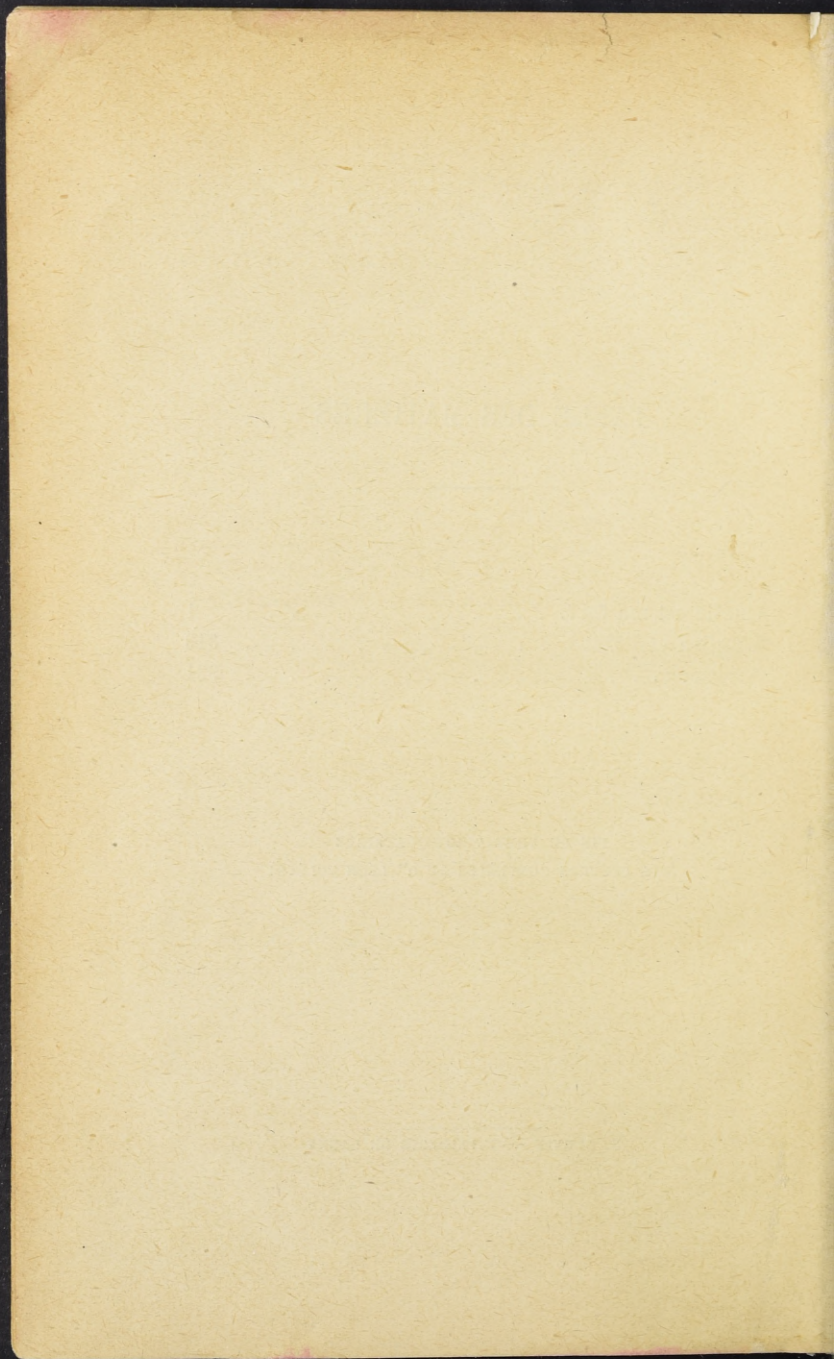


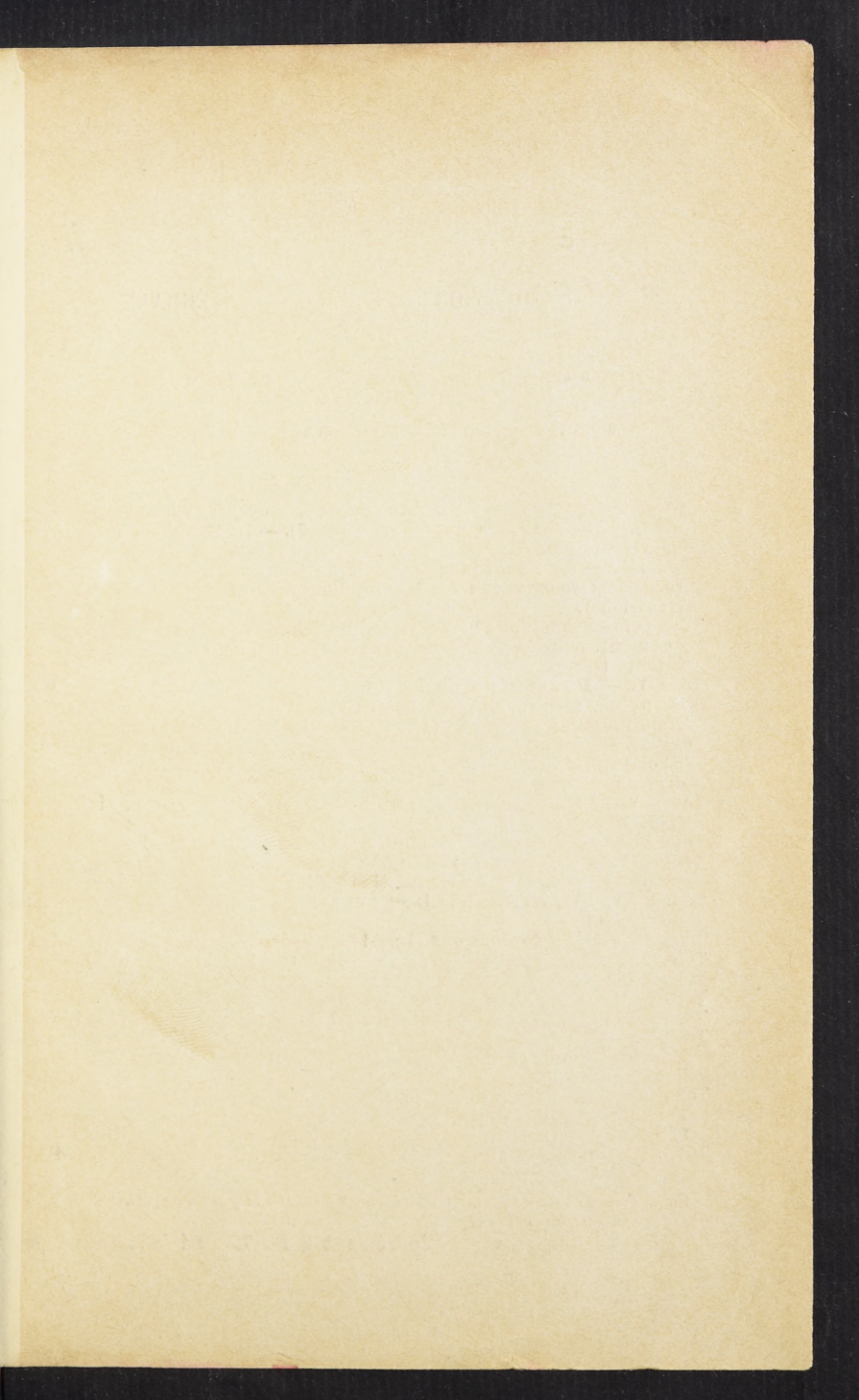
TABLE DES MATIÈRES

Quelle est ma foi?	1
L'Église et l'État	313
APPENDICE.	331

FIN DU TOME VINGT-QUATRIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU C^{te} LÉON TOLSTOÏ

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY





A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrage en cours de publication :

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION LITTÉRALE ET INTÉGRALE

DE

J.-W. BIENSTOCK

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ

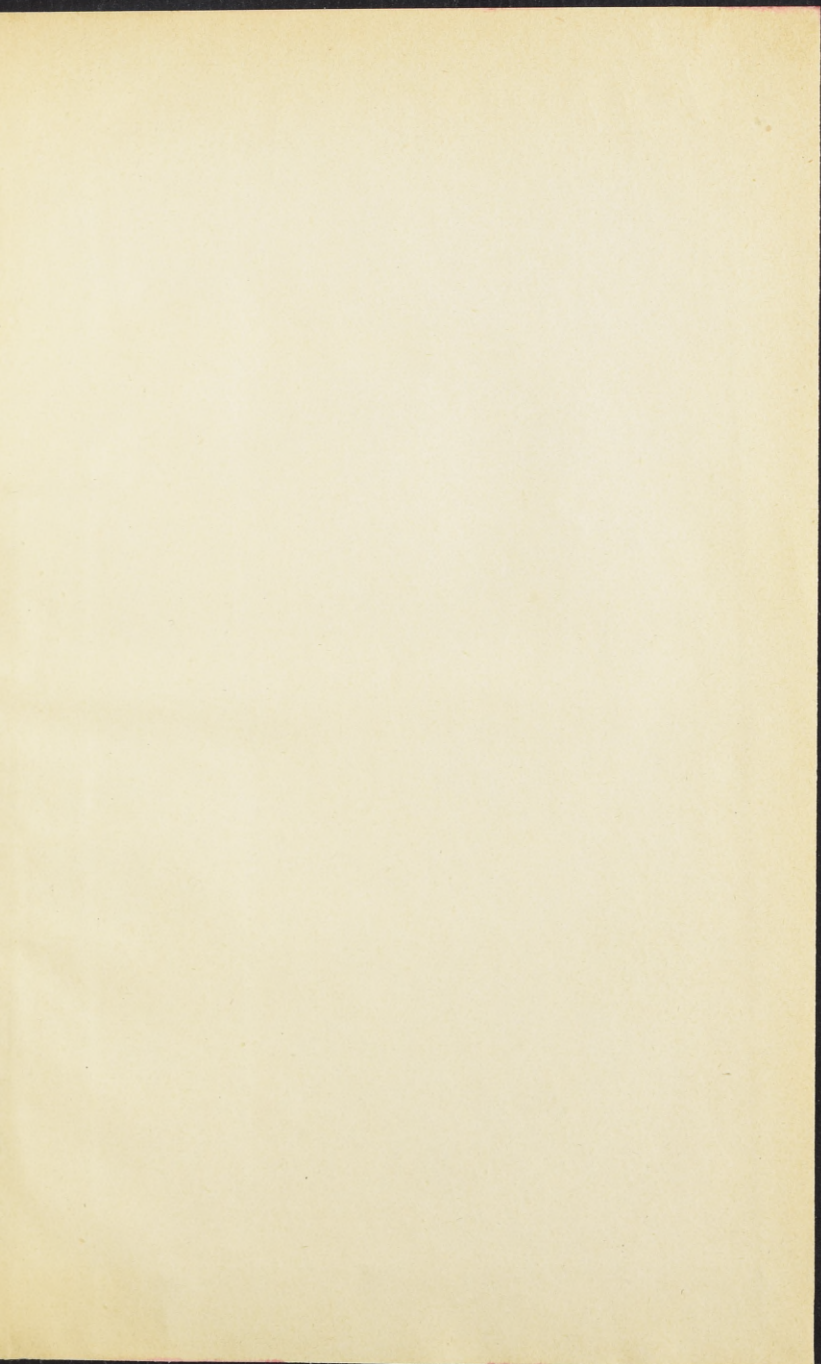
Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de l'Instruction Publique

Ont déjà paru :

- TOME I^{er}. — L'Enfance — L'Adolescence, nouvelles (1852-1854).
TOME II. — La Jeunesse, nouvelle (1855-1857). — La Matinée d'un Seigneur, nouvelle (1852).
TOME III. — Les Cosaques, nouvelle du Caucase (1852). — L'Incursion, récit d'un volontaire (1852). — La Coupe en Forêt, récit d'un Junker (1854-1855).
TOME IV. — Sébastopol, nouvelle (1854-1856). — Une Rencontre au Détachement, nouvelle (1856). — Deux Hussards, nouvelle (1856). — Préface inédite (1889).
TOME V. — Le Journal d'un Marqueur, nouvelle (1856). — Une Tourmentée de neige, récit (1856). — Albert, récit (1857). — Du Journal du Prince Nekhludov, Lucerne (1857). — Le Bonheur conjugal, roman (1859).
TOME VI. — Trois morts, récit (1859). — Polikouchka, nouvelle (1860). — Kholstomier, histoire d'un cheval (1861). — Les Décembristes, fragments d'un roman projeté (1863-1878).
TOMES VII, VIII, IX, X, XI et XII. — Guerre et Paix, roman, six volumes (1864-1869).
TOME XIII. — Articles Pédagogiques. — La revue « Iasnaïa-Poliana » (1862) (5).
TOME XIV. — Sur l'Instruction du peuple (1875). — Compositions et adaptations pour les enfants (1869-1872).
TOMES XV, XVI, XVII et XVIII. — Anna Karénine, roman, quatre volumes (1873-1876).
TOME XIX. — Les Confessions (1879-1891). — Récits populaires (1881-1886).. (6)
TOME XX. — Critique de Théologie dogmatique (1879-1881).
TOME XXI. — Les Quatre Évangiles. Première partie (1881-1883).
TOME XXII. — Les Quatre Évangiles. Deuxième partie (1885).
TOME XXVI. — Que devons-nous faire ? Etude philosophique (1884-1885).
TOME XXVII. — La Mort d'Ivan Hitch (1884-1886). — Nicolas Palkine (1886).. (6)
Marchez pendant que vous avez la lumière (1887). — La Sonate à Kreutzer (1889).
TOME XXVIII. — Œuvres dramatiques. Un volume. — La puissance des Ténèbres (1886). — Le premier bouilleur (1886). — Les fruits de l'Instruction (1886).
TOMES XXXVI et XXXVII. — Résurrection, roman. Deux volumes (1899-1900).. (9)

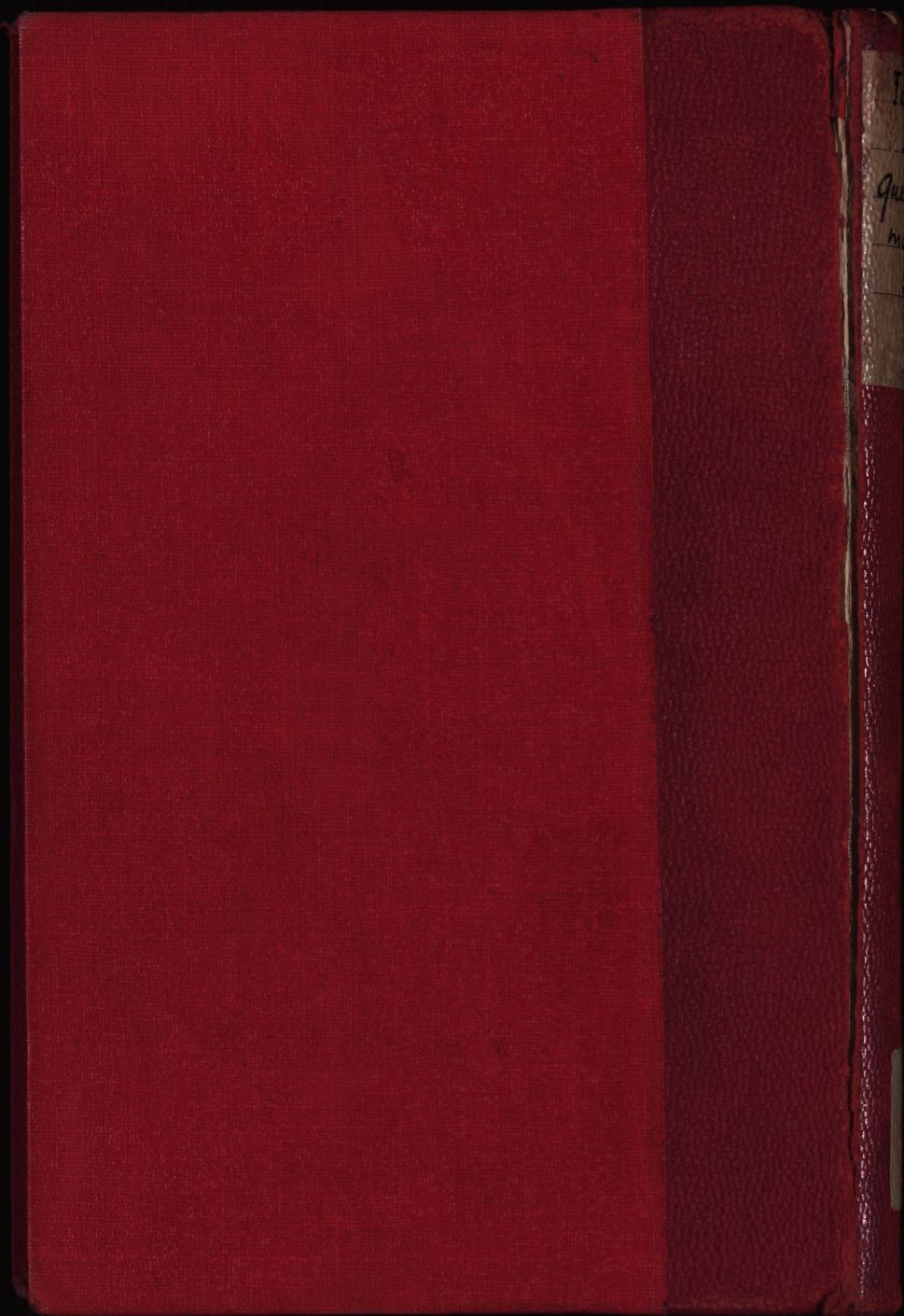
Chacun de ces tomes forme un fort volume in-16. Il y a un portrait de l'auteur par volume ou par époque.

Chaque volume se vend séparément 6 fr. 75 (sauf indication contraire).. (9)



Ms 49-50

Zs 1 / 24



T

Qu

m

Folstoij

Quelle est
ma foi?

211

Bibliothèque
de Genève

Zs

1

